

Contes et légendes de Guyane

Contout Auxence

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Contes et légendes de Guyane



Auxence Contout

MAISONNEUVE & LAROSE

Contes et légendes de

Guyane

de

Auxence Contout

© Maisonneuve et Larose, 2003

CONTES DEVINETTES MONUMENTS

Les contes, codes de nos ancêtres, sont des témoignages irremplaçables sur le vécu guyanais. Ce sont des projets culturels dont l'armature est la « morale personnelle » de la Guyane.

Les massaks, devinettes de nos ancêtres, sont les témoins oculaires attentifs de l'environnement guyanais. Ce sont de véritables chantiers qui matérialisent la vision globale de la vie guyanaise.

Les monuments sont des gardiens muets de l'histoire et des petites histoires de la Guyane. Ce sont des projets de sociétés, ce sont de grands foyers de culture programmés au fil des siècles.

Contes, massaks et monuments, trois générations inséparables de la culture du passé.

Oui, une culture du passé
mais non une culture dépassée.

J'en prends à témoins mes grands maîtres :

**Élisa Robertin,
Michel Lohier
Prince Monté,
Antoine Vincent,
Octavius Pamphile.**

INTRODUCTION

Les contes viennent d'Afrique

Les esclaves d'Afrique introduits en Guyane détenaient de riches traditions orales tout comme les colons de Métropole portaient, à l'époque, la riche tradition orale française.

La Guyane, appelée alors « La France équinoxiale », a été le point d'intersection des deux grands mondes culturels africain et européen qui se trouvèrent en présence des cultures amérindiennes, particulièrement de tradition orale elles aussi.

Le conte guyanais a une spécificité culturelle : il emprunte des portions de tableaux à la tradition orale française – disons plutôt européenne – et les intègre astucieusement et surtout harmonieusement dans les modèles qui lui viennent d'Afrique afin d'opérer un tout bien cohérent et d'allure nouvelle.

Les contes s'adaptent à la réalité guyanaise

Les contes, émis au départ de différentes régions d'Afrique, arrivent en Guyane dans un milieu étranger où ils entrent en contact avec la culture française qui est dominante et les cultures amérindiennes qui sont autochtones. Leur signification symbolique va, pour les besoins de la cause, subir des réductions inévitables. Car ils devront réaliser un processus de réagencement, de remise à niveau des éléments d'origine, vu qu'ils devront s'adapter aux réalités écologiques guyanaises.

L'environnement guyanais, qui a aussi ses équations personnelles, va donc introduire dans ces contes les traits symboliques qui lui sont propres. L'environnement a son mot à dire. Il est vrai.

Les animaux nous viennent d'Afrique

Les personnages vraiment guyanais de nos contes sont Tigre, Tortue, Biche, Lapin, Crabe, Macaque, Écureuil, Éléphant, Serpent, Lion sans oublier Chien, Chat, Cabri, Araignée, Chien crabier, Agami, Pian, Kariakou et Maïpouri.

L'accent nasillard de Tortue est celui des ogres d'Afrique noire. Accent à connotation péjorative en Afrique mais pittoresque en Guyane.

Tortue a laissé ses parents au Nigeria, au Cameroun, au Gabon, au Congo, au Zaïre.

Lapin et Araignée ont leurs ancêtres en Guinée, au Sénégal, en Côte-d'Ivoire, au Bénin, au Niger, au Tchad.

Les Camerounais usent des contes qui suivent les mêmes cheminements que les nôtres mais n'aboutissent guère à la même conclusion.

Les traits de nos animaux sont issus de modèles africains : la sagesse, la patience, la discrétion, la ruse, la finesse, la brutalité.

La tradition orale française

La tradition orale française nous fait don généreusement du Roi, de la Princesse, des Soldats, du Juge, du Notaire, du Chasseur du Roi, de la Fée.

Détail important, la Fille du Roi sert toujours d'enjeu ou de récompense dans les épreuves qui mettent des personnages en compétition.

Les contes sont des codes et des messages

Les remarques précédentes mettent en évidence : que la littérature orale guyanaise est bien issue de la rencontre des deux traditions primordiales citées : la tradition française et la tradition africaine, que nos contes, développements d'une moralité, sont des codes particuliers qui fonctionnent pour transmettre des messages d'un symbolisme conforme au vécu des esclaves et de la société esclavagiste d'antan, que nos codes et nos messages ne doivent leur existence ni à une influence française reconnue, ni à un cliché africain prédigéré, que le

Diable et le Bon Dieu jouent des rôles guyanais uniquement fonction des environnements et des situations sociales du vécu, que le mérite des contes et de leurs proverbes (qui sont leurs conclusions) est de réaliser des synthèses inédites ou spécifiques à partir d'éléments propres à ces traditions africaines et européennes, mais sans les suivre pas à pas, que ce mérite est aussi et surtout d'amalgamer ces traditions suivant un dosage particulier en les réorganisant et en les dotant de nouveaux comportements symboliques (guyano-guyanais).

Les contes sont autonomes

Donc il n'y a pas de conte guyanais à proprement parler d'imitation française ou africaine. La tradition de départ introduit les récits dans la tradition résultante, chargée de recoupements, de chevauchements, d'interférences, de réminiscences et de nouvelles trouvailles.

L'agencement se réserve de réaliser une nouvelle « cohérence » essentiellement fonction des réalités écologiques et socioculturelles de l'époque.

Les légendes guyanaises

Les Noirs d'Afrique ont apporté beaucoup de légendes que les contes guyanais ont amplifiées ou agencées à leur façon.

Les grands acteurs qui peuplent l'imagination des conteurs sont : les Diables, Maman dilo, Maître-Bois, Maskilili.

Ils faisaient l'honneur des veillées et des réunions sans parler de la Diablesse et des Loups-garous.

Mention spéciale pour Tortue

L'accent nasillard, mis dans le nez de Compère Tortue, nous présente ce personnage très pittoresque. C'est à tort qu'on lui trouve un rôle ambigu. Il faut plutôt dire que Tortue met deux masques, l'un propre à l'esclavage, l'autre tributaire de la société créole post-esclavagiste.

Pendant l'esclavage, Tortue représente la sagesse et l'esprit de finesse des petits c'est-à-dire du menu peuple soumis à la domination des puissants. Tortue est le rusé compère qui contournera la brutalité et la persécution des grands en les ravalant au rang de nigauds et de

naïfs.

Pendant l'époque post-esclavagiste (après 1848), Tortue n'est guère le symbole des petits et des faibles. C'est plutôt le notaire du Roi, ce qui dans la société créole de 1850-1890, est une fonction de poids, une fonction de « grand ».

Si donc Tortue joue d'abord un rôle de héros civilisateur, par la suite, sa position enviable de notaire, sous des dehors de bonhomie calculée, devient celle du partenaire versatile qui n'hésite pas à duper son monde et aller jusqu'au meurtre quand ses intérêts le réclament.

Tigre et Tortue, premiers personnages

Tortue est l'animal le plus cité dans les contes guyanais avec son compère Tigre. Tortue est en scène avec Kariakou, Serpent, Lion, Biche, Cabri, le Vent et surtout Tigre. Tigre est aux prises avec tout le monde et n'épargne même pas ses filleuls ou ses cousins. Tortue, Macaque, Kariakou, Lapin et Cabri se tirent toujours d'affaire dans les situations cruciales.

Tigre le vorace symbolise l'oppression et la force maladroite et paie bien ses méfaits. Éléphant le lourdaud paie aussi sa naïve agressivité. Maïpouri le lourdaud est un naïf qui paie pour les autres. Chien Crabier est le traître ingrat qui se prend à son propre fil ou se noie dans son propre crachat.

Maman dilo

C'est la sirène des tropiques. La maman de l'eau. La divinité suprême du royaume aquatique. Selon la légende, celui qui trouve son peigne sur une roche de la rivière tombe follement amoureux d'elle. Elle peut doter de grands pouvoirs les hommes qu'elle aime. Ses liaisons orageuses avec Maître-Bois entraînent des scènes spectaculaires. Elle peut aussi nuire à ceux qui la repoussent. Mi-femme, mi-poisson, elle sait épier les humains sans se laisser voir.

Enfin précisons que si le peigne, laissé sur un rocher, au bord de l'eau ou de la chute d'eau, ne vous est pas destiné, vous ne le verrez pas.

Et si elle vous donne un pouvoir, ce sera sous certaines conditions : des rendez-vous d'amour, de temps en temps ou selon certaines lunes. Donnant, donnant.

Les octogénaires aimaient raconter comment elle se coiffait sur la roche « Arrouague » au milieu de la rivière d'Iracoubo. On la trouvait

moins agressive que l'autre maman dilo de la Cascade Parier à Tonnégrande. Celle-ci enlevait les fillettes et les gardait assez longtemps avant de les rendre à leurs parents. C'était peut-être elle qui enleva le petit Joseph à ses deux frères prospectant la source de cette même rivière en 1876. Joseph fut retrouvé par sa mère après trente jours dans un abattis mangeant un épi de maïs. Joseph qui vécut nonagénaire avait dû boire un élixir de vie de la belle Sirène.

La controverse reste passionnante sur la couleur de peau de notre sirène tropicale. Peau d'ébène avec cheveux plats ? Une câpresse avec des cheveux fil mangué alors ? Peau claire avec cheveux longs et plats ? Mulâtresse alors ? Et chabine ? Ce serait avec des cheveux poils d'agouti ? Et des cheveux grain de poivre ? On n'en parle guère !

Le tableau des croisements fait le « métissage » des métissages. On y trouve le mamelouk (blanc et métisse), l'échappé coolie (nègre et hindoue), l'échappé chinois (négresse et chinois), l'échappé amérindien (amérindien et noir), la peau di laite (pigment très clair), la peau calvaire (beau noir luisant), le mulâtre (blanc et noir), le quarteron (mulâtre et blanche), le câpre (mulâtre et noir), le griffe (câpresse et noir), le sacatra (griffonne et noir), le chabin (sang mêlé tirant sur le roux, blond, roussâtre, roux ardent, rouquin, teint clair).

Pour se prononcer sur la couleur de maman dilo, le cours éternel de la trompeuse multiplicité (des peaux de sapatille) vous offre un éventail de pigments très ouvert : peaux surettes mûres, peaux café au lait, peaux noisette, peaux dorées, peaux pistache, peaux rosâtres, roses, écrevisse, cuivrées, feuille morte, briquetées, albinos.

À quel(s) types de créole appartient notre divinité aquatique ? Certainement à l'une ou à plusieurs des nombreuses combinaisons citées ici. Mais laquelle ou lesquelles ?

Semi-réponse pour désamorcer l'équation : vu le brassage bouillant de métissages, un grand nombre de types de peaux doivent pouvoir répondre à notre préoccupation. La transparence et la tolérance nous plongeront dans l'embarras du choix.

Maître-Bois

Le Maître-Bois apparaît de multiples façons. On le voit homme de grande taille couvert de longs poils. On le voit aussi unijambiste

circulant alors toujours armé de son bâton.

On le voit enfin sous l'apparence d'un arbre semblable aux autres arbres. Si on coupait son écorce, ce n'est pas de la sève qui se mettrait à couler mais du sang et l'arbre gémirait de douleur. Il change de place puisqu'il circule partout et est le maître de la forêt.

Il donne à certains chasseurs des simples (plantes médicinales) pour obtenir un nombre déterminé de gibiers. Mais si, par la suite, la quantité fixée de bêtes à tuer était dépassée, il arrivera malheur au chasseur.

Maskilili

Ce diabolin aux pieds retournés (talons en avant, orteils en arrière) est de la taille d'un Pygmée. Son cri de nuit « Sine ki li li » que l'on entend toujours à distance a conduit à le baptiser Maskilili. On entend toujours son cri mystérieux mais on n'arrive pas jusqu'ici à repérer les traces de ses pieds sur le sol.

Le plus puissant motif en faveur de la croyance en ces Maskililis est que Dôdô, un habitant des communes, fut enlevé par eux pendant son enfance et fut rendu à sa famille six ans plus tard. Il attendit longtemps avant de pouvoir recouvrer la parole.



Durant la décade 1880-1890, les Maskililis n'étaient pas encore une légende. Un explorateur et géologue célèbre de l'époque, M. Georges Brousseau, qui passa onze ans de sa vie à travers l'actuelle Guyane et l'ex-contesté, nous dit avoir connu personnellement des chercheurs d'or, des femmes qui, durant leur enfance, avaient été enlevés par les mystérieux Maskililis, gardés par eux durent cinq ans ou six ans dans des cavernes du Sud-Guyanais, puis sans aucune raison apparente,

relâchés. Ils étaient muets ; et de longues années s'écoulaient avant qu'ils eussent recouvré l'usage de la parole.

Pour Brousseau, les Maskililis étaient un peuple nain comparable en de nombreux points aux Pygmées de l'Afrique noire, aux Veddas des Indes, etc.

Ces Maskililis semblaient avoir abandonné les Guyanes, mais, récemment, en 1960, un auteur brésilien, Eduardo Barros Prado dans *Aventures en Amazonie*, éditions Fayard, les mentionne en plusieurs points de son ouvrage.

Les Caboclos brésiliens de l'Amazonie du Sud les appellent Cayabis. Le général Rondon, Brésilien d'origine Amérindienne, mondialement connu pour ses luttes en faveur des races amérindiennes, les a fort bien connus.

Ce sont effectivement des Pygmées au teint sombre. Leur taille moyenne avoisine 1 m 20. Certains d'entre eux seraient anthropophages. Ils résideraient dans le bassin du Soucoundouri, affluent du Tapajoz qui, lui-même, est affluent de l'Amazone et dans le bassin du Déméni, affluent du Rio Négro.

Le loup-garou « Zoukougngnan »

La croyance générale des Anciens était que certains loups-garous apparaissaient la nuit sous forme de feux follets qui flamboyaient et voltigeaient dans les bois, dans les rues, sur les cours d'eau. On les appelait les Zoukougngnans et ce vocable est de même réservé aux lucioles que nous dénommons aussi mouches à fé ou bêtes à fé. On prétendait reconnaître parfois les individus qui se livraient à ces pratiques au fait que leurs yeux portaient de fines teintes de sang et on les appelait papa-diable ou maman-diable. Zoukougngnan, mot d'origine dahoméenne ; zoukou a donné soukou, la nuit noire ; ngngnan est le maître. D'où : le maître de la nuit noire, le pilleur.

Le loup-garou sans peau

Le loup-garou qui allait entreprendre sa course nocturne détachait sa peau de sa chair et c'est sur son front seulement que cette peau ne sortait pas du fait que le front avait reçu le baptême. Lorsqu'il revenait de sa tournée diabolique, il remplaçait sa peau sur son corps et redevenait un humain.

Les Anciens avaient la conviction bien arrêtée qu'il existait une féroce rivalité entre les loups-garous soit par prétention soit parce

qu'ils opéraient sur les mêmes lignes de visée.

Celui qui savait où était cachée la peau de son rival prenait soin d'assaisonner celle-ci d'ingrédients bien épicés. Ce qui empêchait l'autre de récupérer cette peau. Et ce dernier mourrait écorché vif c'est-à-dire dépouillé de son épiderme sous les yeux impuissants de ses voisins de quartier.

Le loup-garou cavalier

On accreditait un bruit étrange qui courait sur une femme. Celle-ci faisait le loup-garou à cheval en se servant de son propre mari comme monture. Elle se servait de lui bien sûr en le manipulant à son insu.

Le mari se levait le matin toujours déprimé et courbatu et se plaignait à son entourage de ne pas avoir dormi la nuit. Il ne savait pas hélas ! qu'il avait galopé toute la nuit sur de grands trajets en portant sur le dos le poids encombrant de sa dulcinée. Résultat : sa santé périclitait, faute de sommeil. Et constamment éreinté par les galopades que lui prescrivait son cavalier de loup-garou, il fondait de jour en jour sur lui-même.

La Diablesse

« J'ai rencontré la diablesse hier soir. » C'est ce que disaient des hommes qui avaient fait une rencontre féminine la veille et qui, au moment où ils allaient embrasser la partenaire, s'apercevaient qu'elle s'était évaporée dans leurs bras en éclatant de rire. Il leur restait dans les mains un petit amas d'ossements qui ne tardaient pas à s'évanouir comme une fumée.

Les diableses étaient ravissantes et chantaient de séduisants refrains sur les routes, sur les cours d'eau, sur les boulevards. Elles étaient invisibles et se laissaient voir uniquement par celui qui leur plaisait et qu'elles voulaient piéger.

Elles pouvaient mener les bals publics avec brio, elles pouvaient voyager invisibles dans votre canot et vous obliger à vous rapprocher de la rive pour sauter à terre avec un rire moqueur.



Le Monstre Tonakri

Monstre marin qui, d'après les Anciens, la nuit, montrait la tête sur l'eau, allongeait son bras énorme et entraînait le pêcheur et sa pirogue.

Le Monstre Janao

Ce monstre aurait ses pattes de devant griffues mais ses pattes de derrière seraient celles d'une bourrique.

Sa tête serait celle d'un âne. Il serait marbré comme un tigre et plus gros que nos jaguars ou pumas (tigres tachetés et tigres rouges).

Le tigre Janao est un esprit des bois que la légende surnomme Tanpôk. Les Janaos étaient-ils les montures qu'enfourchaient les guerrières amazones ?

Le Zombi

Le terme de zombi, qui est plus antillais que guyanais, recouvre diverses dénominations. C'est l'esprit malfaisant, l'esprit diabolique, le démon, la puissance infernale, bref le type modèle du mauvais génie de la forêt tropicale.

On ne peut pas parler de lui sans penser au fromager, arbre maléfique autour duquel dansent la nuit tous les mauvais esprits.

Remarquons que le mot zombi a quitté l'Afrique avec le sens de fétiche bienfaisant et a traversé l'océan pour arriver sur nos côtes avec le sens d'esprit du mal. Pourquoi cette contradiction ?

Ce n'est pas la première fois qu'un mot bascule sur son contraire.

Ainsi le terme Lucifer a connu les mêmes tribulations. Lucifer vient du nom latin *lux* qui désigne la lumière et du verbe latin *ferre* qui veut dire porter. Donc Lucifer, à l'origine, était l'ange qui portait la lumière, l'ange du bien.

Puis, dans l'évolution à travers les âges, Lucifer est devenu l'ange contestataire, l'ange des ténèbres, c'est-à-dire le démon.

Entre l'ange de la lumière et celui des ténèbres, il y a un fossé qu'aucune terre ne peut combler.

Ne nous étonnons donc pas que certains vocables aient eu des sens bien différents à des époques bien différentes.

Les trésors des Jésuites

Autrefois avait-on trouvé des jarres pleines d'or ou de pièces d'or enfouies en divers endroits de la Guyane ?

On attribuait ces richesses surtout aux Jésuites qui les auraient bien cachées.

La Montagne d'Argent a-t-elle été ainsi appelée en raison du reflet argenté des nombreuses feuilles de bois canon qui peuplent cette région ou plutôt du fait que les Jésuites y ont enseveli plusieurs trésors que l'on rêve un jour d'exhumer ?

Car pour déterrer ces richesses fabuleuses, il faut connaître le sésame qui leur donne le visa de sortie de leur trou.

Surtout si, dans la cachette profonde, le corps d'un esclave a été placé pour veiller sur le magot.

La coutume, en effet, était d'ensevelir l'or en le recouvrant du cadavre d'un nègre mandaté pour empêcher cette fortune de remonter à la surface.

Mais un mort qui surveille le trésor peut fort bien consentir à vous le donner. Dans ce cas, il vous avertit en rêve et vous donne le secret et l'endroit précis de la fouille à faire.

Pourquoi avait-on caché cet argent ? Soit en attendant de faire des transactions commerciales, soit parce qu'il n'existait pas de relations commerciales en vue.

Mais lorsque l'âme de l'esclave mort était rendue libre, le fameux trésor pouvait être enfin retiré de sa cachette.

Celui qui avait repéré un emplacement de richesse avait beau creuser nuit et jour, l'or bien gardé par un squelette d'esclave continuait à descendre au fond du trou dans un grondement assourdissant. Autrement dit, vous ne pouvez vous emparer de ce qui ne vous est pas destiné.

La chasse avec simples

La croyance populaire était que certains chasseurs circulaient en forêt avec une gibecière contenant des simples, c'est-à-dire des feuilles maléfiques qui leur permettaient d'attraper beaucoup de gibier.

Mais ils ne devaient pas dépasser un nombre fixe de bêtes ou devaient cesser de chasser à un moment déterminé de leur vie.

S'ils ne respectaient pas cette limite c'est-à-dire si, par inadvertance ou volontairement, ils avaient dérogé à la règle, ils risquaient d'être poursuivis et battus par les animaux qui pouvaient même les traîner jusqu'aux abords de leur domicile.

Le reste de leur vie serait un enfer puisqu'ils seraient en permanence tourmentés par les esprits des bêtes qu'ils avaient tuées avec le pouvoir des simples.

La tige de palmier était aussi une sorte de simple avec lequel le chasseur frappait son fusil après avoir mis le bout du canon dans un ruisseau dans le sens du courant.

Si ces procédés de sorcellerie avaient lieu autrefois, les usagers actuels ne les connaissent peut-être guère puisque les Anciens ont emporté presque tous leurs secrets avec eux dans la tombe.

Le terme « simple » est parfois cité par La Fontaine dans ses fables comme plante médicinale.

C'est un mot français venant du latin *simplus* qui a signifié « simple, sans artifice ».

En réalité cet adjectif simple a été pris à l'expression « médecine simple » qui, pendant la Renaissance, s'opposait à « médecine composée ». Il était donc au féminin.

Le masculin appliqué par la suite à ce mot est dû à l'influence de « médicament » ou du latin médiéval « *medicamentum simplex* ».

Finalement l'adjectif simple de « médecine simple » est devenu un substantif à part entière signifiant actuellement une plante à usage médicinal.

Ce vocable a été introduit en Guyane par les colons français.

La pêche forcée

La « pêche forcée », ainsi appelée parce qu'elle obligeait le poisson à se faire capturer, a connu ses jours fastes à l'époque de la palangre.

Les procédés pervers utilisés pour attraper les poissons consistaient à faire tremper les lignes et les hameçons dans des bains

minutieusement préparés.

Le fluide magique ainsi obtenu permettait de réaliser une bonne récolte. Les connaisseurs réalisaient des prises merveilleuses qui laissaient bredouilles les non-initiés. C'est pourquoi ces derniers ne péchaient jamais auprès de ceux qu'ils soupçonnaient de tricher ou de triquer.

Les pêcheurs malins et rusés étaient donc toujours seuls dans les parages où ils opéraient vu que se mesurer à eux était une cause perdue d'avance.

Mais la « pêche forcée » avait ses limites : il fallait un jour arrêter de pêcher et celui qui ne cessait pas à temps connaissait le revers de la médaille. Sa palangre perdait son pouvoir et le tout petit poisson qui sortait de l'eau envahissait la barque et pouvait même battre à mort le pêcheur. Si ce dernier ne mourait pas, il devenait gâteux et n'avait plus intérêt à aller sur la rivière ou la mer.

La Bête Voyée : le tigre de Roura

La « Bête Voyée » est un animal ou une chose que l'on « envoie » après quelqu'un sous forme d'un monstre mandaté pour faire le mal.

C'est peut-être aussi un sorcier qui prend une forme animale.

C'est peut-être un vampire qui entre chez son ennemi pour sucer son sang pendant son sommeil. Cette croyance aux vampires est de tous les temps et de tous les pays mais il ne s'agit pas de morts sortis de leurs tombes pour aller boire du sang chaud mais, plus précisément, de maîtres playeurs qui retourneront dans leur peau primitive à l'aube pour retrouver leur place quotidienne au milieu des humains.

Le terme « voyé » peut faire penser au vocable français « envoyé » mais on ne doit pas l'éloigner du mot « boyé » qui désigne en caraïbe le « sorcier-gadô ». Voyé pourrait fort bien attester cette origine caraïbe.

Le gros jaguar des années 1920 qui faisait tant de ravages dans les fermes de Rémire n'avait pas sourcillé sous les nombreux coups de fusil qu'il avait reçus à bout portant. Était-ce une « Bête Voyée » ?

Rémire ne l'abattit pas et il se fit oublier un temps.

Quelques mois après, c'était au tour de Roura d'avoir son énorme jaguar qui faisait la loi dans les exploitations agricoles.

Était-ce le même animal qu'on avait maudit à Rémire ? Nul ne le savait. Un fermier de Roura, ayant préparé ses munitions avec des matières « spéciales » dont lui seul avait le secret, estima pouvoir avoir raison du monstre.

Il se mit à l'affût auprès de sa porcherie un jour où il avait fixé un

rendez-vous précis à la bête, et il attendit.

Effectivement le tigre vint au moment prévu par l'homme qui, en le voyant avancer lentement, lui tira un magistral coup de fusil.

Le monstre tomba sur le coup et le fermier alla alerter des habitants.

Chose surprenante, le cadavre de l'animal entra en décomposition en moins d'une demi-journée avec odeur infecte et une myriade de vers qui pullulaient dans son pelage.

Le coup de feu, chose encore plus surprenante, avait eu lieu avec une balle en bois d'arouman, cet arouman qui est un jonc très apprécié des Guyanais puisqu'il nous fournit la plus belle vannerie du pays.

Pour les connaisseurs, l'arouman est une plante possédant certaines vertus maléfiques et bien d'autres propriétés. Selon les mœurs des campagnes, il est sacrilège de frapper quelqu'un avec du bois d'arouman vu que ce textile sert à la confection de préservatifs contre le mal.

Notre jaguar a-t-il été victime de la force agissante de l'arouman ?

C'était, pense-t-on, une « Bête Voyée ».

Conclusion

La légende est le récit merveilleux et populaire qui repose sur un fond historique.

Elle nous vient des profondeurs abyssales du temps mais s'est-elle entièrement dépouillée de ses derniers atomes de vérité ?

La croyance est une persuasion déterminée par quelque motif que ce puisse être, évident ou non évident, et qui a, il est vrai, un caractère borné dans le temps et dans le lieu.

Elle nous vient, elle aussi, des temps perdus, d'un très lointain ailleurs, mais son cordon ombilical ne contient-il pas toujours les restes d'une molécule de réalité ?

La cause du réel ne diffère parfois de celle de l'irréel que de l'épaisseur d'un cheveu.

Ce que nous ignorons n'est pas à proprement parler inexistant mais plus précisément « plus vieux que nous ».

Bien des maladies réputées incurables ou rebelles étaient traitées par nos Anciens avec succès mais les remèdes pratiqués se sont difficilement transmis d'une génération à l'autre et les progénitures futures ne connaîtront jamais ces secrets que leurs aïeux ont emportés dans leurs tombes.

Ces cahiers de soins que cachaient les vieux sous leur matelas ont progressivement disparu et feront maintenant figure de légendes ou de croyances dans nos imaginations.

Pensons au héros de Shakespeare, Hamlet, qui se livrait à diverses réflexions glaçantes au bord de la tombe quand il contemplait ces crânes que l'on venait de déterrer et que l'on bousculait à coups de pelles et de pioches.

Hamlet, dans ses propos, était acquis à la conviction qu'il y a entre le ciel et la terre beaucoup plus de choses que ne peut concevoir le cerveau humain.

LA LÉGENDE DE BAKA LA MAIN

Dans les profondeurs abyssales du temps, Montsinéry, sur les bords de son fleuve, abritait le domaine d'un colon qui avait droit de vie et de mort sur ses esclaves.

Le seigneur possédait tant de richesses qu'il ne lui était pas possible de dénombrer toutes les plantations de ses terres. Il y avait surtout des vanilliers, des canneliers, des girofliers, des muscadiers, des cacaoyères, des caféières. Plantes à épices, champs de cannes à sucre, de manioc, de bananiers et de divers légumes se rangeaient à perte de vue.

Le seigneur habitait une colline voisine de la sucrerie et les esclaves avaient leurs cases à l'orée des grands bois.

L'allée poétique était celle des arbres fruitiers qui arrivaient devant le fleuve : orangers, parépous, cocotiers, avocatiers, oliviers, manguiers, aouaras, citronniers.

Les grands arbres formaient une voûte sous laquelle le propriétaire venait se reposer : grignon, balata, acajou, cèdre, wapa, fromager.

Il aimait cet énorme fromager au pied duquel était placé un banc qui lui servait de siège de lecture. Il raffolait des ouvrages de sciences occultes et avait passé un pacte avec le diable. Il avait tout ce qu'il désirait de l'esprit malin mais, Satan, qui ne donne rien pour rien, lui demandait une âme, chaque année, comme récompense.

Le Maître laissait son livre sur le banc et, à la tombée de la nuit, il demandait à un enfant d'esclave d'aller le chercher. L'enfant ne revenait pas, emporté par le diable.

Chaque année, le Maître envoyait donc, au jour fixé, un négrillon récupérer son livre qu'il prétendait avoir oublié sur le banc. Et les mamans désolées pleuraient la disparition de leurs fils.

Une mère, plus curieuse que les autres, suivit son fils qui avait été chercher le livre du Maître et vit toute la scène : un être étrange avec cornes, griffes et queue, sous une forme humaine, dit à l'enfant :
« Baka la main ! »

L'enfant tendit la main et le monstre l'entraîna vers le fleuve.

Elle n'ébruita pas l'affaire de peur d'être châtiée par le seigneur mais elle comprit qu'il s'agissait d'un engagement avec le diable et elle mit tout de même plusieurs de ses amies au courant des circonstances qui avaient entouré la perte de son fils.

C'est l'enfant d'une de ses amies alertées qui fut désigné l'année suivante pour aller chercher le livre « oublié » sur le banc.

Celle-ci avait connu les Pères Jésuites qui lui disaient toujours que rien n'était supérieur à Dieu le Père et à Jésus-Christ son Fils.

Celle-ci, ayant gardé des Pères un crucifix et possédant un scapulaire, utilisa ces deux objets pour protéger l'enfant.

Au moment où son fils allait chercher le livre, elle lui mit le scapulaire autour du cou et le crucifix dans la main.

— Mon fils, dit-elle, l'homme que tu verras te dira « *Baka la main* », n'aie aucune peur, tends-lui le crucifix et dis-lui « *Baka mon crucifix* ». Il s'enfuira. Tu prendras le livre et tu l'amèneras au Maître.

Satan dit à l'enfant « *Baka la main* ». « *Baka mon crucifix* » répondit l'enfant avec le crucifix braqué devant le Diable. Le démon poussa un cri infernal et déguerpit en criant : « *Diangolo ! Diangolo ! Diangolo !* »

Lorsque le livre fut remis au seigneur, ce dernier devint livide et demanda au négriillon s'il n'avait rencontré personne. L'enfant répondit négativement, selon les recommandations de sa mère.

— Tu es bien sûr que tu n'as vu personne ? Tu n'as pas remarqué un monsieur qui t'a parlé ?

— Non, Maître, il n'y avait personne, j'ai trouvé le livre et je l'ai pris pour vous.

Sur le coup de minuit, la maison du colon fut le théâtre d'un désordre assourdissant avec bris et démolitions d'objets. C'était le plus terrible brizasse, crazasse, démolizasse des forces de la nuit. Les esclaves les plus courageux sortirent de leur cabane et allèrent voir.

Ils aperçurent des êtres étranges à cornes, à griffes et à queues qui emportaient le cadavre du Maître. Pour ne pas faire état de l'enlèvement du propriétaire, on confectionna vite un cercueil dans lequel on posa un tronc de bananier à la place du disparu. Et Satan, qui avait fait demi-tour devant le crucifix, était revenu s'emparer de l'homme qui avait « vendu son âme au Diable ».

LA LÉGENDE DE L'ELDORADO

Conte Galibi

Kouyouri, fils de Chef

À l'époque précolombienne, dans le nouveau continent, une tribu de Peaux-Rouges de la Guyane avait pour chef Kouyouri.

Il était le fils unique du plus grand chef des Galibis de la côte ouest. Son autorité s'étendait de la rive gauche de la rivière d'Iracoubo à la rive droite de celle d'Organabo.

Cette plage que la vase du grand Amazone n'avait point encore touchée ne connaissait que les vagues bleu azur de l'océan Atlantique.

Kouyouri jeune, beau et brave, avait toujours entendu les Anciens réunis le soir parler de cette ville fantastique aux toits d'or massif, placée au bord d'un lac qui s'étendait sur un fond immense de pierres précieuses.

Kouyouri attristé

Il venait de perdre ses parents qui avaient été frappés par la foudre pendant qu'ils s'abritaient au pied d'un arbre. Leur mort fut attribuée à la colère de l'Iroucan, le Diable des Peaux-Rouges.

Il était alors devenu triste mais il pensait sans cesse à cette ville mystérieuse uniquement habitée par des femmes dont la Reine, d'une beauté légendaire, attendait pour époux un jeune et brave chef d'une grande tribu.

Il hésitait à abandonner son environnement qui était constitué de mille oiseaux qu'il appréciait et qui vivaient dans les pripris (marécages) : canards sauvages, sarcelles, grands blancs, soucours, aigrettes, flamants, alouettes, pluviers, bécasses qui venaient chasser les poissons d'eau douce : atipas, patagaïes, coulants, carpes, anguilles, soles, yayas.

Le départ de Kouyouri

Il ne voulait pas se séparer de ses oiseaux apprivoisés : marayes, hoccas, agamis, perroquets, parakouas, flamants, sarcelles.

Les cris de sa forêt le retenaient puissamment : cris de maïpouris (tapirs), de pécaris, de singes, bêlements de kariakous (chevreuils), de

biches, miaulements de jaguars, d'ocelots, de chats-tigres.

Dans cet Éden guyanais, n'existaient encore ni poules, ni bœufs, ni porcs, ni chiens.

Ces animaux domestiques n'étaient pas encore des habitués du Nouveau Monde.

Devenu le chef de la tribu après la mort de son père, il va vraiment étonner tout le monde quand il annoncera que sa résolution était prise et qu'il partait. Rien ne le retenait plus ici même pas la jeune et jolie fille qui lui était destinée comme épouse.

Le début du voyage

Le voilà parti. Il est parti en direction de la cité tapissée d'or. Il traverse une forêt inhospitalière qui intercepte les rayons du soleil, rend passablement sombres les sentiers qui défilent sous ses yeux.

Il progresse au milieu de ces murailles de branches et de lianes inextricables, au milieu de cette végétation hostile qui ne fait pas de distinction entre le jour et la nuit, au milieu de ces troncs centenaires qui se dressent devant vous comme pour vous barrer le passage, au milieu de ces rakabas impressionnants (énormes racines d'arbres), au milieu de cette brousse aux mille obstacles infranchissables.

Devant lui passent des gibiers de toutes catégories : pakiras, maïpouris, tigres tachetés (jaguars), tigres rouges (pumas), cerfs, agoutis.

Il reconnaît au passage les colosses de la forêt tropicale : wacapous, cèdres, grignons, wapas, angéliques, balala, bocco, bois de rose. De son couteau, il les égratigne en signe d'amitié.

Rencontre avec Maman dilo

Sa première rencontre sera Maman dilo, la sirène aux longs cheveux qu'il apercevra assise sur un rocher. Avec un rire provocateur, elle lui fit signe de venir.

« Je sais que tu venais, je suis la Reine de ce fleuve, je vais t'aider. Viens te reposer dans mon palais, après tu reprendras la route. »

Il avait peur de se noyer. Elle le prit par la main, et tous deux disparurent au fond de l'onde. Ils arrivèrent dans une grande galerie aux parois transparentes, descendirent quantité de marches et il vit devant lui tout un espace où s'amusaient les poissons de la rivière : coumarous, pacous, aïmaras, pacoussines, carpes.

Lorsqu'ils virent la Reine, ils se mirent en deux rangées et saluèrent de la tête et de la queue leur maîtresse et son invité.

La demeure de notre sirène était une énorme grotte taillée dans un colossal rocher où l'eau n'avait aucun accès. À l'intérieur de ce rocher transparent on pouvait voir tout ce qui se passait au-dehors.

— Je sais, dit-elle, que tu vas au-devant des Aïkeambenanos, ces

femmes libres qui ont leur Reine. Je sais que tu espères épouser leur maîtresse. J'aurais souhaité te garder près de moi, mais je n'ose pas ; il vaut mieux que tu suives ton destin.

— Je ne te savais pas si généreuse, sache que Kouyouri ne sera pas un ingrat si tu l'aides à accomplir sa mission, dit-il.

— Je t'aiderai, répondit-elle.

Elle était ravissante mais son corps se terminait en queue de poisson et Kouyouri ne se sentirait pas à l'aise avec elle. Elle était quand même captivante.

— Viens voir mon domaine aquatique, ajouta-t-elle.

Elle lui fit visiter sa demeure grandiose placée sous le lit du fleuve. Il y avait des groupes de lamantins qui se promenaient au milieu de gigantesques couleuvres d'eau et de caïmans. On rencontrait aussi une grande quantité de loutres.

Tous ces animaux s'ébattaient dans le calme sous les yeux protecteurs et attendrissants de leur Reine.

— Voici les amis qui forment mon royaume avec les poissons que tu viens de voir. Je règne sur ce monde qui est tout à ma dévotion. Ils me craignent car il m'arrive de me fâcher et de sévir.

Lorsque je veux me détendre, je me mets à chavirer les canots qui passent par ici. Je dresse des couleuvres et des caïmans pour mordre ou dévorer ces aventuriers qui sont à la recherche de la ville aux pierres précieuses. Ils auraient mieux fait de rester chez eux, et quand je les ai coulés, je fais retentir mon rire moqueur que répètent l'oiseau de la mort et la chouette ovrou-kourou.

Il passa deux jours en compagnie de la belle ondine qui lui expliqua la route à poursuivre. Elle lui remit deux pierres vertes comme talisman contre tous les dangers qu'il rencontrera sur sa route.

— Il te suffira, dit-elle, de frapper l'un contre l'autre ces deux cailloux pour supprimer toute mauvaise intention de l'ennemi qui voudrait t'attaquer.

Rencontre avec les Maskililis

Kouyouri, après avoir rencontré Maman dilo, va poursuivre son voyage mystérieux. Il rencontrera les Maskililis.

Un soir, après avoir mangé quelques fruits, il choisit une clairière ou il fait son carbet et s'endort sur un lit de feuilles.

Sifflements et petits cris aigus le réveillent dans la nuit et il voit des Zoukougngnans (des lucioles) qui forment autour de lui une gerbe d'étincelles qui montent, qui descendent, qui tournoient dans tous les sens. Ce sont des points lumineux qui éclairent une armée de petits lutins qui se mettent à sauter autour de lui.

Ces nains sauteurs crient méchamment « sine ki li li, sine ki li li ».

Ce sont des Maskililis armés de minuscules sagaies qui s'apprêtent à

lui trouver la peau.

Il fait appel au talisman donné par la sirène et frappe les deux pierres. Alors tous s'arrêtent et respectueusement viennent lui demander pardon.

— Nous avons cru que tu venais envahir notre contrée et nous allions te faire un mauvais sort mais comme tu es un grand ami de Maman dilo, nous te protégerons au lieu de t'attaquer. Nous allons danser pour toi pour te prouver notre amitié.

Toute la nuit se poursuivit en sarabandes joyeuses, en sauteries rythmées et en folles gambades. Le corps de ballet était infatigable.

On lui apporta bon nombre de fruits des bois, on lui promit l'aide qu'il désirait puis, sur un signal donné, la compagnie si joviale s'évanouit pour toujours comme une fumée. Les quadrilles croisés, les marches, les contremarches, les saluts, les révérences, les chassés-croisés, les polkas, les mazurkas s'évaporèrent au grand regret de notre spectateur privilégié.

Kouyouri n'a pas manqué de remarquer, au milieu de toutes ces farandoles et boulangères mêlées de bamboulas et de bostons, à la lueur des éblouissantes lucioles, que nos petits diabolins avaient les pieds retournés, talons devant, orteils derrière. De sorte qu'un observateur non averti peut arriver à croire qu'ils vont reculer quand ils veulent avancer.

Rencontre avec Maître-Bois

Dix jours après l'inoubliable chorégraphie de nos esprits follets, c'est au tour de Maître-Bois de se signaler à Kouyouri.

Un soir, écrasé de fatigue, Kouyouri n'a pas le temps de faire sa cabane et s'endort. Dans la nuit, il sent un poids qui l'écrase et il ne peut plus respirer.

Il se souvient du talisman de l'ondine et vite il frappe les deux pierres vertes l'une contre l'autre. C'est alors qu'il se sent débarrassé de la masse qui l'oppressait.

Devant lui apparaît un homme grand, même trop grand, le corps couvert de poils qui le fixe les bras croisés. C'est Maître-Bois.

« Je suis le Génie des bois, je domine tous les êtres de la forêt, cependant je suis impuissant devant toi parce que tu es le protégé de la Reine qui règne avec moi sur ces régions. Je vais donc t'aider. Je suis à ta disposition si tu as besoin de moi. Je suis le Maître de ces bois. »

« Merci, merci, Maître-Bois, peux-tu me conduire vers la cité aux toits d'or qui se trouve au bord d'un lac bâti sur des pierres précieuses ? C'est la fin de mon voyage. »

« C'est possible mais c'est très aventureux. Il faudra d'abord traverser les pays où les Peaux Rouges font la guerre entre eux. Ce

sont des anthropophages qui n'épargnent personne. Utilise les pierres vertes qui t'écarteront de tous dangers. Suis-moi, allons au grand lac. C'est bien loin d'ici. »

Sur son chemin, Maître-Bois était salué par tous les animaux sur lesquels il veillait si jalousement. Kouatas, singes hurleurs, sapajous, macaques, ouistitis lui faisaient des révérences, sifflaient et criaient en son honneur.

Toucans, agamis, hoccos, marayes volaient de branches en branches comme pour montrer la route. Il leur adressait des signes amicaux.

« Je dois m'arrêter ici, c'est la limite que je ne peux dépasser. Plus loin c'est le domaine des autres. Je te quitte à regret. Sois prudent. Te voilà non loin du lac désiré. Tâche d'atteindre la montagne que je t'ai décrite. »

« Merci, Génie, tu m'as été d'un grand secours. J'arrive au but, il me reste la montagne finale d'où je pourrai apercevoir le lac. »

Manoa Del Dorado

Une heure après avoir laissé le Génie des Bois, une pluie de flèches lui tombent de toutes parts. Il a juste le temps de faire retentir les deux pierres magiques. Il s'apprêtait à riposter en ajustant ses flèches empoisonnées.

Mais il vit une multitude de Peaux Rouges venir s'agenouiller autour de lui, l'arc levé. Ses agresseurs, affaiblis par la force des deux pierres, ne purent le regarder en face. Ils prirent la fuite dans les précipices et les crevasses.

Il était au pied de la montagne qu'il devait gravir pour finir son voyage. La montée fut très dure. Il paraissait en proie à la plus vive émotion. Une crainte tenace envahissait son esprit.

Lorsqu'il parvint au sommet, il ne put réprimer un cri de surprise. Ce qu'il vit dépassait tout ce que l'imagination pouvait concevoir de magique et d'enchanteur.

Dans les eaux miroitantes du lac tant rêvé se reflétaient toutes les maisons de la cité merveilleuse, étincelante sous les rayons du soleil. C'était cette ville que les aventuriers avaient nommé Manoa Del Dorado.

Du sommet de la montagne, la Reine des Aïkeambenanos l'avait aperçu. Elle allait punir cet insolent qui profanait Manoa. Il faut le prendre vivant et on l'amènera pieds et poings liés au pied de la Reine.

Les femmes gardiennes de la ville arrivèrent sur leurs zèbres, animaux sauvages du nom de Janao à tête d'âne et aux pattes griffues. Elles ne purent le saisir au lasso. Car dès que Kouyouri fit sonner les deux pierres vertes, les Janaos faiblirent sur leurs genoux et ne purent avancer.

Les guerrières jetèrent leurs flèches, leurs arcs et leurs lances et baissèrent leur tête altière. Celle qui avait le lasso dut donner sa monture à Kouyouri qui prit la tête de la troupe et rentra dans la ville triomphant. La Reine, entourée de ses dames d'honneur, attendait le prisonnier et c'est le vainqueur qu'elle vit venir.

Kouyouri fit sonner une dernière fois les deux pierres et la Reine, dans un mouvement d'enthousiasme, vint vers lui.

« Femmes de cette ville, dit-elle, le chef de la grande tribu que j'attendais est enfin venu. Il a fait la conquête de votre Reine. Maintenant vous êtes toutes libres d'avoir comme moi un compagnon de vie. »

Ces créatures, depuis si longtemps interdites d'amour, poussèrent des cris de joie et ce fut le délire général.

La Reine présenta son bras à son vainqueur et tous deux, suivis de la foule en liesse, se dirigèrent vers la demeure royale.

Épilogue

Nous n'allons, certes, pas vous laisser sans vous citer les grands noms qui alimentèrent cette légende du Roi Doré.

Gonzalès de Quesada, Diego de Ordos, Gonzalès Pizarre, Domingo de Vera, Juan Martinez. Ils ont tous sillonné les fleuves de la Guyane en long et en large.

Sans oublier le principal publiciste : Walter Raleigh poète-navigateur à l'imagination prodigieuse. Cet Anglais de haute distinction et de tempérament romanesque entretint, semble-t-il, ce mirage de l'or dans l'imagination des aventuriers.

Tenaillé par la folie des grandeurs, il fit croire en Europe qu'il avait bel et bien pénétré dans la cité aux toits d'or massif.

Cette imposture va indisposer la cour d'Angleterre à son égard et lui fera perdre sa tête sous la hache du bourreau.

Le goût de la mascarade n'est d'aucun temps ni d'aucun pays. Surtout quand il se présente sous l'impulsion des nécessités. Et si le procureur général Vidal s'est livré à une telle opération de complicité, c'est parce qu'il fallait en passer par là.

LA LÉGENDE DE VIDAL



Le goût de la mascarade n'est d'aucun temps ni d'aucun pays. Surtout quand il se présente sous l'impulsion des nécessités. Et si le procureur général Vidal s'est livré à une telle opération de complicité, c'est parce qu'il fallait en passer par là.

Voilà ce que c'est que de ne pas respecter la loi ! La loi, c'est qu'il est interdit aux capitaines négriers de se livrer au commerce des Noirs. Nos capitaines, en effet, risquent la saisie de leur navire et en même temps de la cargaison des Noirs. Quant à l'acheteur il risque gros lui aussi : la confiscation de ses biens et les travaux forcés.

C'est que nous sommes en 1849, l'esclavage a été aboli pour de bon, cette fois-ci, et le mal est que quelques riches propriétaires achètent toujours, clandestinement, des Noirs qui proviennent des côtes d'Afrique. C'est le cas, à Rémire, du grand propriétaire Vidal, le père du procureur général. Il vient d'acheter une bonne petite fournée de Noirs apportés par le brick qui mouille à l'embouchure du Mahury.

Au reste, tout aurait été parfait si notre capitaine et son équipage, une fois débarrassés de cette marchandise bien encombrante, n'avaient eu la délicieuse idée d'aller jeter l'ancre en rade de Cayenne. Car, ayant perçu pas mal d'or pour cette vente merveilleuse, les voilà dans les bistrots de Cayenne en train de boire et de chanter. Et, dans

leurs rires et leurs amusements, ils ne se rendent pas compte qu'ils sont en train de raconter leurs aventures sur les côtes d'Afrique et aussi... la vente des nègres à Vidal père, le grand propriétaire de Rémire.

Si bien que la rumeur se répand comme une traînée de poudre et parvient aux oreilles du procureur Vidal fils qui, entrant dans une violente colère contre son imprudent bon papa, se trouve devant une chaude alternative : ou jeter son père en prison ou l'embarquer sur le brick du capitaine pour... l'envoyer sous d'autres cieux.

Alors la mascarade s'organise sans tarder. Le brick quitte Cayenne, revient dans l'embouchure du Mahury. La nuit, les matelots, déguisés en diables avec fourches et longues queues, débarquent en chaloupe, s'emparent du vieux père Vidal qui est étendu dans son cercueil... et fait le mort. Les esclaves de la propriété, cachés dans les taillis, ont assisté à cet effrayant stratagème. Ils n'en croient pas leurs yeux. Le diable qui est venu chercher sa proie !

Les esclaves racontent, le lendemain, que le père Vidal est décédé, que son corps, exposé en plein air, a été dans la nuit, emporté par des diables qui avaient fourches, cornes et queues. Ils chuchotent que le père Vidal a dû, de son vivant, vendre son âme au diable.

Belle mascarade préparée par monsieur le Procureur qui a dare-dare expédié sur le brick ce lourdaud de papa qui n'aura qu'à aller se faire voir ailleurs !

Le père Vidal, embarqué en toute hâte, savait-il seulement où allait le navire ? Il ne revint jamais en Guyane.

Tant il est vrai qu'on ne va jamais aussi loin que quand on ne sait pas où l'on va !...

Telle fut la légende de Vidal.

ROUVEYE L'KONT

Réveillez l'conte

L'AGOUTI ET LE CHIEN

Bon Dié invité tout bèt a korn vini laro sièl pou manjé ké li. Tout sé bèt-ya ka baké annan n'gran kanno.

Chien, so pa, lé alé mé li pa gain korn. Chien mété la so tèt dé korn li fè ké la tè gra épi li baké ké sé rôl bèt-ya. Agouti lé alé ossi mé li pa pouvé mété korn.

KRAK !

KRIK !

Bato pati ké tout sé bèt-ya ké Chien ossi. Agouti rété a tè po diab. Agouti, jalou, assou la plaj krié : kap'tinn ! kap'tinn !

Kap'tinn bato-a di li : pouk sa to k'aplé mo, Agouti ?

Agouti dil' : Chien a bô, li gain fo korn, fô fè li débitché. Lô kap'tinn tandé sa, li koumansé vérifié tout sé korn-ya.

Kap'tinn tonbé assou chien ki gain fo korn. Li dil' : to pa sa oun bèt a korn, mo ka jité to la dilo.

Kap'tinn jité cien a lan mè épi chien roujouin la tè a la naj.

Lô chien wè Agouti a tè, i kouri dèhièl', i pourswiv li. Agouti pran kouri ka krié : mo tèt, tèt mo pitit ! mo tèt, tèt mo pitit !

Agouti gain tan rantré la so trou mé chien rivé kinbé so lakio. Chien raché oun gro mosso di so lakio.

Adipi sa jou-a, Agouti gain oun tout piti lakio, piti piti yon-yon lakio.

Traduction

Le Bon Dieu a invité toutes les bêtes à cornes à venir au ciel manger avec lui. Toutes les bêtes invitées embarquent a bord d'un grand canot.

Chien, pour sa part, veut être de la fête, mais il n'a pas de cornes. Chien se met à la tête deux cornes fabriquées en terre glaise et s'embarque avec les animaux. Agouti brûle d'envie d'aller à ce repas mais ne peut pas se

mettre de cornes.

Le bateau s'en va avec toutes les bêtes et emmène aussi Chien le bienheureux. Agouti, seul, est resté à terre, pauvre diable !

Agouti, jaloux, sur la plage, se met à crier : Capitaine ! Capitaine !

— Agouti, pourquoi m'appelles-tu ? lui demande le capitaine du bateau.

Agouti lui répond : Chien est à bord, il a de fausses cornes, il faut le débarquer.

Lorsque le capitaine entend ces paroles, il se met tout de suite à vérifier toutes les cornes.

KRAK !

KRIK !

Le capitaine découvre alors que Chien a de fausses cornes.

— Toi, Chien, dit-il, tes cornes sont en argile, tu n'es pas une vraie bête à cornes, je te jette par-dessus bord.

Le capitaine jette à l'eau compère Chien qui rejoint le rivage à la nage.

Lorsque Chien arrive à terre, il aperçoit Agouti, il fonce sur lui et se met à le poursuivre.

Dans cette infernale poursuite, Agouti qui court à toute vitesse, hurle : Ma tête, tête de mes enfants ! Ma tête, tête de mes enfants !

Agouti a le temps de se réfugier dans son trou mais Chien a le temps d'attraper sa queue. Chien arrache un gros morceau de la queue d'Agouti.

C'est depuis ce jour qu'Agouti a une toute petite queue, un tout petit embryon yon-yon de queue.

A BOUBOU, YA !

ADAM ET ÈVE À LA GUYANAISE

Grand conte Aluku

Faïdéba ?

Tiyou !

Gadou, Bon Guié boni, fè siel ké la té ké oun wonm li aplé Adam ké oun fanm li aplé Ève. Li mété yé la oun péy ki té gangnin bokou manniok, bokou posson, bokou jibié ké gnanm.

Gadou di yé : mo pitit, zôt pouvè bouè, manjé ké dronmi san travail. Mé mo ka doumandé zôt kichoz : pa jin manjé sa grinn ki assou sa pié boia. A serpan sèl ka manjé li. Si grin-nan tonbé, pa ranmassé li, pa goûté li. Si zôt pa kouté mo, malô wa rivé zôt !

Lô Gadou pati, serpan bail Adam grinn-an. Adam sonjé sa Gadou té di Li. Li roufizé.

Serpan alé bail Ève grin-nan. Ève roufizé épi li aksepté. Ève manjé li. Ève trouvé grin-nan chouit, li ofri Adam. Adam di : « To fol, Ève. To pa té divèt kouté serpan. Gadou ké kôlè. »

Ève di grin-nan chouit bokou épi li insisté pou Adam manjé li. Adam goûté ti mosso. Li trouvé li bon. Li manjé roun grinn antiè.

Lô Gadou savé, ki kôlè, li aplé yé.

Adam di : A Ève, Gadou, ki fè mo manjél.

Gadou di yé : Tan pi pou zôt, alé koté zôt wlé. To, Adam, to ké travail, pou rékolté zignanm ké man niok. Fô to péché, fô to chassé pou to viv.

To Ève, to ké fè pitit, a to pou lévé yé. Gadou koupé kat pat serpan pou pini li. Gadou di li : To ké maché assou vant. A dipi sa tan-a serpan ka ranpé.

Dolo : A aswè rézon gran moun ka servi.

Traduction

Gadou, le Bon Dieu des Bonis, créa le ciel et la terre et fabriqua un homme qu'il appela Adam avec, pour compagne, une femme qu'il appela Eve. Il les installa dans un pays ayant beaucoup de manioc, de poisson, de

gibier et d'ignames.

— Mes enfants, leur dit Gadou, vous pouvez boire, manger, dormir sans travailler. Mais je vous demande une chose : ne mangez jamais le fruit de cet arbre que vous voyez. C'est Serpent seul qui le mange. Si ce fruit tombe, ne le ramassez pas, ne le goûtez pas. Si vous ne m'écoutez pas, il vous arrivera malheur.

Lorsque Gadou s'éloigna, Serpent donna le fruit à Adam. Adam se rappela les recommandations de Gadou et le refusa. Serpent alla voir Eve et lui présenta le fruit. Eve tout d'abord refusa. Puis elle accepta et mangea. Eve trouva le fruit très bon et en offrit un à Adam.

— Tu es folle, Ève, cria Adam. Tu n'aurais pas dû écouter Serpent. Gadou sera en colère. Eve lui dit que le fruit était excellent et elle insista pour qu'Adam le mange. Adam le goûta du bout des lèvres, le trouva merveilleux et le dévora tout entier.

Gadou, apprenant la nouvelle, entra dans une grande colère et les appela :

— C'est Eve qui m'a fait manger le fruit, Gadou, déclara Adam.

Gadou leur dit : Tant pis pour vous, allez où vous voulez. Toi, Adam, tu travailleras pour récolter des ignames et du manioc.

Il faut que tu pêches et que tu chasses pour vivre. Toi, Eve, tu auras des enfants et tu vas les élever.

Gadou coupa les quatre pattes de Serpent pour le punir en lui disant :

— Tu marcheras sur le ventre.

Depuis ce jour, Serpent ne marche plus. Serpent rampe.

Dolo : C'est le soir que servent les raisons des vieilles gens.

**OU MITI BA !
BONJOUR !**

**OU MITI !
BONJOUR !**

SOUSSOURI KE BON GUIÉ

La chauve-souris et le Bon Dieu



Lô li monté larosiel, Bon Guié blié so jar dlo béni assou la tè.

Li doumandé ki moun té oulé monté so jar laro pou li.

Aringnin réponn : mo minm ké Soussouri. Aringnin lévé bon-nô bon mantin, li koud so tranmail.

Lô li paré, li maré jar-a annan tranmail-a épi li alé sassé Soussouri.

Aringnin pran chanté :

— Mé zanmi fô pa kouté lang di moun, ho ! ho !

Land di moun a lanfè, kondanasyon tribinal, oh !

Soussouri réponn :

Kayoudé, dé, dé, kayoudé, dé, dé.

Laro koté Bon Guié, a la plézi fika.

Aringnin mété roun lannin ké roun jou pou monté jar-a ; li mété jar-a divan la pôt Bon Guié.

Bon Guié di Aringnin : Sa tranmail-a ké permèt to di alé koté to lé, di rété koté moun to lé.

Bon Guié di Soussouri : Pou to pa fè bati tout lan nwit mo ka bail to tout fri la tè pou to manjé.

Soussouri kôlè, sassé fè kaka lassou têt Bon Guié, jouk atô a lassou so bout nin li kaka.

Moralité : Soussouri té lé kaka lassou têt Bon Guié, a lassou so bout-nin li kaka.

Traduction

Lorsqu'il monta au ciel, Dieu oublia sa jarre d'eau bénite sur la terre. Il demanda alors des volontaires pour lui rapporter sa jarre au ciel.

Aringnin (l'araignée) se proposa la première et annonça qu'elle se fera accompagner de Soussouri, son amie (la chauve-souris). Aringnin se leva tôt pour coudre son tramail.

Quand elle fut prête, elle attacha la jarre au tramail et alla chercher Soussouri.

Aringnin se mit à chanter : Mes amis, n'écoutez pas la langue des gens, ho ! ho ! La langue des gens, c'est l'enfer, condamnation du tribunal, oh !

Soussouri lui répondit : Kayoudé, dé, dé, kayoudé, dé, dé. C'est là-haut, chez le Bon Dieu, que se trouve le plaisir.

Aringnin mit un an et un jour pour monter la jarre. Elle la déposa devant la porte de Dieu qui lui dit : Ce tramail te permettra d'aller où tu veux, d'habiter chez qui tu veux.

Dieu dit à Soussouri : Toi, pour t'éviter d'avoir à parcourir la nuit tous les abattis, je te donne tous les fruits de la terre en cadeau.

Soussouri, mécontente de cet interdit jeté sur les abattis, décida de se venger. Elle décida de lâcher ses excréments sur la tête de Dieu, mais c'est sur le bout de son propre nez qu'ils tombèrent.

Moralité : La chauve-souris voulait faire caca sur la tête du Bon Dieu, c'est sur le bout de son propre nez qu'elle déversa ses déjections.

KRAB KE GANGAN LA PÉY NÈG

Crabe et la vieille du pays nègre

Lô Bon Guié ka distribié janm, têt, pat, lanmin, pié, tout moun prèssipité pou chakin pran so pa.

Krab pran bokou pat. Li té kontan gain plin ké pat. Li di : « Mo pat ka kouri vit. Mo ké puvé alé sassé manjé pou mo zanmi maléré ki ka mouri di fin. »

Krab alé kouri tout koté sassé manjé ké poté manjé pou so zanmi maléré. So zanmi té gain bokou wôt zanmi ké fanmi maléré. Krab poté manjé wéssi pou yé tout.

Krab pran chanté : *Yayandé Kolonbi, Yayandé Kolonbi, Bon Guié ka bail so pitit sa li wlé. So zanmi ka réponn : Hi hi Makongori, hi hi Makongori, Assou latê ou ka randé servis.*

Gangan la péy nèg kontré krab, li di li : Krab, to ka kouri vit, to ka randé tout moun servis, mé koté to têt ? A lespri di to têt ki divèt kondi to pat. A kouman to konhan, to pa minm gain têt ?

Krab mété pézé alé doumandé Bon Guié bali oun têt. Atô, tout distribyon té fini, Bon Guié pa té gain têt.

A dé krié li krié pou gain oun têt. Jouk Bon Guié trouvé dé wéy pou li.

Bon Guié di li : To gain chans, mo fi, mo trouve de wéy pou to, mé mo pa gain têt. To mizé tro lontan. A to bon kiô ki fè to sa.

Krab rapé so dé wéy épi disparèt pran li.

Pronmie moralité : A lespri di têt ki ka kondi kô.

Deziinm moralité : A bon kiô krab ki fè li pa gain têt.

Traduction

Lorsque le Bon Dieu distribuait les jambes, les têtes, les pieds, les pattes, chacun se précipita pour recevoir sa part.

Crabe prit beaucoup de pattes et dit : « Mes pattes courent vite. Je vais pouvoir aller chercher des vivres pour mes amis malheureux qui crèvent de faim. »

Crabe courut à droite et à gauche rassembler des provisions qu'il apporta à ses amis démunis. Ces derniers avaient beaucoup d'autres amis et parents dans le besoin. Crabe ravitailla aussi tout ce monde.

Crabe se mit à chanter :

— Yayandé Kolonbi, Yayandé Kolonbi,

Dieu donne à ses enfants ce qu'il veut.

Ses amis répondaient :

— Hi hi Makongori, hi hi Makongori,

C'est sur la terre qu'il faut rendre service.

PATAKRAK !

La vieille grand-mère du fin fond des pays nègres (gangan la péy nèg) le rencontre et lui dit : Crabe, tu cours vite, tu rends service à tout le monde, mais où est ta tête ? C'est l'esprit de ta tête qui doit guider tes pattes. Comment es-tu, tu n'as même pas de tête ?

Crabe se sauva en vitesse pour aller demander une tête au Bon Dieu. Mais la distribution était terminée. Dieu n'avait plus de tête.

Crabe versa des larmes en réclamant une tête. Si bien que Dieu lui trouva deux yeux.

— Tu as de la chance, mon fils, lui dit le Bon Dieu, j'ai deux yeux pour toi, mais je n'ai plus de tête. Tu as trop tardé. C'est parce que tu as trop bon cœur que cela t'est arrivé.

Crabe, prompt comme l'éclair, s'empara des deux yeux, et sans demander son reste, disparut en un clin d'œil.

Première moralité : C'est l'esprit de notre tête qui conduit notre corps.

Deuxième moralité : C'est à cause de son bon cœur que le crabe n'a pas de tête.

A BOUBOU, YA !

LA GUERRE DES PROVERBES

Maite Boi contre Manman Dilo



Manman Dilo est notre ondine mi-femme, mi-poisson. Maite Boi est un génie unijambiste de notre forêt tropicale.

Le peigne de Manman Dilo vous rend-il vraiment amoureux d'elle ? Toujours est-il que Maite Boi, ayant trouvé ce peigne sur un rocher, aime follement Manman Dilo. *Lanmou frai, gnanm plin koui.* (Lorsque l'amour est frais, l'igname déborde le coui.) *Kontan pa rayi.* (Aimer n'est pas haïr.)

Mais l'infidèle Maite Boi courtise Princesse Dilo, fille de Manman Dilo. La querelle a éclaté entre Maite Boi et Manman Dilo à propos de sa fille. Manman Dilo a réclamé des explications.

En tout cas les échanges de passes cliquetantes deviennent vifs. Manman Dilo crie fort :

Ou pa ka jité vié kanmza pou kanmza nov. (Vous ne délaïssez pas le vieux camisar pour un camisar neuf.) *Tig vié, mé so zong pa vié* (Le tigre est vieux, mais ses ongles ne sont pas vieux.) *Dèhiè do, a roun gran péy.* (Derrière notre dos, il y a un grand pays.)

Maite Boi en colère lui répond :

Jou louvri pou tout moun. (Le jour se lève pour tout le monde.) *Lô ou pa gain dilo wéy, ou ka pléré bon-nô.* (Lorsque vous ne possédez pas de larmes, vous pleurez de bonne heure.)

La dispute s'envenime à cause du prochain mariage de Princesse

Dilo et de Caïman. Et si Caïman venait à apprendre la vérité ? *Bouè tout, manjé tout, mé pa di tout.* (Buvez tout, mangez tout, mais ne dites pas tout.) *Dé mal krab pa ka viv landan oun minm trou.* (Deux crabes mâles ne peuvent vivre dans le même trou.)

Le mariage est célébré au bord de l'eau. Les invités viennent de la rive opposée. Pour enjamber, ils doivent emprunter un pont assez long. Au moment où Maite Boi, invité lui aussi par son ami Caïman, s'apprête à traverser, Manman Dilo, prise de folle jalousie, brise le point et éclate de rire car Maite Boi n'a qu'une jambe... et ne pourra pas traverser la rivière. Manman Dilo vocifère :

Ou gain fourchèt, mé ou pa gain migan pou manjé. (Tu as la fourchette, mais tu n'as pas la purée.) *Valé kraché mignô passé gorj sèk.* (Il vaut mieux avaler sa salive plutôt que de garder la gorge sèche.) *A mizè ki fè Tig manjé la tè gra.* (C'est la misère qui a fait que le tigre mange la terre glaise.)

Et Maite Boi, bien qu'unijambiste, saute au-dessus de la rivière et rejoint les invités en criant :

Kou di poin dèhiè do pa ka fè mal. (Coup de poing dans le dos ne fait pas mal.) *Sa ou pa kon-nèt vié passé'w.* (Ce que vous ne connaissez pas est plus vieux que vous.) *Nin kochon pa ka izé.* (Le nez du cochon ne s'utilise pas.) *Manké posson, pran la vaz.* (Tu manques le poisson, tu attrapes la vase.)

Folle de désespoir, Manman Dilo plonge dans la rivière, s'enfonçant ainsi dans la négation exaspérée, dans la haine maladive, dans le blasphème imprécatoire.

Prapra, poisson déluré, confie alors à sa commère Patagaye, poisson dégourdi : *Ma koumkou, mé mizè ka vîn...* (Ma commère, voici la misère qui arrive...)

C'est ainsi que Manman Dilo s'en alla vivre au fond de l'eau et que Maite Boi resta dans les bois.

MO-OUÉ-YO CONTRE GRAGE

Terrible querelle entre Mo-Oué-Yo, petit oiseau de nuit et Grage la vipère, notre redoutable serpent.

Le différend éclata entre nos deux compères au sujet de la même femme qu'ils courtaient.

Grage insulta et défia Mo-Oué-Yo surnommé Zingué Toutou. Grage, connu sous le nom de Bouta-Bouta, lança les provocations suivantes :

Mo pa ka tiré chik la pié zoulou pou fè eskèlèt dansé. (Je n'enlève pas de chiques du pied d'une personne laide pour faire danser un squelette. *Formule du mépris hautain.*)

To pa wonm pou sipôrté pézantô mo kout poin. (Tu n'es pas homme à supporter le poids de mon coup de poing.)

Zingué accepta de relever le défi en rétorquant :

Yé pa ka pézé moun ké palô. (Ce n'est pas avec les paroles que l'on pèse les gens.) *A pa grôssô ki ka fè wonm.* (Ce n'est pas la grosseur qui fait l'homme.)

Le grand combat eut lieu en pleine savane.

Zingué Toutou avait pour témoins : Guélingué l'écureuil, Manjô fronmi le tamanoir, Zozo Arada le chansonnier, Cul jaune le cacique bavard, Maraye le faisan, Hoko le dindon.

Bouta-Bouta était assisté par serpent agouti, serpent jako, serpent à sonnettes, serpent corail, serpent liane, serpent chasseur, serpent la croix, serpent à deux têtes, serpent fer-de-lance, serpent foulard, grage noir, grage grands carreaux, serpent la vase, serpent à poulets. Pendant le combat, Grage la vipère, convaincu de la victoire, chantait :

Tonbé okando. Tonbé okando. Mé malô assou la tê.

Les amis de Mo-Oué-Yo l'encourageaient en chantant :

Mahé, mahé. Méléké, sounalé Mahé, Mahé.

Zingué, couché à terre, simula une grande fatigue et ouvrit les ailes en fredonnant. Il allonge une aile tout près de la bouche de Grage. Grage l'avale. Mo-Oué-Yo lui a offert cette aile à dessein. Tous les amis de Mo-Oué-Yo se désolent et le croient perdu.

La pi bel anba la bail, crie Mo-Oué-Yo. *(Le plus beau est caché sous la*

baille, c'est-à-dire : Je réserve une surprise à ma façon.) Grage avale gloutonnement l'aile jusqu'à sa jointure. À la suite de cet effort de voracité, il semble étouffer et ses yeux semblent sortir de leurs orbites. C'est alors que Zingué lui crève les yeux. Grage, le lanceur de défis, méritait-il une si sévère correction ? Zingué, vainqueur, l'ironise :

Lô ou pa gain joli voué, ou pa ka voyé chanté landan kamougué. (Quand tu n'as pas une jolie voix, tu ne lances pas de chanson dans le camougué.) *Zaran piti, mé so zo salé.* (Le hareng est petit, mais ses os sont salés.)

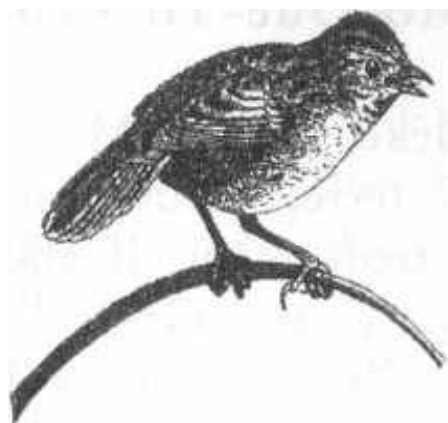
Limin difé a pa angnin, a sipôrté chalô ki tout. (Allumer le feu n'est rien, il faut surtout pouvoir supporter la chaleur.)

Parsou Mouton le paresseux, bien installé dans les arbres, a suivi ce combat mouvementé.

Laissons le mot de la fin à notre ami Parsou : *Ti batiman, gran lakal.* (Petit navire peut avoir grande cale.)

A labatouè yé ka siyé tout korn majô. (C'est à l'abattoir qu'on scie les cornes de tous les indomptables.)

A pa lou tou di tonbé, a lévé ki fo. (Tomber n'est rien, il faut surtout pouvoir se relever.)



TIG KE TOTI

Grand conte Emerillon

Ti-Kô konpè makak, té laro pié boi ka manjé poi sikré. Mait Elfèj Toti, notai di Roué, rivé anba pié boi-a, li doumandé Ti-Kô bali manjé poi sikré.

Makak réponn :

Si to lé manjé, fô to monté annan pié boi-a pou to tchuilli sé poi-ya.

Toti di li :

Mo tro lou pou monté ounso.

Ti-Kô déssann sassé li, pran li, poté li laro pié boi, plassé li annan roun fourka. Rou gran zaig vîn volé assou laro pié boi-a.

Makak pè, makak tchialam, disparèt pran li. Toti rété li ounso laro annan fourka pié boi-a.

Rozias, konpè Tig, vîn anba pié boi-a, li di :

Toti, déssann, mo ka kinbé to, mo ka manjé to.

Mait Elfèj, ki malin passé malin fèt, réfléchi ti mosso épi li di Rozias :

Plassé to kê bien anba mo, mo ké déssann.

Tig mété so kê bien anba jouk atô Toti lâché so kê bip ! assou nin Tig. Nin Rozias pété, Rozias pran kouri ka rélé, ka rélé, li verglé ki dissan, li pa ka rivé routrouvé so chimin.

Dolo : Sa'w fè, sa'w wè.

Dolo : Tanbou ka fè gran son, mé so andidan vid.

Dolo : Kouri pa gain sèzon.

Traduction
Tigre et Tortue

Compère Makak, dit Ti-Kô (petit corps), est installé dans un arbre et mange des pois sucrés. Maître Elphège la Tortue (Toti), notaire du Roi, arrive sous l'arbre et demande à Makak de lui jeter quelques pois sucrés. « Si tu veux manger, lui répond Ti-Kô (Makak), il faut grimper et venir

cueillir toi-même les pois. »

Toti ayant expliqué qu'il était trop lourd pour grimper, Ti-Kô descend le chercher, le prend, le monte et le place dans un fourka de l'arbre (une branche fourchue).

Un grand aigle (la Harpie guyanaise) vient planer au sommet de l'arbre. Makak prend peur, saute de branche en branche (tchialam) et disparaît.

Maître Elphège Toti reste tout seul là-haut dans le fourka de l'arbre.

Rozias le Tigre apparaît sous l'arbre et dit :

— Toti, descends, je vais te saisir et te dévorer.

Toti, qui est un maître malin, réfléchit un peu et répond à Tigre :

— Compère, place-toi bien sous le fourka, je vais descendre.

Toti se laisse choir bip ! sur le nez de Tigre.

Compère Tigre, le nez fendu, prend la fuite en gesticulant, aveuglé par le sang, et n'arrive même pas à retrouver son chemin.

Moralité : Ce que tu sèmes, c'est ce que tu récoltes.

Moralité : Le tambour fait beaucoup de bruit, mais son intérieur est vide.

Moralité : Courir (prendre la fuite) n'a pas de saison.

MASKILILI ET CHIKO

Manzè Zézéfine marié ki Chiko. Tout travail Chiko sa té mété trap fizi annan trou viann.

So fanm di li : Chiko, to fingnan bokou, to ka tchoué trop jibié, arété sa zafè-a, oun malô puvé rivé to, alé travail ti mosso.

Chiko réponn li sa wonm, so zafè ka rougadé li ounso.

Oun jou Chiko passé divan oun bi trou viann. Li di : Fanm wo, assouè, mo ka pran oun papa tatou.

Li monté so trap fizi divan trou-a. Li pran chanté :

A filia banko sou ma oué,

Zannimo pa konnèt doulô krétien.

Lô li rétournin, li trouvé trap fizi démaré ôbô trou. Li roumonté so trap épi li pran krié : Moun ki démaré mo trap, si mo kinbé to, mo wa kayakaya to.

KRAK !

KRIK !

Lô li déviré, li trouvé douz piti wonm divan trou-a. Sa té maskilili ki pran rélé : Chiko, to fè assé, to massakré trop jibié. Jod'la to ké péyé.

Yé trinnin li andidan trou-a, yé bat-li, yé bat-li épi yé jité li dôrô. Pou mouké li yé chanté :

Sine, sine sikilili, panga Chiko,

Sine, sine sikilili, panga Chiko.

Chiko rantré la kaz plin ké dissan. So fan ka doumandé : To bléssé, ki sa ki rivé ?

Fanm wo, diti, tou lé tou to té ka palé mo, mo pa té ka kouté to, to té gain rézon. Jod'la : karinm diré santan, jou di Pak li fini.

Dolo : A lô ou modé gouyav ou ka savé si li gain vè.

Dolo : Tou lé jou, goligo k'alé la pi, oun jou li ka rété.

Traduction

Mam'zelle Zézéphine (Joséphine) est l'épouse de Chiko. Tout le travail de Chiko consiste à poser des pièges à fusils devant les trous de gibier.

« Chiko, tu es très fainéant, lui explique sa femme, tu tues trop d'animaux, arrête ce massacre, un malheur finira par t'arriver, va

travailler plutôt. »

« Je suis homme, répond Chiko, mes affaires ne regardent que moi. »

Un jour, il passe devant un trou colossal de gibier. Il déclare alors :

« Femme, ce soir, je vais attraper un énorme tatou. »

Il monte le piège devant le trou en chantant :

A filia banko sou ma oué.

Les animaux ignorent les douleurs des chrétiens.

Lorsqu'il retourne, il trouve le piège désamorcé près du trou.

Il le remonte, en vociférant : toi qui as désamorcé mon fusil, si je te tiens, je t'écrabouille.

KRAK !

KRIK !

Quand il revient devant le piège, il trouve douze diabolins aux pieds retournés qui l'attendent. Ce sont des masquilis qui proclament : Chiko, en voilà assez, tu as exterminé trop d'animaux. Aujourd'hui, tu vas payer.

Ils l'entraînent au fond du trou et le bourrent de coups puis le jettent dehors. Pour se moquer de lui, ils se mettent à chanter :

Sine sine, sikilili, prends garde à Chiko.

Sine sine, sikilili, prends garde à Chiko.

Il arrive chez lui couvert de sang et sa femme le questionne affolée par son état.

« Femme, dit-il, tous les jours, tu me mettais en garde, je ne t'écoutais pas. Eh bien ! tu as raison. Aujourd'hui : Carême a duré cent ans, le jour de Pâques y a mis fin. » (Dolo du châtiment.)

Moralité : C'est lorsque vous mordez la goyave que vous savez si elle contient des vers. (Dolo du châtiment).

Moralité : Tous les jours, le goligo (vase en calabasse) descend dans le puits, un jour il y reste. (Dolo du châtiment.)

ROUVEYE L'KONT

Réveillez l'conte

POULE ET POULE D'EAU

Deux bonnes amies, poule et poule d'eau, prétendent qu'elles dorment très peu la nuit. La première affirme : mes yeux sont toujours ouverts, je ne dors jamais.

La seconde renchérit : moi, je circule toute la nuit, donc je ne dors pas un seul instant. Nos deux amies engagent donc un pari. C'est à qui dormira le moins pendant la nuit. C'est à qui se réveillera le plus tôt.

Celle qui se réveillera la première enfoncera une broche chaude dans le derrière de l'autre qui dort toujours.

Le pari étant conclu, nos deux concurrentes vont se mesurer. Une course très serrée commence contre le sommeil.

Six heures du soir. Poule dort sur un juchoir ; poule d'eau, pour sa part, se promène et mange des crabes.

Huit heures du soir. Poule d'eau se perche sur une branche et se met à chanter : « *Ké ké ké, sou ma oué – a maria divan, sou ma oué, a filia banko, sou ma oué.* »

Poule a entendu le chant et répond par la même chanson.

Il est minuit. Poule d'eau chante, poule lui répond.

KRAK !

KRIK !

Il est deux heures du matin. Poule d'eau s'est endormie. Elle dort, elle dort profondément...

Poule se lève alors, elle chante trois fois, poule d'eau ne lui répond pas, poule d'eau continue de dormir.

Poule s'approche et enfonce la broche dans le derrière de son amie. Poule d'eau se met à gesticuler et prend la fuite dans les palétuviers et les savanes.

Moralité : Depuis le jour où poule lui a mis la broche, poule d'eau est allée vivre dans les palétuviers.



MAÎTRE ELPHÈGE LA TORTUE

Maître Elphège Toti (la Tortue), notaire du Roi, a détourné des fonds. Le Roi a décidé que si, le lendemain avant minuit, l'argent n'est pas restitué, Toti sera pendu haut et court par les deux pattes de derrière jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Toti, sans perdre le souffle, arrive comme une bombe chez son compère Aïra le Renard et le presse de lui prêter 100 000 F afin de lui permettre, dit-il, d'aller réaliser une affaire juteuse.

Aïra accepte et Toti emporte sans tarder cette somme en criant à Aïra : « Demain, je t'attends à 8 h 00 précises chez moi pour signer les papiers. »

— D'accord, répond Aïra, je serai à 8 h 00 précises chez toi.

Toti surgit à l'improviste chez son autre compère Rosias le Tigre et lui raconte : « J'ai besoin tout de suite de 100 000 F pour traiter une affaire fructueuse, peux-tu m'avancer cette somme ? Si tu acceptes, donne-moi l'argent immédiatement et viens me voir demain pour qu'on signe les documents à 8 h 30 précises. »

— J'accepte, répond Tigre, voici l'argent et demain, je suis chez toi à 8 h 30 précises.

Enfin Toti vole chez le chasseur du Roi pour lui annoncer : « Demain, venez chez moi à 9 heures précises avec votre fusil, je vous offre une belle peau de tigre. Surtout, à mon signal, abattez l'animal sans hésiter. »

— Très bien, répond le chasseur du Roi, je serai au rendez-vous.

Aïra arrive chez Toti à 8 h 00 et se met à signer beaucoup, beaucoup de papiers si bien qu'à 8 h 30, Tigre se présente, égorge Aïra et le mange. Tigre, à son tour, se met à signer des documents, beaucoup de documents si bien qu'à 9 heures le chasseur du Roi fait irruption et abat Tigre de deux balles.

— Tout est bien qui finit bien, s'écrie Toti qui s'empresse d'ajouter : « Je suis le plus malin de tous. Je préviens les sceptiques que, par ma ruse tortueuse et emmiellée, je peux sauver ma tête de n'importe quel péril ! »

Dolo : Celui qui rend service va attraper mal au dos.

Dolo : Là où les intérêts sont en jeu, on ne connaît pas de famille.

Dolo : Le soleil s'est levé, mais vous ne savez pas de quel côté il se couchera.

Dolo : Tu as vu aujourd'hui, mais tu n'as pas encore vu demain.

FÉFÉ LE CAÏMAN



C'était l'époque où les gens recherchaient les colliers en dents de caïman. Le Roi publie au son du tambour : *Celui qui m'apportera des dents de caïman aura ma fille en mariage.*

Elphège la tortue (Toti), notaire de la ville, décide d'aller chercher une mâchoire de caïman pour épouser la fille du roi. Toti sait que les caïmans aiment beaucoup danser. Il fabrique un violon rouge, s'arme d'une barre de fer pour aller tuer un caïman.

Toti s'avance au bord d'une crique, commence à jouer une musique délicieuse avec son violon rouge.

Lorsque Compère Féfé le caïman (Féfé : diminutif de Frédéric) entend le violon, il remonte à la surface de l'eau, sort de la crique et suit Elphège la tortue en dansant, en dansant si bien que Toti sort brusquement sa barre et se jette sur lui en le criblant de coups. Féfé, en sang, a tout juste le temps de plonger dans l'eau : tchou boum !

KRAK !

KRIK !

Elphège se précipite chez Macaque le Devin et lui demande comment faire pour tuer un caïman.

— Il faut, répond notre Devin, lui asséner les coups sur le nez.

Quinze jours après, notre musicien s'approche de la crique et joue un morceau séduisant avec un violon bleu.

— Ah ! dit Féfé le caïman, tu m'as massacré l'autre jour, je suis

encore tout malade, et te voilà encore ici !

— Moi-même ? Compère Féfé, l'autre jour ce n'était pas moi, tu te trompes de tortue, c'est une tortue des marécages qui a dû t'agresser.

Pour ma part, je suis tortue de ville et je n'attaque personne.

— Tu as raison, Elphège, son violon était rouge en effet alors que le tien est bleu. Joue donc pour moi, j'ai envie de danser.

La musique devint exquise à tel point que Féfé fermait les yeux en murmurant : je me sens plus haut que là-haut (je suis au septième ciel).

Toti se jette sur lui avec barre de fer, le frappe sur le bout du nez et le tue. En mourant Féfé se plaint :

Ah ! Compère, tu me tues pour avoir mes dents, mais ton mariage ne te portera pas chance.

Notre musicien apporte la mâchoire à son Roi et devient le fiancé de la fille du Roi. Mais celle-ci adore Toti tellement qu'elle en devient follement jalouse.

Elle est tellement jalouse que pour soustraire son fiancé à la vue de tous ses amis, elle le couvre, dès le matin, sous une calebasse de terre (grosse calebasse poussant au ras du sol comme les melons d'eau et pouvant servir de baignoire aux bébés).

Et un soir, quand elle le découvre, elle le trouve prisonnier sous une carapace.

Depuis ce jour, Toti ne peut plus se tenir debout sur ses deux pieds et marche à quatre pattes sous sa carapace.

ROUYEYE L'KONT

Le bon Dieu, chien et cabri

Messié KRAK !

Messié KRIK !

Alors c'est un jour où les animaux se réunissent pour envoyer deux députés auprès du Bon Dieu. Un jour béni.

Deux députés pour aller dire quoi ? Pour aller demander au Bon Dieu de prendre ses dispositions pour que les animaux ne meurent plus jamais.

Après un fructueux débat, l'assemblée décide d'envoyer un député dégourdi et rapide : Chien. L'autre député, c'est Cabri qui n'est ni malin ni jamais pressé. L'un est vif et rapide, l'autre est lent et mou.

C'est Chien qui présentera les doléances des animaux et Cabri l'accompagnera sans avoir à intervenir. L'un parlera et l'autre restera bouche cousue.

Les taquins du groupe, ironisant sur le choix qui s'est porté sur Cabri, font remarquer que ce dernier, qui a constamment mal au cœur, est un naïf qui gaffe à la moindre occasion.

C'est pourquoi, pour se payer la tête de Cabri, ils lui disent : « Si tu rencontres Papa Bon Dieu, dis-lui donc que nous voulons tous mourir. »

Nos deux députés sont partis pour se rendre chez Papa Bon Dieu. En chemin, Chien rencontre une jolie petite chienne, lui fait la cour, la suit pas à pas puis disparaît dans les bois avec elle.

Cabri continue seul sa route et arrive le premier chez Papa Bon Dieu. Cabri, notre petit naïf, en l'absence de son compagnon, explique au Bon Dieu que les animaux veulent mourir comme tout le monde sur la terre.

Et voilà Chien qui arrive ! Chien le vrai député mandaté pour négocier ! Chien tire la langue, essoufflé. Il a beaucoup couru pour rejoindre Cabri. Il est arrivé trop tard. Il prie Dieu de faire en sorte

que les animaux ne meurent plus.

— Ce n'est pas possible, répond Papa Bon Dieu, *je crois à une seule prière sur chaque chose, Cabri a déjà apporté une prière, je ne reviens pas sur ce qu'il a demandé. Tous les animaux veulent mourir. Tant pis pour toi, Chien, tu aurais dû venir avant. La prochaine fois, tu devras être moins étourdi.*

Et c'est ainsi qu'aujourd'hui, comme les êtres humains, les animaux sont obligés de mourir contrairement à leurs premiers vœux.

KRAK !

KRIK !

TIGRE ET LAPIN

KRAK !

KRIK !

Compère Lapin vole des bœufs. Le propriétaire du troupeau lui tend un piège et le capture. Il va faire mourir Lapin lentement mais sûrement en l'attachant. Lapin est donc ligoté sur un poteau au milieu du troupeau.

— Tu resteras là jusqu'à ce que tu périsses de soif et de faim sous les intempéries. Ce poteau est ton tombeau, lui dit le maître qui, enfin, commence à respirer car il ne perd plus de bêtes depuis la capture de Compère Lapin.

PATAKRAK !

Tigre passe et s'étonne de voir son compère attaché.

— Vois-tu, compère, lui dit Lapin, on m'a ligoté sur ce poteau pour m'obliger à manger tous ces bœufs qui circulent autour de moi. J'ai répondu que la grosseur de mon ventre ne me permettait pas de manger tant de bêtes et maintenant je suis puni d'avoir ainsi répondu. Qu'aurais-je pu dire d'autre, insiste Lapin, puisque, c'est bien vrai, je n'ai pas la capacité d'absorber tant de nourriture ?

Mais moi, fait le Tigre, le grand vorace, je peux manger tout cela, car j'ai un gabarit qui me le permet. Je suis sûr, ajoute le Tigre, que je peux tout consommer.

Madame KRAK !

Monsieur KRIK !

— C'est vrai !, dit Lapin, tu as un gabarit impressionnant qui est tout à ton honneur. Je te propose alors de me remplacer. Détache-moi et je vais te lier à ma place. Alors tu pourras dire au Maître que toi, tu peux manger tous les bœufs sans difficulté.

Tigre accepte et prend la place de son compère en se laissant attacher.

Sur ce, Lapin s'éloigne et lorsque le patron passe, il s'avance sur Tigre, le traite de voleur et promet de le châtier sans pitié.

Il lui arrache les poils du derrière puis lui brûle les fesses. Tigre se met à hurler de douleur.

Il lâcha Tigre qui se met à courir en cherchant la direction de la mer

pour aller tremper son derrière en feu. Tigre, après s'être bien mouillé l'arrière-train, se traîne péniblement sur la plage. Tout loin, il entend une petite voix qui chante avec insistance :

« Tigre cul brûlé,
Tigre cul arraché,
Tigre cul brûlé,
Tigre cul arraché. »

C'est compère Lapin qui se paye gentiment sa tête.

PATAKRAK !

TIGRE ROUGE EST MORT

Tigre rouge le puma invente un stratagème pour pouvoir manger une bête.

Il fait publier à son de caisse qu'il est mort et il pense que de cette façon les animaux défileront autour de son lit de mort et comme ils se recueilleront un moment devant sa dépouille, il se jettera brusquement sur l'un d'eux et le dévorera à belles dents.

PATAKRAK !

À l'annonce de cette nouvelle qui réjouit tout le monde, chacun se presse d'aller voir en curieux le cadavre de ce compère pour bien se rendre compte que ce fléau des forêts a enfin rendu le dernier soupir.

On se presse donc autour du mort et, compère Tortue, plus méfiant que le commun des mortels, après avoir fait le tour du corps, salue les visiteurs et prend chacun d'eux à part pour lui demander s'il pense que Tigre est vraiment mort.

— Nous n'avons aucun moyen de contrôler s'il est encore vivant, disent les uns. Il faut trouver une recette nous permettant de tester qu'il est bien mort, déclarent les autres.

Messieurs KRAK!!

Compère Tortue imagine un subterfuge qui vaut son pesant d'or. Il dit tout fort aux autres :

— *Est-ce que Tigre a déjà fait son pet ? L'avez-vous entendu le faire ?*

Tortue répète autour de lui :

— *A-t-il déjà pété ? S'il ne l'a pas encore fait, c'est qu'il n'est pas mort.*

Tigre donne dans le panneau. Pour se mettre en règle avec l'assistance qui s'interroge sur les questions posées par Tortue, il se met à péter, et il pète bruyamment pour que tout le monde l'entende.

Et patakarak ! Tous les animaux prennent la fuite en criant :

— *S'il pète maintenant, c'est qu'il n'est pas mort, il a entendu ce que Tortue vient de dire.*

Et Tigre rouge le puma n'attrape aucune proie pour son repas.

A BOU BOU, OU OU OU YA !

CHIEN CRABIER ET LE ROI

Messieurs KRAK !

Messieurs KRIK !

Le Roi Angoulême, craignant de plus en plus pour la maladie de sa fille, décide de consulter le plus grand *gadô* du règne (sorcier).

Notre devin peut trouver le remède providentiel, mais pour le composer, il lui faut absolument des larmes de tigre.

Le souverain, sans attendre, fait savoir à son de trompe qu'il aimerait rencontrer un citoyen particulièrement grand ami des tigres.

KRAK !

KRIK !

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, c'est Jean Gaya le Chien Crabier qui se présente le premier au roi et certifie qu'il n'a que des alliés parmi les tigres.

— Pour guérir la princesse, assure le monarque, procure-moi donc des larmes de tigre vu tes excellentes relations avec ces animaux. Je pense qu'au nom de votre amitié, l'un d'eux pourra te céder quelques larmes et je te promets une importante récompense.

Comptez sur moi, répond Jean Gaya, mes amis feront cela pour moi, car ils ne me refusent jamais rien vu l'estime que je leur porte.

Chien Crabier prend un morceau de papier et écrit avec un bout de charbon quelques brèves lignes. Sans perdre une seconde, il fait irruption chez Rosias le Tigre et lui donne le papier.

PATAKRAK !

— Écoute, Jean Gaya, tu sais bien que je ne sais pas lire, donc lis pour moi, s'il te plaît. D'où vient ce papier ?

— C'est Papa Bon Dieu qui t'envoie ce mot, répond Jean Gaya.

Il te fait savoir qu'il y aura un très mauvais vent qui va passer et qu'il faudra que toutes les grosses bêtes se lassent amarrer aux poteaux pour qu'elles ne soient pas emportées.

Tigre apporta une grosse corde à Chien Crabier et lui demanda de bien l'attacher à un poteau.

Quand Jean Gaya eut fini de ligoter son compère, il prit un énorme bâton et se mit à rosser copieusement Rosias.

Tigre hurlait, gueulait, pleurait, demandait grâce. Jean Gaya, lui,

recueillait des larmes dans son petit pot.

KRAK !

KRIK !

Jean Gaya apporta le pot au Roi et, en deux jours, la princesse fut guérie. Notre compère se présenta au palais pour toucher sa récompense.

— Je ne te donne rien, lui dit le monarque, car des citoyens sont venus en grand nombre au palais se plaindre de toi. C'est que tu as battu toute une nuit un tigre qui hurlait comme un fou dans leur quartier.

Tu m'as abusé, ajouta le Roi, tu m'avais fait croire que tu aurais fait jouer ton amitié pour obtenir ce que je t'avais demandé. Si je devais écouter les plaignants, je t'aurais exilé du royaume à cent lieues. Mais tu as la chance que mon bon cœur t'a pardonné. Sauve-toi avant que je ne change d'idée.

Je ne sais pas si Crabier s'est enfui sans couvrir le palais d'une bonne cargaison d'injures, mais il a tout avantage à ne pas retourner tout de suite réclamer son dû.

TIGRE ET TORTUE

Alors, il arriva qu'un beau jour compère Tortue vint demander au Roi la main de sa fille.

Le Roi, après avoir consulté sa fille, donna son consentement.

Je suis prête à épouser Tortue, déclara la princesse. Elle avait à peine dit cela que Tortue s'en allait déjà plein de baume dans le cœur. Mais au même moment, voilà que Tigre pénètre aussi chez le Roi et vient, à son tour, demander la princesse en mariage.

Ayayaye !... comment faire ? Il y a deux demandes en mariage.

KRAK !!

— Bon bon ! dit-elle, ils sont deux prétendants, je ne peux pas dire « oui » à l'un « non » à l'autre. Ils sont arrivés presque en même temps.

Bon bon ! pense-t-elle, il faudra bien trouver un moyen pour départager ces deux « futurs ».

La princesse les détaille de haut en bas en les soupesant du regard. Elle voit tout de suite que Tigre a une belle robe, une queue splendide, de jolis ongles, une moustache séduisante. C'est Tigre qu'elle préfère car il présente bien son poitrail majestueux et ses oreilles distinguées. Elle voit aussi très vite que Tortue a une *cabosse* (carapace) embarrassante, des petites pattes qui se déplacent avec peine. Elle ne veut pas de tortue.

PATATRAK SAN ZO !

Elle ne peut pas dire « non » à Tortue et « oui » à Tigre car ce ne serait pas fair-play. Elle confie au Roi que c'est Tigre qu'elle aimerait épouser.

— Trouve un moyen subtil pour évincer Tortue de ce *Kinguéyanga* (affaire corsée), lui dit le Roi, par exemple essaie de les départager sur leur vitesse à la course.

— Oui, nègre ! j'ai trouvé ! crie la fille, je vais leur proposer une

belle course de vitesse, une course à toutes jambes, une course à perdre haleine. Celui qui arrivera le premier, c'est avec lui que je vais me marier, hein ? Et elle danse de joie en chantant : ouépépé ! ouépépépé !

Elle propose donc cette compétition de haut niveau à nos deux concurrents.

« D'accord ! répond sans hésiter compère Tortue, cette proposition me convient tout à fait ! C'est ce qu'il me fallait ! »

Compère Tigre, surpris d'entendre son rival parler de cette façon, le toise d'abord et répond posément :

« D'accord, moi aussi, je suis d'accord ! »

Nos deux soupirants habitent bien loin de chez le Roi. Le point de départ de la course est situé à cent kilomètres.

On leur donna rendez-vous pour le samedi à seize heures au départ. Le point d'arrivée est placé juste sous le porche d'entrée du Roi.

Le premier qui atteindra l'escalier placé dans le porche sera le vainqueur.

Sans perdre une minute, Tortue a filé dans la forêt pour rassembler tous les membres de sa famille.

Compère Tortue leur explique : vous êtes mes parents, nous nous ressemblons tous. Vous allez me rendre un très précieux service en suivant bien mes instructions. Écoutez bien !

Sur la route de la compétition, tous les cinq kilomètres, Tortue place un de ses parents en lui disant : reste bien ici, cache-toi, et quand Tigre arrivera à fond de train, tu apparais devant lui, tu marches devant lui et tu lui cries : « Salut, Tigre, je suis devant toi ! »

Ainsi dit, ainsi fait. Tous les cinq kilomètres, une tortue ; tous les cinq kilomètres encore une tortue, toujours une tortue et ainsi de suite jusqu'au bout du parcours. Tortue par-ci, tortue par-là.

Compère Tortue prend alors un cousin qui lui ressemble énormément, de sa taille et de sa grosseur, et va le poster au point de départ en lui disant : « C'est toi qui prends le départ avec Tigre ; quant à moi, je vais me cacher sous l'escalier du Roi et quand Tigre sera en vue, avant son arrivée, je vais gravir les marches de l'escalier et je serai proclamé vainqueur. »

À seize heures, le samedi, les deux candidats sont au rendez-vous et le départ est donné. Tigre s'élance, Tortue part.

Tigre ralentit son allure, se retourne pour voir, n'aperçoit rien. Il ne voit pas trace de son concurrent. Tigre se met à rire et d'un ton moqueur commence à chanter :

« *Le vent souffle... Le vent souffle... viii...*

Si je veux, je brise la mer... viii...

Si je veux, j'arrête le vent... viii...

Si je veux, je fends la forêt. »

Il cesse de chanter. Il appelle Tortue : Tortue où es-tu ? Je veux te voir ?

De l'endroit où se trouvent les autres tortues, l'une répond : « Je suis là, salut Tigre ! Je suis devant toi, viens me voir, je vais me marier. »

— Non ! Ce n'est pas possible ! dit Tigre. Tortue m'a déjà suivi jusqu'ici ! C'est incroyable ! Si c'est ainsi, je vais accélérer !

Tigre accélère, il ne marche plus, il court. Lorsqu'il eut franchi plusieurs kilomètres, il se vante d'être le meilleur et se dit : « Maintenant que j'ai forcé le rythme, j'ai dû laisser Tortue loin derrière avec ses pattes peu rapides. Moi, je fais des bonds prodigieux, une tortue ne peut pas se mesurer avec moi, voyons ! Je vais appeler Tortue pour voir. »

Lorsqu'il eut franchi cinq kilomètres, il retrouve Tortue devant lui.

« Non ! Non ! Non ! Je n'accepte pas ça ! Tortue est déjà là ? Tortue ne peut pas courir aussi vite ! Non ! Haaa ! Je vais encore accélérer. Haaa ! »

PATAKRAK !

Tigre accélère et transpire *grodlo* (à grosses gouttes) comme un bourreau qui sort de confesse. Il tire la langue. Il halète. Il double l'allure.

Cinq kilomètres plus loin il rencontre Tortue devant lui (ce n'est pas vraiment Tortue, c'est une autre tortue que l'on a placée là et qui fait semblant de participer à la course).

— *Quoi ? C'est encore toi ?* dit Tigre épouvantée cette fois-ci, *comment se fait-il que je n'arrive pas à te dépasser ?* Cette fois-ci, allons-y pour de bon ! Je t'aurais cette fois-ci, Tortue ! Haaa !

Haaa ! Tu ne saurais me tenir tête ! Haaa !

Tigre court. Il court. Il court. Tout au long du chemin, il rencontre Tortue qui le devance toujours. Tortue est devant. Tortue est bien devant !

Tigre a beau forcer l'allure, Tortue le devance toujours. Tigre est épuisé. Il tombe. Il se relève. Il se remet à courir. Il est sur les genoux.

Il appelle Tortue qui lui répond et qui est toujours devant lui.
Et c'est la fin de la course !
La maison du Roi n'est hélas ! plus bien loin.
Tigre apparaît à l'horizon.
Tortue, qui est sous l'escalier, commence à monter les marches.
Et qu'entend la princesse ?
Elle entend Tortue qui monte : Klôkôtôk... klôkôtôk... klôkôtôk...
Juste le temps pour Tigre d'arriver devant la maison du Roi pour
entendre Tortue lui chanter :
— *Viens voir, je vais me marier. Je te présente ma fiancée. Ah ! Compère
Tigre, si tu savais comme c'est merveilleux ! Je vais me marier !*

A BOU BOU, YA !

LES TROIS LIANES NIVRÉ

Conte Emerillon

Comment les Emerillons découvrirent la liane nivrée.

Messieurs KRAK !

Messieurs KRIK !

C'est un chasseur qui s'est perdu en forêt. Le soir, il s'endort au bord d'une crique, épuisé de fatigue.

Au petit matin, il est réveillé par un bébé colibri qui s'est posé sur sa tête et lui picote le crâne.

Pris au dépourvu, il attrape l'oiseau et le lance dans la crique. Un aïmara, poisson vorace qui n'attendait que cela, émerge et l'avale.

Papa Colibri a suivi l'événement sans avoir eu le temps de bondir pour sauver son rejeton. Il se demande comment faire pour tuer l'aïmara qui vient d'avaler son enfant.

Papa Colibri va, dans un premier abattis, goûter des fleurs de kunami. Il se sent étourdi par le nectar mais trouve que cette plante n'est pas assez forte.

Il pénètre dans un grand bois et trouve la liane Kutupu qu'il goûte. Il est ivre mais cette plante ne le satisfait pas encore.

Il fonce à travers bois et rencontre alors la liane mbéku qui lui tourne fortement la tête. La voilà, la liane qu'il faut ! La voilà !

Content de cette trouvaille, il emporte sa liane et la lance dans la crique de l'aïmara.

Dès que la liane mbéku a été lâchée dans l'eau, tous les poissons remontent à la surface ventre en l'air, ivres-morts.

La liane les a endormis et même asphyxiés.

Le père colibri ouvre tous les ventres de poissons jusqu'à ce qu'il trouve son bébé dans le ventre d'un aïmara.

Le chasseur qui s'est perdu a tout vu. Et c'est pourquoi aujourd'hui nous utilisons la liane mbéku pour enivrer le poisson.

A BOU BOU, YA !

MAMAN TIGRE ET MACAQUE

KRAK !

KRIK !

Macaque, à la lisière d'un bois, voit passer une fillette. Il lui dit :

— « Tiens ma queue et tire-la ! »

Elle saisit cette queue qui s'enroule autour de son bras. La queue la tient prisonnière. Elle est traînée de force au fond du bois par la queue de Macaque.

Vlogodoou ! Macaque et la fille tombent dans un trou bien dissimulé par un nid de feuillage.

Lorsqu'il ouvre les yeux et lève la tête, il se trouvera en face de Maman Tigre occupée à préparer à manger pour son mari.

Il fait la grimace et sans perdre la bonne mine, il dit :

— Bonjour, tante, voici un enfant que je t'apporte comme domestique.

KRAK !

KRIK !

— *C'est bon*, dit Maman Tigre, *toi, petite fille, tu vas commencer à m'éplucher ces ignames et tu les mettras ensuite au feu.*

La petite se met à pleurer : *Hi ! Hi ! Hi !*

— *Qu'as-tu ?* demande Madame Tigre.

— *Chez moi, tante, c'est avec les ongles de Macaque qu'on épluche les ignames.*

Macaque saute en l'air et crie :

— Ce n'est pas vrai, tante, elle ment.

— Macaque, donne tes ongles, dit Madame Tigre.

La petite fille saisit les mains de compère Macaque et se met à gratter la peau dure des ignames avec les petits ongles de compère Singe.

Le travail terminé, elle se remet à pleurer.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit Marnant Tigre.

— Chez moi, tante, c'est avec les larmes du Singe qu'on lave les ignames.

Macaque saute encore en l'air.

— *Elle est folle, tante, il ne faut pas l'écouter.*

— *Cela suffit, dit Madame Tigre, pleure tout de suite, sinon...*

Monsieur Singe grimace atrocement, pleure, pleure encore, pleure toujours. Des larmes coulent de ses petits yeux et permettent à la petite fille de bien laver les ignames.

Puis elle recommence de plus belle à pleurer ; Hi ! Hi ! Hi !

— Que veux-tu encore ? lui demande Madame Tigre.

— Hi ! Hi ! Hi ! Chez moi, pour faire le feu, on emploie deux pierres et c'est la tête de Macaque qui sert de troisième pierre pour placer la chaudière.

Macaque saute, bondit de rage et crie :

— Tante, elle ment, c'est une diablesse, ne l'écoute pas.

KRAK !

KRIK !

Tante se fâche, se montre menaçante :

— C'est bien toi, Macaque, qui l'a amenée chez moi, mets donc tout de suite ta tête près des deux autres pierres.

La fillette, avec son *walwari* (éventail), évente le feu et déclenche beaucoup de fumée autour de compère.

Il voulait reculer mais Maman Tigre fonce sur lui pour le rosser. Le feu est activé et les flammes viennent lécher les cheveux de notre Singe.

Macaque, sous les flammes, pousse deux cris de douleur et, comme une fusée, passe auprès de tante Tigre et prend la fuite. Elle le poursuit à grandes enjambées.

Pendant ce temps, la fillette enlève les ignames et plonge les deux petits tigres dans la marmite bouillante, la couvre et détaille à son tour.

Maman Tigre ne put rejoindre Macaque qui disparut à travers les branches la tête en feu.

Ce soir-là, Maman Tigre passa le plus sale moment de sa vie avec Papa Tigre.

PATAKRAK !

LE MOUSTIQUE ET L'OREILLE

KRAK !

KRIK !

Maringouin le Moustique habite près d'un marais nauséabond. C'est pour cette raison que sa femme souffre de paludisme chronique.

Zôrè l'Oreille, leur voisin, vient leur rendre visite.

— *Veux-tu me rendre un service, cher Zôrè ?* demande Maringouin.

— *Avec plaisir,* répond l'autre, *que puis-je pour toi ?*

— *Voici cent francs et cette bouteille, achète-moi chez le Chinois un bock de rhum. C'est pour préparer une mixture radicale contre le paludisme pour ma femme.*

— *Tu peux compter sur moi, je vais te faire cette commission tout de suite,* dit Zôrè.

Arrivé chez lui, plein de joie, Zôrè raconte sa visite à sa femme.

— Ce billet de cent francs nous rend riches, il vient de Maringouin qui me prend pour son petit bonhomme et m'envoie maintenant faire ses courses. À mon âge, je ne suis pas le coursier des autres. Monsieur et madame sont tous les deux bien lovés dans leur hamac et ils envoient les autres faire leurs provisions ! Eh bien ! Ils se trompent.

— Et si Maringouin vient réclamer ses cent francs ? fait remarquer Madame Zôrè.

— J'y ai pensé, répond Zôrè, je vais m'occuper de lui.

La visite du voisin aura lieu. Il n'avait pour toute économie que ce billet et ses enfants avaient faim.

Zôrè alla trouver son amie la Main.

— Commère Main, dit Zôrè, on a toujours dit qu'une main lave l'autre, rends-moi un service. Depuis quelque temps, je suis tourmenté par la mauvaise humeur de mon voisin Maringouin qui peut-être fomente quelque chose contre moi.

— Que dois-je faire ? demande la Main.

— Ho rien ! répond Zôrè, mon voisin ne fait que tourner autour de moi et ses chants nerveux m'agacent. À chaque fois qu'il viendra m'importuner, je te demande de le pourchasser. Peut-être même, si tu lui brises une aile, il finira par me laisser tranquille.

KRAK !

KRIK !

Zôrè reçut Maringouin venu réclamer son argent. À peine ce dernier

avait-il prononcé un mot qu'il recevait baou ! baou ! À droite baou ! baou ! À gauche baou ! baou ! Grand acrobate et grand faiseur de nikas (jeux de jambes), Maringouin évitait les premières bordées.

Maringouin revient en suppliant :

— *Zôre, mon bon voisin, pour l'amour de...* Il n'acheva pas car il reçut une gifle magistrale qui le voltigea bien loin avec à la clé une aile cassée et une patte en moins. Il retourna chez lui en tramant comme il put.

— Femme, dit Maringouin, nous ne reprendrons jamais les cent francs, car notre voisin scélérat s'est entendu avec la Main, sa commère, pour me détruire.

Depuis ce jour, dès qu'un moustique s'approche de Oreille, baou ! baou ! La Main se précipite, le chasse et même le tue.

Mo manman ! Adèle boulette chèvrete !

Ô ma mère ! Adèle boulette chèvrete !

KRAK !

KRIK !

ARIEN PA FÔ PASSÉ BON GUIÉ

Rouveyé l'kont

Ti Jako ka monté n'fronmajé. Branch-a pouri. Li ka kassé. Ti jako ka tonbé épi ka kassé n'pat. Li ka lévé, li ka soté assou n'sèl pat, li ka krié : « Arien pa fô passé n'fronmajé ! »

FROMAJE – Mo fô, to di, mé van ka brizé mo branch.

VAN – Mo pitèt fô, mé walwari ka pouswiv mo tou patou jouk atô li pou ka ban mo n'chans.

WALWARI – Poutan, a pa mo ki sa to mèt. To véritab kochma sa bariè paski bariè ka anpéché to passé.

BARIE – Mo fô, yé di, mé rat ka persé trou annan mo pié kan li binzwin.

RAT – Mo pa si fô ki sa. Li gangnin pi fô ki mo piski chat ka manjé mo.

CHAT – Yé vé krè sa yé lé, sa pa mo ki mèt paski kabouya ka tranglé mo lôl' kinbé mo.

KABOUYA – Mo sa n'lasso danjéré, mo ka roukonnèt, mé mo gain n'mèt piski kouto ka koupé mo.

Kouto ka tranché kabouya. Kabouya ka tranglé chat. Chat ka manjé rat. Rat ka krévé bariè. Bariè ka arété van. Walwari ka pouswiv van. Van ka brizé branch fronmajé. Fronmajé ka kassé janm Ti Jako.

Annien pa fô passé kouto !

KOUTO – MO FÔ, A SA YÉ DI, MÉ MO GAIN N'MÈT PASKI DIFÉ KA BOULÉ MO.

DIFE – YÉ KRÈ MO INDONTAB. PLI TÉRIB-A SA PÔLÔLÔK KI KA ÉTINN MO KAN OU KA VERSÉL ASSOUE MO.

POLOLOK – Mo sa n' rad'maré mouvmanaté, sa vrè, mé pi mové-a sa Liann nivré ki ka andormi ké asfiksié tout mo posson-ya san mo pa pouvé sovè yé.

Liann nivré ka asfiksié posson la riviè Pôlôlôk. Pôlôlôk ka étinn difé. Difé ka boulé kouto. Kouto ka koupé né koulou Kabouya. Kabouya ka tranglé chat.

Annien pa fô passé Liann nivré !

LIANN NIVRÉ – Mo pa telman fô ki yé krè paski Maïpouri ka manjé mo lôl'fin.

MAÏPOURI – Mo pa pi majô passé lé zôt paski Inguin ka transpersé mo ké n'kout flèch.

INGUIN – Mo ka fléché ké vayan préssizion, sa vrè, mé mo gain mo mèt piski Bon Gié ka pran mo lavi.

Bon Guié ka pran la vi Inguin, Inguin ka tchvé Maïpouri, Maïpouri ka dévoré Liann nivré, Liann nivré ka asfiksié posson di Pôlôlôk, Pôlôlôk ka étinn difé, difé ka mété kouto an sann, kouto ka koupé Kabouya, Kabouya ka tranglé chat, chat ka manjé rat, rat ka krévé bariè, bariè ka stopé van, Walwari ka pourswiv van tout koté, van ka brizé branch frommajé, frommajé ka kassé pat Ti Jako.

Arien pa fô passé Bon Guié !

Traduction

Rien n'est plus fort que le Bon Dieu

Ti Jako, le petit perroquet, grimpe à un fromager. La branche est pourrie. Elle se casse. Ti Jako tombe et se rompt une patte. Il se relève et tout en sautillant sur une seule patte, il s'écrie :

« Rien n'est plus fort qu'un fromager ! »

LE FROMAGER – *Je suis fort, dis-tu, mais le vent me brise mes branches.*

LE VENT – *Je suis peut-être fort, mais Walwari l'éventail me pourchasse partout sans que je puisse lui échapper.*

WALWARI – *Je ne suis pas pour autant ton maître. Ton véritable cauchemar est la barrière car elle s'oppose à ton passage.*

LA BARRIÈRE – *Je suis forte, croit-on, mais le rat perce des trous dans mes pieds quand il en a besoin.*

LE RAT – *Je ne suis pas si fort. Il y a plus fort que moi car le chat me mange.*

LE CHAT – *Quoi que l'on pense, je ne suis pas le maître puisque Kabouya le nœud coulant m'étrangle quand il me tient.*

KABOUYA – *Je suis un lacet dangereux, je le reconnais, mais j'ai un maître puisque le couteau me coupe.*

Le couteau tranche Kabouya. Kabouya étrangle le chat. Le chat mange le rat. Le rat crève la barrière. La barrière arrête le vent. Walwari pourchasse le vent. Le vent brise les branches du fromager. Le fromager casse la jambe de Ti Jako.

Rien n'est plus fort que le couteau !

LE COUTEAU – *Je suis fort, dit-on, mais j'ai un maître car le feu me brûle.*

LE FEU – *On me croit indomptable. Plus terrible que moi est Pôlôlôk la rivière démontée qui m'éteint quand on la déverse sur moi.*

PÔLÔLÔK – *Je suis un raz-de-marée mouvementé, certes, mais plus redoutable que moi est la Liane nivrée qui endort et asphyxie tous mes poissons sans que je puisse les sauver.*

La Liane nivrée asphyxie les poissons de la rivière Pôlôlôk. Pôlôlôk éteint le feu. Le feu brûle le couteau. Le couteau tranche Kabouya. La corde Kabouya étrangle le chat.

Rien n'est plus fort que la Liane nivrée !

LA LIANE NIVRÉE – *Je ne suis pas si puissante qu'on le pense car Maïpouri le tapir me dévore quand il a faim.*

MAÏPOURI – *Je ne suis pas le plus fort de tous puisque l'Indien me transperce d'un coup de flèche.*

L'INDIEN – *Mon tir à l'arc est d'une précision exemplaire, il est vrai, mais j'ai mon maître car le Bon Dieu prend ma vie.*

Le Bon Dieu met fin à la vie de l'Indien. L'Indien tue le Maïpouri, le Maïpouri dévore la Liane nivrée, la Liane nivrée asphyxie les poissons de Pôlôlôk, Pôlôlôk met fin au feu, le feu met le couteau en cendres, le couteau tranche le nœud coulant Kabouya, Kabouya étrangle le chat, le chat mange le rat, le rat crève la barrière, la barrière stoppe le vent, Walwari l'éventail harcèle le vent, le vent brise les branches du fromager, le fromager casse la patte de Ti Jako.

Il n'y a rien de plus fort que le Bon Dieu !

QUATE WÉYE

Le Petit Pian

C'est une petite sarigue que l'on appelle Quate Wéye le Petit Pian.

Petit Pian, le voleur qui opère en silence, dévalise sans pitié le verger de la Princesse.

La Princesse, excédée, appelle Colibri l'oiseau-mouche.

— Colibri, je veux que tu crèves les deux yeux de Petit Pian à coups de bec. Car il pille tous les fruits de mon verger.

— Mais Petit Pian et moi ne sommes pas fâchés. Quelle idée d'aller lui donner des coups de bec ! Je n'accepte pas, dit Colibri.

Alors la Princesse fait appel à Pagani le rapace.

— Pagani, viens manger Colibri.

— Mais pourquoi faut-il manger Colibri ? Lui et moi ne sommes pas des ennemis, répond Pagani. Ne compte pas sur moi.

Alors la Princesse s'adresse à Haïra le renard.

— Haïra, attaque Pagani et dévore-le.

Haïra répond :

— Mais Pagani ne m'a rien fait. Pourquoi l'attaquer ? Je ne peux pas faire cela...

Alors la Princesse appelle Tig rouge le puma.

— Tig, dit-elle, viens manger Haïra le renard.

— Je ne vois pas pourquoi je vais le manger puisque Haïra ne m'a jamais provoqué, rétorque Tig rouge.

Alors la princesse appelle Grage le trigonocéphale et lui dit :

— Grage, je veux que tu mordes Tig rouge le puma.

— Mais princesse, je n'ai pas de différend avec Tig. Pourquoi le mordre ? Il n'en est pas question !

Colibri ne veut pas crever les yeux de Petit Pian la sarigue, Pagani ne veut pas manger Colibri l'oiseau-mouche, Haïra ne veut pas dévorer Pagani le rapace, Tig ne veut pas égorger Haïra le renard, Grage la vipère ne veut pas mordre Tig rouge le puma.

Alors la princesse va trouver le chasseur du roi.

— Chasseur, je veux que tu tues Grage la vipère.

— Je veux bien tuer Grage, Princesse, dit le chasseur, cela me

permettra d'avoir une belle peau de serpent.

Alors Grage s'écrie :

— Ho ! Non ! Au lieu de me faire tuer, je préfère aller mordre Tig rouge.

Alors Tig rouge s'écrie :

— Ho ! Non ! Au lieu de me faire mordre, je préfère aller égorger Haïra.

Alors Haïra s'écrie :

— Ho ! Non ! Au lieu de me faire égorger, je préfère aller dévorer Pagani.

Alors Pagani s'écrie :

— Ho ! Non ! Au lieu de me faire dévorer par Haïra, je préfère aller manger Colibri.

Alors Colibri s'écrie :

— Ho ! Non ! Au lieu de me faire avaler par Pagani, je préfère aller crever les yeux de Petit Pian.

Alors Quate Wéye le Petit Pian prend la fuite et crie :

— Ho ! Non ! Plutôt que d'avoir les yeux crevés, je préfère m'en aller et ne plus remettre les pieds dans ce verger.

Ainsi la Princesse eut enfin sa paix dans son verger et chacun n'eut pas le temps d'attenter à la vie de l'autre.

Mais l'histoire n'est pas terminée.

Quate Wéye l'entêté revint voler les fruits du verger et eut les deux yeux crevés pour de bon. C'est depuis ce temps que Petit Pian le pillard, devenu aveugle, ne circule plus le jour et sort seulement la nuit pour chercher sa nourriture.

LE MARIAGE DE LA TORTUE

Conte Galibi

Annan tan ansyin, Toti té ka marié. Li té invité tout so moun. Tou sa ki té ka passé pa la té invité wéssi. Makak, parsou, tout swézo té divèt vini wéssi.

Finalman fôl té invité tout moun mé li pa té bon zanmi ké Aringnin. Kouman poul'fè poul' évité Arin-gnin Anansi ?

Toti trouvé solission poul' anpéché Anansi vini landan so mariaj : li té n'a ka fè sérémoni-a o fon di lo.

O fon di lo, Aringnin pou ké poué désann. Li léjé assou di lo, li ka rink floté, li pa poué plonjé.

Li ké alé-vini assou di lo-a épi sil' lé plonjé li ké roufloté tout swit. Alô sa pa ka kouté Toti annyin di invitél'. Li pou ké alé lwin jouk atô tout moun ké moukél'. Bon, bon, Toti invitél'kou lé zôt.

Sé konviv-ya té soupri di savé ki festin-a té ka déroulé o fon di lo piski moun ki té ka marié-a sa té « Toti la tè » é piski, kou bokou wôt zannimo, li té ka viv pito landan zerb ké anba piébwà.

Mé yé pa té savé sa té pou jwé Aringnin n'sal tou.

Yé tout plonjé, yé rivé koté yé ké fè la fèt : sèl, Aringnin té rété assou dilo-a, li té tro légè poul' déssann o fon.

Aringnin gain n'bon bon lidé : li ranpli so ling ké roch, li divini lou. Jouk atô so pézantô minninl' o fon.

Sé invité-ya, soupri di wèl' rivé landan la nôs dil' : « Kouman to rivé vini jouk issi-a ? Nou savé to tro léjè pou to plonjé ? »

Li réponn :

« Mo sé najé kou zôt, mo fè kou zôt minm, kouman zôt té lé mo vîn ? »

Toti krié :

« Antann, Antann, sa pa fini. Mo chè zanmi, pou passé a tab, fô tout moun dézabiyé. Nou divèt tou ni pou bankè-a. »

Kou tout moun, Anansi té blijé tiré so linj. Lôl' léssé so linj ki té gain roch-ya, li roumonté a la sirfas.

Sé invité-ya manjé tout manjé-ya épi Aringnin Anansi pa rivé partissipé annan sa répa di nôs-a.

Traduction

Dans des temps très anciens, Tortue se mariait. Elle avait invité tous les siens. Tous ceux qui passaient par là étaient conviés eux aussi. Les singes, les paresseux, les oiseaux devaient venir de même.

Finalement, il fallait inviter tout le monde et comme Tortue et Araignée n'étaient pas de bonnes amies, comment faire pour éviter Anansi l'araignée ?

Tortue trouva la solution pour empêcher Anansi d'assister au mariage : il suffisait de faire la cérémonie au fond de l'eau.

Au fond de l'eau, Araignée ne pourra pas descendre. Elle est légère sur l'eau, elle flotte sans cesse, elle ne peut pas plonger. Elle fera le va-et-vient sur l'eau et si elle veut plonger, elle flottera tout de suite.

Donc cela ne coûte rien à Tortue de l'inviter. Elle n'ira pas loin et l'on se moquera bien d'elle. Alors elle est invitée comme les autres.

Les convives étaient surpris de savoir que le festin se déroulait au fond de l'eau, vu que la personne qui se mariait était « Tortue de terre » et que comme de nombreux animaux, elle vivait plutôt dans les herbes ou sous les arbres.

Mais ils ne savaient pas que c'était pour jouer un sale tour à Araignée.

Tous plongèrent et arrivèrent à l'endroit où devaient commencer les festivités.

Seule, Araignée était restée à la surface, trop légère pour descendre au fond.

Araignée eut une mirifique idée : elle remplit ses vêtements de cailloux et devint lourde. C'est alors que sa pesanteur l'entraîna au fond.

Mais, dirent les invités, surpris de la voir arriver à la noce, comment as-tu pu venir jusqu'ici ? On sait que tu es trop légère pour faire la plongée.

— Je sais nager comme vous, répondit-elle, j'ai fait comme vous, comment vouliez-vous que je sois venue ?

— Mais attendez, attendez, cria Tortue, ce n'est pas fini. Mes chers amis, pour passer à table, il faut que tout le monde se déshabille. Nous devons être tous nus pour le banquet.

Comme tout le monde, Anansi dut enlever son linge. Privée de ses vêtements qui contenaient les cailloux, la voilà qui remonte à la surface.

Les invités mangèrent tous les mets et Araignée ne put pas participer au repas de noce.

L'ENFANT, LA MAMAN ET LE TONNERRE

Conte Wayapi

Tupan té ka dispité ké tout moun. A té roun lespri impossib. Li té mové, mové, mové minm ! Li pa té lé wè piès moun jouk atô li déssidé transformé so kô an Tonèr.

Li tchwe tout so fanmi. Li té ka rété n'sèl fanm ké n'sèl garson. Fanm-a fè garson-a krè so papa té mouri.

Alô, l'rivé n'jou garson-a doumandé so manman kouman so papa té mouri. Manman a réponn sa té n'skorpion ki té pikél'.

KRAK !

KRIK !

Bon, bon, dit ti garson-a mo ké fè n'skorpion piké mo pou mouri. L'alé sassé n'skorpion épi li fèl' pikél'.

Atô li pa mouri, li rouvin di so manman :

— « Oun skorpion piké mo, alô mo toujou vivan ! »

So manman, alô, dil' :

— A n'serpan ki tchwe to papa.

— E bin, mo ké fè n'serpan modé mo pou mo poué mouri, di ti moun-an.

L'alé sassé n'serpan épi l'fè serpan-an modél'. Li pa mouri. Li rouvini landan vilaj-a, li déklaré : « Oun serpan modé mo, atô mo toujou vivan. »

— An kô n'fwè, manman, es to poué di mo di ki sa mo papa mouri ?

— To papa tonbé la ro n'pié konmou épi li mouri, réponn so manman.

— Bon, bon, mo ké grinpé laro n'pié konmou épi mo ké léssé mo kô tonbé pou mo vé mouri.

Ti moun-an alé annan la savann épi di laro n'palmié Konmou li tonbé bip ! Li té toujou vivan.

Lôl' rétournin, li di so manman li té jité so kô di laro n'pié Konmou é li té toujou vivan.

— Alô, manman, mo lé savé la vérité. Di ki sa Papa mouri ?

— La vérité, a ki sa Tonèr ki dévoré to papa.

— Mo k'alè tchwél', di ti garson-a

Li pran so ti flèch li té gain labitid jwé ké yé. Anvan l'alé tchwé Tonèr, li doumandé so manman mété divan kaz-a n'pla pou so piti tèt tonbé landanl' si Tonèr tchwé li.

Li pati, li té ka répété, bien déssidé : « Mo k'alé tchwé Tonèr ! »

Atô, Tonèr té ka dronmi ô bô di siel-a kan ti moun-an rivé prochél'. Li voyé so ti flèch ké san frwa.

Tonèr viré gadél'. Régar Tonèr foudrwayé ti moun-an. So tèt tonbé annan pla ki té pozé divan kaz-a.

— Ah ! dit manman-a, a li ki dévoré to papa é a prézan à to tou di fèl' dévoré to !

Hélas ! manman-a té savé bien ki so pitit té ké mouri joul' té ké konnèt la vérité.

Traduction

Tupan se disputait avec tout le monde. C'était un esprit impossible. Il était mauvais ! mauvais ! mais alors vraiment mauvais !

Ne voulant plus voir les hommes, il décida de se transformer en Tonnerre.

Il tua tous ses parents. Il ne restait plus qu'une femme et son fils. Celle-ci fit croire à son enfant que son père était mort.

Alors il se trouva qu'un jour le fils demanda à sa mère comment était mort son père. Elle lui répondit qu'il était mort piqué par un scorpion.

— Bon, bon, dit le fils, je me ferai piquer par un scorpion pour mourir.

Il s'en alla à la recherche d'un scorpion et se fit piquer. Comme il n'en mourut pas, il revint dire à sa mère :

— « J'ai été piqué par un scorpion et je suis vivant ! »

Sa mère, cette fois, lui confia : « C'est un serpent qui a tué ton papa. »

— Eh bien, répliqua-t-il, je vais me faire mordre par un serpent pour mourir.

Il s'en alla à la recherche d'un serpent et se fit mordre. Il n'en mourut pas et revint au village déclarer : « Un serpent m'a mordu, mais je suis toujours vivant ! »

— Encore une fois, maman, peux-tu me dire de quoi est mort papa ?

— Ton papa est tombé du haut d'un pied de comou et il en est mort, répondit-elle.

— Bon, bon, je vais grimper au palmier comou et je me laisserai tomber pour mourir.

L'enfant partit dans la savane et, du haut d'un palmier comou, se laissa tomber bip ! Il était toujours en vie.

Au retour il annonça à sa mère qu'il s'était jeté du haut d'un pied de comou et se portait toujours très bien.

— Alors, maman, je veux savoir la vérité. De quoi papa est-il mort ?

— La vérité, c'est que c'est Tonnerre qui a dévoré ton père.

— J'irai le tuer, cria-t-il.

KRAK !

KRIK !

Il prit ses petites flèches d'enfant avec lesquelles il avait l'habitude de jouer et, avant de partir pour tuer Tonnerre, il demanda à sa mère de placer devant la maison un plat dans lequel devrait tomber sa petite tête si Tonnerre le tuait. Il partit en répétant, bien résolu : « Je vais tuer Tonnerre ! »

Tonnerre dormait au bas du ciel quand l'enfant arriva près de lui.

Il lui envoya de sang-froid ses petites flèches.

Tonnerre se retourna pour le regarder. Ce regard foudroya l'enfant. La tête tomba dans le plat posé devant la maison.

— Ah ! dit la mère, c'est lui qui a dévoré ton père et maintenant c'est à ton tour de te faire dévorer !

Hélas ! Elle savait bien que son fils aurait péri à partir du jour où il saurait la vérité.

ANANSI L'ARAIGNÉE

Tiyou ! Faïdé ba ?

Grand conte aluku

Tanbou lwin gain bèl son. *Tambour éloigné a de beaux sons.*
Méfiez-vous de celui d'Anansi. Il fait « boum » et se sert de son sabre
comme complice.

Ne criez pas : Aringnin lanmin rongnin !

KRAK !

KRIK !

Serpan sourpri Anansi Aringnin ka vólo gnanm la so bari.

Serpan kouri assoul' poul' pikél'.

— In-in, konpè, di Anansi, lèssé mo poté gnanm-a a mo kaz, épi dimin bon mantin vîn'piké mo. Aringnin kontré ké Maïpouri ki ka mouri di fin.

— Konpè Maïpouri, vîn' a mo kaz, nou ké manjé mosso gnanm.

Maïpouri alé manjé ké li. Lô yé fin' manjé, Anansi di li :

— Kouché ôbô la pô-t-a, si moun aple, louvri ba'y li.

Landimin bon mantin, Serpan frapé. Maïpouri louvri pou li. Serpan pikél'. Maïpouri mouri.

Anansi froté so lanmin di plézi, boukannin mosso lachè Maïpouri pou li manjé plizièr jou.

Serpan sourpri Anansi ka vólô gnanm ankô a so bati.

— In-in, konpè, di Aringnin, lèssé mo poté gnanm-a a mo kaz épi dimin bon-nô bon mantin to wa vîn' piké mo.

Anansi kontré ké Tatou ki té fin bokou. Li min-nin Tatou doujnin ké li la so kaz.

Bon mantin Serpan frapé la pô-t'.

— Tatou, dit Anansi, alé louvri.

A tô, Tatou té fè n'trou, li alé so chimin. Anansi pa pouvé maron, a n'sèl la pô-t' li gain a so kaz.

MADANM KRAK !

MOUCHE KRIK !

Anansi, assou so tanbou frapé « boum ! » épi li rélé :

— Serpan a to ki fè boum ké to vant !

— A pa mo ki fè sa, di Serpan.

— A to minm, di Aringnin. Si to pa mantô, rantré a mo kaz, to pa binzwin pè mo sab. Moun ki pa mantô pa poué mouri. Mété to tèt assou biyo-a.

Serpan mété so tèt. Wap ! Di n'sèl kout sab, Aringnin koupé tèt Serpan.

Aringnin ké so tanbou alé ba'y tout zannimo nouvel Serpan mouri. Tout moun pran kouri alé pran gnanm a bati.

OU MITI BA !

OU MITI !

Traduction

Comment vas-tu ?

Oncle !

Serpent surprend Anansi l'araignée qui vole des ignames dans son abattis. Il se précipite sur Anansi pour le piquer.

— *Non, compère, dit Araignée, laisse-moi partir avec les ignames et viens demain matin me piquer chez moi.*

Anansi rencontre sur sa route Maïpouri le tapir qui meurt de faim.

— *Compère Maïpouri, viens chez moi, on va manger beaucoup d'ignames.*

Maïpouri l'accompagna à la maison, et, après le copieux repas, Anansi lui dit :

— *Couche-toi près de la porte, si quelqu'un appelle, ouvre-lui.*

Le lendemain matin, Serpent frappe à la porte, Maïpouri lui ouvre. Serpent le pique et le tue.

Araignée, un moment après, se frotta les mains de plaisir, boucana la chair de Maïpouri et se régala pendant des jours et des jours.

Serpent surprend à nouveau Anansi qui vole des ignames dans son abattis.

— *Non, compère, crie Araignée, laisse-moi emporter les ignames chez moi et viens me piquer demain tôt le matin.*

Rencontrant sur la route Tatou l'édenté, qui meurt de faim, Anansi l'invite à déjeuner à la maison.

Tôt le matin, Serpent frappe à la porte.

— *Tatou, dit Anansi, va ouvrir.*

Mais Tatou avait creusé un trou et avait pris le large depuis longtemps.

Anansi ne peut pas s'échapper car sa maison n'a qu'une seule porte.

PATAKRAK SAN ZO !

Anansi, sur son tambour frappe

— « boum ! » et hurle :
— *Serpent, c'est toi qui as fait boum avec ton ventre !*
— *Ce n'est pas moi, proteste Serpent.*
— *C'est toi même, soutient Araignée, si tu ne mens pas, rentre chez moi, n'aie pas peur de mon sabre. Les gens qui ne mentent pas ne meurent pas. Place ta tête sur ce billot.*

Serpent, confiant, met sa tête. Et wap ! D'un seul coup Anansi lui coupe la tête.

Araignée, au son du tambour, alla annoncer à tous les animaux la nouvelle de la mort de Serpent. Tout le monde se précipita vers l'abattis pour piller les ignames.

BONJOUR !

BONJOUR !

TIG KÉ ZOUKOUNGNANGNAN

Conte galibi

Zoukougngnangnan mouch à fé gangnin n' filé d'pèch. Li konnèt bien tout marikaj ké tout trou plin ké posson.

Tig vini wèl' pou doumandél' koumanl' ka fè pou' tienbé sa patché posson-a.

Mouch a fé pran so filé épil' di so konpè :

— Swiv mo, mé a koté ki loin fô nou maché bokou pou rivé jouk là.

— Maché loin a pa angnin, di Tig, sa ki ka konté a rapôté la kaz oun bèl kargézon posson.

KRAK !

KRIK !

Yé rivé koté yé alé-a.

— Lessé-mo péché dabo, di Tig, to tou a pou pi ta.

— Pran tou sa to poué, di Zoukougngnangnan, mé lannwit ké rivé assou la chimin lô nou ké réournin. An nou ba'y viré, to péché assé.

— In-in, to minm to sa n'lalanp, to wa kléré mo kan soukou rivé.

— Dépéché to, di Mouch a fé, chimin long, nou kaz loin di bo rici.

Yé pati. Zoukougngnangnan pa té péché angnin. A Tig ki pran tout posson-ya li mété la so sak.

KRAK !

KRIK !

Zoukou té pati divan. Li té pi rapid ki Tig paski Tig té plin ké posson assou so do. Tig pa té poué maché vit. Tig ké ka pédi sé posson-ya. Yé té ka tonbé, i té ka ranmassé yé. Rôt posson té ka tonbé di sak-a, Tig pa té ka rivé ranmassé yé.

Tig pa té ka wè Mouch à fé. Mouch a fé té abandonninl'. Tig passé lannwit koté sé posson-ya té dispersé.

Lô bon mantin rivé, tout posson ya té gâté. Tig pa ka konsonmin posson gâté. Li ka manjé yé tou frè. Li rantré san angnin a so kaz. Kôlè pran Tig, i alé koté Zoukou, i dil' :

— To wè ! To wè sa to fè ! To fè mo péché posson mo poté pou angnin. Sa bèl ! A prézan, mo fatigué !

Zoukou pa réponn, i léssél'djolé. Tig rantré la so kaz faché, li

fronmin so kô o fon kaz a doub tour. Zoukou pa té poué fè kichoz poul'.

Groumandiz ka ba'y to konsè'y ki ka réservé bèl surpriz pou to.

Traduction

Tigre et Luciole

Zoukougngnan la Luciole, appelée aussi Mouche à feu ou Bête à feu, a un filet de pêche et connaît bien les marécages et les trous qui regorgent de poissons. Tigre vient la voir et lui demande comment elle fait pour tenir tant de poissons.

Elle prend son filet et dit à son compère :

— *Suis-moi, mais c'est très loin, on devra beaucoup marcher pour arriver là.*

— *Marcher longuement n'est rien, répond Tig, ce qui compte pour moi, c'est de rapporter à la maison une belle cargaison de poissons.*

KRAK !

KRIK !

Ils arrivent au lieu dit.

— *Laisse-moi pêcher d'abord, dit-il, ton tour sera pour plus tard.*

— *Prends tant que tu veux, lui explique Luciole, mais la nuit nous surprendra sur la route du retour. Partons maintenant, tu as assez pêché.*

— *Mais non, toi-même tu es une lampe, donc tu m'éclaireras quand le soir sera tombé.*

— *Dépêche-toi, insiste Luciole, le chemin est long, et notre demeure est loin d'ici.*

Ils partirent. Mouche à feu n'avait rien pêché. C'est Tigre qui avait pris toute la tonne de poissons qu'il avait mis dans son sac.

KRAK !

KRIK !

Elle était partie en avant. Elle était plus rapide que lui car il était couvert de poissons et avançait péniblement. Il perdait les poissons qu'il portait, il les ramassait. D'autres tombaient du sac et il n'arrivait pas à les récupérer. Il ne la voyait plus car elle l'avait abandonné. Il passa finalement la nuit à l'endroit où les poissons s'étaient dispersés.

Lorsque le matin arriva, les poissons étaient déjà gâtés et comme il ne consomme que des poissons frais, il rentra chez lui bredouille et irrité.

Il se rendit chez elle, vivement indigné et lui lança :

— *Tu vois ! Tu vois ce que tu as fait ! Tu m'as fait pêcher des poissons que j'ai transportés pour rien ! C'est du propre ! Je suis fatigué !*

Elle ne dit mot et le laissa gesticuler. Il rentra chez lui et, furieux, s'enferma a double tour. Zoukougngnan la Luciole ne pouvait rien pour lui.

La gourmandise donne des conseils qui vous réservent de belles surprises.

CHIEN PÈDI LA PAROL

Otfwè, chien té ka palé. I té toujou ka maché ké Bon Dié.

Alô, oun jou, Bon Dié alé pronminnin la danbwa, akonpagné ké so chien.

Li wè n'mouché ka koupé bokou, bokou bwa. Bon Dié, sourpri di wè sa patché bwa-a pou koupé dil' :

— Mé mo pitit, a ki tan to ké poué koupé tout sa bwa-a !

Mouché-a réponn :

— Dimin.

So vizaj pa té di tou fatigué.

Landimin, Bon Dié passé minm koté. Li doumandé mouché-a :

— Mé mo pitit, tout sa bwa-a, ki tan to ké fini fandél' ?

Mouché-a réponn tout swit :

— Dimin !

Bon Dié, rantré la so kaz, té ka réfléchi assou trava'y mouché-a. Bon Dié di divan so chien :

— Si sa mouché-a ka réponn chak fwè : dimin, tout sé bwa-ya pouké jin koupé. Poul poué rivé fini sa trava'y rèd-a, fô li di : « dimin si Bon Dié lé. »

Lô konpè Chien tandé sa papa Bon Dié di, li ale bonnô bonmantin, landimin, wè mouché-a épi li dil' :

— Mouché, lô papa Bon Dié ké vini doumandé to a ki moman to wa fini koupé tout sa bwa-a, fô to réponn : « dimin, si Bon Dié lé. »

Wonm-a té kontan tandé sa konsè'y Chien bali. Li souri mé li pa di angnin.

Lo Chien soti averti mouché-a, li kouri roujwinn Bon Dié épi li koumansé rounin so lakio.

Chien ké papa Bon Dié rouviré la danbwa. Lô yé rivé koté boug-a, li té gain ankô plin ké bwa pou abat.

Bon Dié roudoumandél' :

— Mé mo pitit, a ki tan to wa fini sa trava'y to ka fè la ?

Boug-a tout swit réponn : « Dimin si Bon Dié lé ! »

À té vrè. A té vrè minm, lô Bon Dié roupassé apré, li wè tout bwa té fini koupé nèt.

PATAKRAK !

Papa Bon Dié, lô li réournin la so kaz, té ka doumandé so kô kouman boug-a rivé savé fô li té réonn : dimin si Bon Dié lé.

— A to, Chien, ki di li, to ka palé trop.

— A pa mo, papa Bon Dié, a pa mo, réonn Chien.

— À to minm.

Papa Bon Dié fouti n'tap assou so guiôl é dil' : « a derniè fwè di to la vi to ka palé. »

A dipi sa jou-a Chien pédi la parôl, sèl bèt li pouvé di a prézan a roun so : who ! who ! who !

Traduction

Le Chien perd la parole

Autrefois le chien parlait. Il circulait toujours avec le Bon Dieu. Alors il se trouva qu'un jour le Bon Dieu alla se promener dans les bois accompagné de son chien. Il rencontra un monsieur qui coupait beaucoup, beaucoup de bois.

Le Bon Dieu, surpris de voir tant de bûches à couper, dit au bûcheron :

— Mais mon fils, tu as beaucoup de bois à débiter. Quand arriveras-tu à couper tous ces morceaux ?

— Demain, répondit sans hésiter le monsieur, avec un visage impassible qui ne trahissait aucune fatigue.

Le lendemain, le Bon Dieu passa au même endroit. Il trouva notre bonhomme en train de couper, couper, couper beaucoup de billes. Il était bien loin du compte, le pauvre diable !

— Mais mon fils, quand donc finiras-tu de fendre tous ces bois qui sont si nombreux et si gros ?

Notre fendeur de bois répondit bravement :

— Demain !

Le Bon Dieu, rentré chez lui, demeura assez sceptique à propos de ce travail interminable qu'avait entrepris cet homme qui suait sang et eau. Et il dit devant son chien :

« Si ce monsieur répond à chaque fois : demain ! tous les bois ne seront jamais coupés. Pour qu'il puisse arriver à terminer cette corvée, il faut qu'il dise : demain si Dieu veut ! »

Compère Chien ayant entendu ce que papa Bon Dieu venait de dire, alla, de bon matin, le lendemain, voir notre coupeur de bûches, et lui dit :

— Monsieur, quand papa Bon Dieu viendra te demander à quel moment tu finiras de couper tous ces bois, il faudra lui répondre : « Demain, si Dieu veut ! »

Notre bougre accueillit ces conseils avec un sourire qui éclaira sa physionomie et distendit ses traits.

Madame, KRAK !

Monsieur, KRIK !

Quand Chien eut fini d'avertir le bûcheron, il courut rejoindre le Bon Dieu et commença à secouer la queue.

Chien et papa Bon Dieu se rendirent à travers les bois et quand ils arrivèrent chez le coupeur de billes, le Bon Dieu surpris devant tant de bois qui restaient à couper, réitéra sa question douloureuse :

— Mais, mon fils, quand donc pourras-tu achever ce travail que tu fais là ?

Notre bougre répondit sans ambages : « Demain si Dieu veut ! » Et effectivement...

Effectivement, lorsque le Bon Dieu repassa le jour suivant, tous les bois étaient coupés !

Papa Bon Dieu, retourné chez lui, se demandait comment l'intéressé avait pu savoir ce qu'il fallait répondre à sa question.

— C'est toi, Chien qui lui as tout raconté, tu bavardes trop.

— Ce n'est pas moi, papa Bon Dieu, protesta Chien.

— C'est toi-même, et papa Bon Dieu lui flanqua une tape sur la gueule et lui dit : « C'est la dernière fois de ta vie que tu parleras. »

C'est depuis ce jour que Chien a perdu la parole et la seule chose qu'il peut encore dire à présent, c'est : Who ! Who ! Who !

MANMAN PA DÉ

Sa n'drôl listwè lanmou. Kouté bon bon. Ti Jean té ka viv la danbwa. Li té fiancé ké n'bel kabrés yé té k'aplé Siperfine. Bag fiansa'y té déjà ba'y. Tout bèt té déjà paré. Mariaj té ka vin'. Sé dé fanmi-ya té bien dakô, fanmi ti bononm-a ké fanmi ti fi-a. Mé Ti Jean té lé gain n'véritab prèv damour di Siperfine.

Ti Jean té fis inik di so manman. So papa té mouri jinn. So fiancé, so pa, té ka viv ké so manman, Iwin di so papa.

Ti Jean alé chassé la gran bwa. Li tchwé n'maïpouri, i louvri vant maïpouri-a épi li froté tout so kê ké dissan bèt-a.

Lô lan nwit rivé, li alé frapé bô la pot di so bel mé ké so fiancé.

— Aïe, aïe, bèl mèn, aïe, aïe, Siperfine, vini a mo soukou, hélas ! Mo soti tchwé oun moun, protéjé-mo, protéjé-mo, gadé mo, mo gain mo kê kouvri ké dissan, fè kichoz pou mo, souplé.

— Non, mo fi, non, nou pa ka roussouvè kriminel a nou kaz, alé, alé tout swit, pa rété anvan jandarm vini arété nou kou réssèlèr, alé, alé, di so bèl mèn ki té ka élvé la vwa.

— Aïe, Siperfine, mo fiancé, to wéssi to ka chassé mo kon ran alô ?

— Oui, alé, alé, nou pa ka séré a nou kaz moun ki tchwé moun, nou tro pè la lwa, débrouyé to kê, alé tout swit !

Ti Jean alé kongnin la pôst so maman. Lô so manman wèl' kouvri ké dissan, li mété pléré à tè, li krié :

— Aïe, mo pitit, ayayaïe, a ki sa ki rivé to ?

— Hélas ! manman, a n'moun mo tchwé, jandarm ka vin' dèyè mo.

— Antré vit, mo pitit, antré, dézabiyé to, ba'y mo to linj ki plin ké dissan, mo ké antérél' pou jandarm pa trouvél'. Mé, mé dilo pou to lavé, vini manjé, to divèt fin. Apré, alé roupozé to kê. Lô jandarm wa vini, mo ké di yé to malad, to pa poué soti dipi trwa jou.

KRAK !

KRIK !

— Grémessi, manman, grémessi. Mo savé to pa té ké jité dérô to pitit. Atô, la vérité, a ki mo pa tchwé péssonn, mo tchwé n'maïpouri

épi mo pran so dissan, mo froté tout mo Kô kél'.

Siperfine ké mo bèl mè chassé mo di yé kaz. A roun lexpérians mo fè exprè pou mo té wè si di vrè vrè yé té gain santiman sinsèr pou mo.

Gréméssi manman, yé gain rézon di di « manman pa dé ».

« Mou pou ké marié ankô. Mo mignô resté viv ôbô to. Mo pa wlé tandé palé minm di piès fiancé. »

E a konran Ti Jean divini n'sélibatèr andirsi.

Traduction

On n'a pas deux mamans

C'est une bien drôle d'histoire d'amour. Écoutez bien.

Petit Jean vivait dans la forêt et était fiancé à une belle câpresse (née d'un mulâtre et d'une noire) qui s'appelait Superfine.

Les bagues de fiançailles étaient déjà données. Les choses commençaient donc à aller vite, très vite. Le mariage était imminent.

Les deux familles étaient entièrement d'accord, celle du prétendant et celle de la belle promise.

Mais Petit Jean voulait avoir une preuve d'amour formelle de sa belle future.

Petit Jean était fils unique de sa mère. Son père était mort assez jeune. La jolie fiancée, elle, vivait avec sa mère, loin de son père. Petit Jean alla chasser dans un grand bois. Il tua un maïpouri (un tapir), lui ouvrit le ventre, se frotta tout le corps du sang de la bête.

La nuit tombée, il alla frapper à la porte de sa belle-mère et de sa future.

— Aïe, aïe, belle-mère, aïe, aïe, Superfine, venez à mon secours, hélas ! Je viens de tuer quelqu'un, protégez-moi, protégez-moi, regardez-moi, j'ai le corps tout couvert de sang, faites quelque chose pour moi, je vous en supplie.

— Non, mon fils, non, nous ne recevons pas de criminel dans notre maison, va-t'en, va-t'en tout de suite, avant que les gendarmes ne viennent nous arrêter comme receleurs, va-t'en, va-t'en ! lui dit sa belle-mère en élevant la voix.

— Aïe ! Superfine, ma fiancée, toi aussi tu me chasses ainsi ?

— Oui, va-t'en, va-t'en, nous ne cachons pas chez nous les gens qui ont tué leur semblable, nous avons trop peur de la loi, débrouille-toi, va-t'en tout de suite !

Petit Jean s'en alla cogner à la porte de sa maman. Lorsque la mère vit son fils tout couvert de sang, elle cria :

— Aïe ! mon enfant, ayayaïe, qu'est-ce qui t'est donc arrivé ?

Et elle fondit en larmes devant son fils.

— Hélas, maman, c'est quelqu'un que j'ai tué, les gendarmes sont après moi.

— Entre vite, mon enfant, entre, déshabille-toi, donne-moi ton linge ensanglanté que je vais enterrer pour que les gendarmes ne le trouvent pas. Tiens, voici de l'eau pour te laver, viens manger, tu dois avoir faim. Après, va te reposer. Lorsque les gendarmes viendront, je leur dirai que tu es malade et que depuis trois jours tu n'es pas sorti.

Madame, KRAK !

Monsieur, KRIK !

— Merci maman, merci grandement. Je savais que tu n'aurais pas jeté dehors ton enfant. Eh bien ! la vérité, c'est que je n'ai tué personne, j'ai tué un maïpouri, j'ai pris le sang pour me frotter tout le corps. Superfine et ma belle-mère m'ont chassé de leur maison.

C'est une expérience que j'ai faite pour voir si vraiment elles avaient pour moi des sentiments sincères.

Merci maman, on a raison de dire : « On n'a pas deux mamans. »

Je ne vais donc plus me marier. Je préfère rester vivre auprès de toi. Je ne veux plus entendre parler de fiancée.

Et c'est ainsi que Petit Jean devint un célibataire endurci.

TIGRE TACHETÉ LE JAGUAR

Réveillez l'conte

Tigre tacheté le Jaguar, dans la plénitude de l'âge, allongé sur l'herbe, vante ses qualités.

— Macaque, dit-il, remuant sa fine moustache, *je suis satisfait de moi, je suis le roi de ce pays. C'est moi qui commande dans tous ces bois, personne ne peut dresser la tête devant moi.*

— *Mon oncle*, répond Macaque, *le fin et rusé acrobate des branches, as-tu déjà rencontré le monde ?*

— *Qu'est-ce que tu appelles ainsi ?* demande notre Jaguar, fier comme Artaban, joignant à la parole un geste de mépris. *Je voudrais bien voir ce que c'est.*

— *C'est chose facile, Nonque (mon oncle)*, répond Ti Kô, notre singe, *si tu y tiens, viens avec moi demain, nous irons au bord d'un chemin où passe le monde.*

— *Volontiers*, dit Tigre à Macaque Ti Kô (Petit corps).

Le lendemain, les voilà au bord de la route, mais Macaque, notre prudent acrobate, préfère aller se percher sur la plus haute branche d'un arbre.

Après un moment d'attente, ils voient venir un enfant.

— *Est-ce cela que tu appelles le monde ?* dit le Jaguar avec moquerie.

— *Non, Nonque, c'est l'enfant du monde.*

L'enfant parti, vint à passer une femme.

— *Dis-moi, c'est ça le monde ?* dit Tigre, avec ironie.

— *Non, Nonque, c'est la mère du monde.*

De loin, Ti Kô le singe voit avancer un chasseur bien botté, bien casqué, fusil à l'épaule, sabre au côté.

— *Nonque, Nonque*, dit Ti Kô, *voilà le monde enfin.*

C'est le chasseur du Roi. Quand il voit le Jaguar, il marche sur lui. Tigre, de son côté, prend sa position de combat, hume l'odeur de l'homme, commence à agiter la queue et à remuer sa moustache.

Il va s'élancer.

Quand l'homme arrive à bonne portée, il tire un premier coup : *To'w !* Tigre fait un saut. Le chasseur double : *To 'w !*

Bien que blessé, « Nonque » bondit sur « le monde ».

Le chasseur tire son sabre mais n'arrive pas à atteindre la tête du félin. Tigre reçoit le sabre en plein dans le derrière.

Tigre le Jaguar, le postérieur en sang, grâce à sa force herculéenne, arrive à déguerpir tant bien que mal avec plombs et coup de sabre dans les fesses.

L'homme, qui connaît la férocité du fauve, croit plus sage de ne pas le poursuivre dans le fourré car notre félin, tapi dans les herbes, pourrait brusquement se jeter sur lui.

Ti Kô, notre singe, a suivi, de branche en branche, le grand vaincu de cet affrontement.

Il le trouve gémissant allongé dans une touffe d'arouman.

— *Eh bien ! Nonque, dit-il, avec le plus grand sérieux, comment as-tu trouvé le monde ?*

— *Aïe ! Aïe ! Macaque, tuons la conversation, ne me parle plus du monde. Il m'a montré deux fois son doigt et deux fois j'ai senti quelque chose de chaud pénétrer dans mon corps.*

Tu sais combien je suis combatif, j'ai avancé quand même sur lui pour le mettre en morceaux.

Aïe ! Macaque, il a voulu me supprimer la tête, j'ai pu m'écarter, mais il a fendu mes fesses. J'ai réussi à fuir, sans quoi il aurait eu ma peau.

Notre jaguar, perdant tout son sang dans le fourré, fait part de sa dernière volonté à Macaque :

— *Rends-moi ce service, je t'en prie, je n'ai plus longtemps à vivre, va dire à ma femme et à mes enfants qu'avant de rendre le dernier soupir, je leur donne le précieux conseil de prendre garde au monde, de toujours l'éviter, de toujours le fuir, car le monde est sans pitié.*

Dolo : Tizon difé té lé boulé kaz, li boulé so prôp kô.

Moralité : Le tison voulait brûler la maison, il se brûla lui-même.

TIGRE ROUGE LE PUMA

Tigre rouge le puma, surnommé Manbialé, le roi des gourmands, a élevé avec sa femme un cochon qu'ils doivent manger pour l'anniversaire de leur mariage.

La bête est devenue grosse et grasse mais Manbialé le vorace a l'envie de manger seul le cochon.

Il se réveille le matin avec un épais bandage autour de la tête et pousse des gémissements.

— Qu'as-tu, mon mari ? s'inquiète madame Tigre.

— J'ai un violent mal de tête, répond notre couguar. Je crois que c'est une maladie contagieuse. Heureusement pour moi, j'ai vu ma tante défunte en rêve, vers la fin de la nuit, qui m'a indiqué un remède.

— Dis-moi donc quel remède, j'irai te le chercher, dit madame Manbialé.

— Elle m'a dit que pour guérir, je dois manger seul le cochon, répond Tigre. Elle a même ajouté dans le rêve que je dois aller le manger loin d'ici en forêt.

— Eh bien ! dit madame Tigre, tant mieux si cela doit te guérir.

Manbialé, roi des gourmands, est donc parti avec le cochon dans une hotte. Après une longue marche, il pose la bête dans un endroit propre. Une mouche se place sur l'animal.

— Non, fait-il, c'est un mauvais endroit, je ne veux pas partager avec les mouches. Je ne reste pas ici.

Arrivé plus loin, il s'installe enfin. Mais il aperçoit une fourmi : « Eh bien, non, alors ! Les fourmis n'auront rien dans ce repas. Je m'en vais. »

Arrivé encore plus loin, il trouve la roche plate idéale qui n'a ni mouche ni fourmi.

— Voilà l'endroit rêvé. Je mangerai seul mon cochon, je vais le tuer, le gratter, le découper, je vais me régaler du foie, des poumons, du cœur et des côtes. Je fais ma fricassée et je trempe mon couac.

Le repas commence. Dès qu'il porte le premier morceau à sa bouche, il entend : *Tombé, Mégoué !*

Il tombe en léthargie et Massala le Maître des Bois, qui l'a ainsi endormi, avale le contenu de la chaudière puis dit : *Lévé, Mégoué !*

Tigre se réveille, surpris d'avoir dormi, hume l'air dans toutes les directions sans rien déceler.

— Je vais préparer une autre chaudière, se dit-il, et je vais surveiller celui qui m'a volé mon premier repas.

Il rôtit la moitié du porc et, comme un *gouloufia* (un vorace), il allait croquer le premier morceau quand il tombe brusquement évanoui après avoir entendu les paroles : *Tombé, Kolonti !*

C'est Manman di lo qui l'a endormi et qui emporte tout le rôti.

Et s'en allant, elle lui a lancé : *Lévé, Kolonti !*

Tigre en se réveillant vacille et ne trouve aucun rôti.

— Tout cela est drôle, voyez jusqu'où je suis venu pour manger en paix et jusqu'ici je ne déguste rien !

Moi Tigre, je suis le plus fort de la forêt. Je vais châtier celui qui m'endort et me déleste de mon manger.

Il cuit le reste du cochon, le dépose sur un chicot et se cache derrière un arbre pour essayer de surprendre le voleur de repas.

— Hé ! le voleur ! tu peux venir, le déjeuner est prêt, prends le morceau qui te plaît.

Tu ne viens donc pas, le voleur ? Bon, bon, alors je vais manger sans toi. Tant pis pour toi !

Et il va prendre un morceau. Bip ! il tombe évanoui sur les herbes après avoir entendu : *Tombé, Sine ! Sine Kilili !*

C'est le roi des Maskililis qui s'empare de toute la viande et s'enfuit en lâchant : *Lévé, Sine ! Sine Kilili !*

Notre cougar sort de son profond sommeil et, assis sur son derrière, réfléchit longuement.

Singulièrement amaigri et devenu affamé, il arrive chez lui en titubant de faiblesse.

— Femme ! Ho ! Sais-tu ce qui m'est arrivé ?

— Ce n'est pas la peine de me le dire, lui répond madame Puma, comme il n'y a rien à manger, je vais te préparer une bouillie de terre

glaise.

Il avala goulûment cette terre grasse sans faire aucune grimace.

Dolo : A mizè ki fè Tig manjé la tè gra.

Moralité : C'est la misère qui a fait que le Tigre mange la terre glaise.

A BOU BOU, YA !

LE RENARD ET LE COLIMAÇON

KRAK !

KRIK !

Haïra le Renard rencontre Colimaçon qui avance doucement sur la route.

— Mets-toi sur le côté pour me laisser passer, lui dit Haïra. Quand tu me vois, tu dois me céder le passage parce que je marche beaucoup plus vite que toi.

— Je n'en suis pas si sûr, rétorque Colimaçon. Je te propose de faire la course avec moi.

Haïra accepte et nos deux compères conviennent de se retrouver le lendemain à l'extrémité d'un sillon pour qu'on puisse voir lequel des deux atteindra le premier l'autre bout.

Messieurs KRAK !

Messieurs KRIK !

Colimaçon va trouver un de ses parents qui va se placer à l'autre bout du sillon et lui dit : lorsque tu verras Haïra, il faut lui dire : Te voilà, je suis arrivé avant toi !

La course démarre, Renard part avec lenteur pour se moquer de Colimaçon. Puis il court, ralentit un peu, repart en riant, puis démarre pour de bon.

Il arrive au but à fond de train et trouve devant lui l'autre Colimaçon qui lui crie : Enfin te voilà, où étais-tu depuis ce temps ? Je suis arrivé avant toi !

Renard, très mécontent, se plaint :

— Je ne suis pas satisfait, je ne comprends pas, c'est moi qui devais gagner, je n'accepte pas cela.

— Qu'est-ce qu'il y a compère, tu n'es pas satisfait ? Eh bien ! Je te donne une seconde chance. Veux-tu qu'on refasse la course en sens inverse ? lui demande l'autre Colimaçon, je veux bien qu'on recommence.

— Ha oui ! répond Haïra, au moins tu as bien parlé, d'accord, on recommence.

Messieurs KRAK !

Messieurs KRIK !

La course repart de plus belle dans l'autre sens. À l'arrivée, c'est encore Colimaçon qui en sort vainqueur.

Haïra proteste une fois de plus et exige une nouvelle course dans l'autre sens. Sa demande est acceptée. Et les coureurs recommencent.

Et ainsi de suite, les courses se succèdent et notre compère Haïra fait le va-et-vient entre les deux extrémités du sillon et rencontre à chaque fois Colimaçon (ou plutôt : un colimaçon à chaque arrivée).

Si bien que Renard, de plus en plus fatigué, court de moins en moins vite, n'arrive plus à courir et crève.

Voici comment Haïra rendit l'âme entre deux colimaçons.

LA VACHE, LA FEMME ET LE BON DIEU

La vache va mettre bas.

— Qu'est-ce que je vais faire de ce qui est dans mon ventre ? dit-elle.

— Mets-le à terre, répond le Bon Dieu.

La vache lâche le petit veau à terre.

Le petit semblait n'attendre que ça ; le voilà qui commence à marcher.

— Et moi, comment vais-je faire ? demande la femme enceinte.

— Fais comme la vache, mets-le à terre, dit Dieu.

— Ho non ! Je ne veux pas jeter à terre mon enfant. Cela me ferait mal au cœur. Et puis, à terre, c'est trop sale !

— Eh bien ! dit le Bon Dieu, tiens-le alors dans tes bras. Je ne vois rien d'autre à te conseiller, mon enfant.

La vache a eu son petit veau et la femme a eu son bébé.

Dès les premiers jours, la femme constate que le petit veau se met à marcher alors que son bébé, lui, veut toujours rester sur les bras car il ne tient pas sur ses jambes.

Elle se désole et va demander à Papa Bon Dieu pour-quoi son enfant ne tient pas debout.

— *Oroyo !* lui dit Papa Bon Dieu, si tu m'avais écouté, lui aussi, il marcherait dès sa naissance. Maintenant c'est trop tard, il faut qu'il attende plusieurs mois pour pouvoir se lever et faire ses premiers pas.

Et c'est pour cette raison que le petit veau marche dès le jour de sa naissance alors que nous, les humains, nous devons attendre plusieurs mois pour marcher.

PATAKRAK !

CRAPAUD PERD SA QUEUE

KRAK !

KRIK !

Autrefois les crapauds portaient la queue. C'est un de leurs ancêtres qui, par sa coupable négligence, les priva de cet appendice que certains singes exploitent avec tant d'à-propos.

Dans les anciens temps donc, l'ancêtre des crapauds avait convoqué les représentants des diverses générations pour leur distribuer des queues.

Ti Krapo le Petit Crapaud, ayant été convoqué comme tout le monde, au lieu de se dépêcher d'aller prendre sa part, tint un raisonnement insouciant :

« Puisque c'est ma grand-mère qui distribue, je n'ai pas besoin de me presser, elle me gardera bien une queue en réserve. »

Et Ti Krapo alla s'amuser au bord de l'eau avec ses congénères qui lui demandèrent pourquoi il ne s'était pas rendu à la distribution : « C'est demain que j'irai » répondit-il.

Le lendemain, s'étant présenté chez son aïeule, il demanda pour la part qui lui revenait.

« Mais mon fils, le partage a déjà été fait. La répartition est terminée. Il ne reste plus rien. Il fallait venir hier et non aujourd'hui. »

Il se mit à pleurer à chaudes larmes et s'adressa insolemment à sa grand-mère :

« Comment vais-je faire maintenant ? Tous ceux de ma génération seront alors sans queue ? Et c'est moi qu'ils vont accuser de leur avoir causé ce préjudice ! C'est à cause de toi, grand-mère, que c'est arrivé ! »

« Mais non, mon enfant, lui répond doucement l'aïeule, il te reste un atout précieux, c'est ta belle prestance quand tu es assis. Tu seras sans queue, mais quand tu es assis, tu as de l'allure. Tout le monde va t'envier, car si tu avais deux pieds, tous les humains courraient après toi et tomberaient amoureux de toi. Je te le répète, quand tu es assis, tu as une attitude séduisante. »

Ti Krapo s'en alla, tout d'abord peu acquis à cette conviction. Et l'actuelle génération que vous voyez sur terre est la sienne. Et c'est pourquoi elle est sans queue à la grande désolation de tous et surtout... par la grande faute de Ti Krapo.

Mais, prêchant maintenant en bon converti, chaque crapaud de ce monde explique pourquoi tout le monde le jalouse :

« Si j'avais deux pieds comme les humains, tous les hommes tomberaient amoureux de moi, car j'ai un beau maintien quand je suis assis. »

Une idée qui a largement fait sa route. Mais la queue perdue est bien perdue. Pour une de perdue, il n'y aura même pas deux de retrouvées.

LE NÈGRE, LE BLANC ET L'AMÉRINDIEN

En ce temps-là, tout le monde était noir. Il n'y avait pas un seul blanc sur la terre.

Trois frères étaient orphelins. Ils ne se consolaient pas de la perte de leurs parents et étaient toujours tristes. Voilà que le Bon Dieu vient leur rendre visite.

— Mes enfants, dit-il, ne soyez pas si déprimés, je m'occupe bien là-haut de votre père et de votre mère. J'ai arrangé pour vous une fontaine qui peut blanchir votre peau. Si vous voulez vous laver dedans, dépêchez-vous, pour devenir blanc, car l'eau s'écoule vite et s'épuisera avant ce soir. Allez-y, n'attendez pas un instant.

Le Bon Dieu parti, l'aîné dit :

— Qu'est-ce que c'est ? Quelqu'un qui soit blanc ? Cela m'étonne. On se moque de nous ! Je ne vais à aucune fontaine, tout cela me déplaît.

— Moi aussi, dit le second, cela m'étonne que mon corps devienne blanc. Mais si le Bon Dieu dit que c'est une bonne chose, il faudra voir !

— Moi, dit le cadet, ça m'intéresse, une peau blanche doit être jolie. J'y vais tout de suite.

Il courut à la fontaine. Il eut le temps de se laver entièrement de la tête aux pieds et il mouilla bien ses cheveux. Il devint tout blanc.

Quand son frère aîné le vit tout blanc, il fut agréablement surpris et déclara :

— Moi aussi, je vais me baigner.

Il courut à la fontaine mais n'y trouva que de la vase. Il se frotta bien le corps et devint tout rouge. Il devint amérindien.

Quand le troisième frère les vit revenir, il se précipita lui aussi vers la source. Mais il ne restait presque plus rien. Il eut une infime quantité d'eau juste pour le creux de ses mains et la plante de ses pieds, rien de plus.

Il fut obligé de garder sa couleur noire. Il alla supplier le Bon Dieu qui lui expliqua : « Mon fils, je ne donne pas les choses deux fois, il ne me reste plus d'eau. Tu n'as pas voulu m'écouter. Tu resteras noir. »

Que de larmes le troisième frère versa ! « Ah ! disait-il, voyez comme je suis ! Je suis noir ! Moi seul suis noir ! » Le Bon Dieu repassa les voir.

— Mes enfants, deux d'entre vous ne semblent pas satisfaits. Mais j'ai encore de quoi vous consoler. Je viens vous offrir trois bonnes choses, voilà la richesse, la liberté, l'intelligence.

Toi, le nègre, tu es l'aîné, choisis le premier.

— Je prends l'or, cria le nègre, avec l'or, je serai toujours libre. Les gens libres ne sont jamais esclaves. Quant à l'intelligence, je ne m'en soucie guère.

— C'est la liberté que je choisis, dit l'amérindien. L'or ne sert à rien si l'on n'est pas libre. L'intelligence est sans utilité si l'on est esclave.

Le blanc, le plus petit frère, fut réduit à prendre ce qui restait : l'intelligence. Les deux autres se moquaient de lui.

En final de compte, voici la vérité :

Le blanc, avec l'intelligence qui faisait rire les autres, est devenu le plus fort. Il ne laissa pas une parcelle d'or au nègre. L'amérindien comme le nègre furent ses esclaves. Lui seul fut riche, lui seul fut libre.



MACAQUE ET LA MISÈRE

Macaque, dans un arbre, caché derrière des branchages, épie une pauvre femme qui traverse le chemin, une dame-jeanne de sirop sur la tête.

La malheureuse fait un faux pas, la dame-jeanne tombe et se brise sur le sol.

La pauvresse met un genou à terre et, dans le désespoir, lève les bras au ciel et implore :

— Mon Dieu Seigneur, qu'ai-je fait ? Regardez par terre, toute ma misère est sur le sol. Je n'ai donc plus rien à espérer. Je pensais aller vendre ce sirop au marché pour avoir de quoi manger aujourd'hui. Et maintenant, regardez, tout est à terre, toute la misère est répandue sur le sol.

Elle s'en alla chez elle les larmes aux yeux.

Macaque aussitôt descendit de l'arbre, alla goûter le sirop répandu par terre, le dégusta avec plaisir et s'écria avec joie :

— C'est cela que l'on appelle la misère ? C'est un véritable nectar ! Je vais boire tant que je peux, je vais bien me poulécher les babines, bien me sucer les mains et dès cet après-midi, j'irai demander à Papa Bon Dieu un peu de misère, parce que c'est un délice !

— Bonjour, Papa Bon Dieu, je suis venu te dire un petit bonjour.

— Bonjour, Macaque, c'est bien rare que tu viennes me voir, toi qui aimes dire que tu n'as pas de Maître.

— Papa Bon Dieu, je t'en prie, donne-moi un peu de misère, dit Macaque.

— Quoi ! Tu veux Misère ? dit le Bon Dieu.

— Oui, Maître.

— Mais tu ne sais pas ce que tu demandes. Tu es bien sûr que tu veux Misère, répète-moi bien que c'est cela que tu veux.

— Oui, Maître, c'est bien la misère que je veux.

Messieurs KRAK !

Messieurs KRIK !

— Bon, si c'est bien ce que tu veux, prends la clef suspendue à ce clou, va ouvrir la petite case que tu vois là-bas. Tu trouveras Misère.

Macaque saute de joie, siffle son refrain préféré, prend la clef et se dirige en ligne droite vers son sirop qu'il apprécie tant.

Il introduit vite la clef dans la serrure et ouvre la porte. Un méchant bouledogue apparaît en grondant devant notre Singe qui perd ses esprits.

C'était le chien du Bon Dieu. Il s'appelait Misère. Macaque fait un bond et, comme un bolide, file vers la petite savane qui se trouve à côté.

Aucun arbre n'apparaît dans la savane, sauf un pied d'aouaras. Le bouledogue arrive sur lui. Que faire ? L'aouara a des épines. Tant pis, c'est la seule planche de salut.

Il ferme les yeux, saute sur l'aouara, se fait déchirer le corps par les piquants, reçoit un bon coup de dent de Misère qui a le temps de lui couper le bout de la queue, mais il est sauvé.

Papa Bon Dieu rappelle son chien fort heureusement. Compère Macaque descend de l'aouara et prend la fuite en disant : « Aïe ! Aïe ! Je ne savais pas que la misère était aussi mauvaise. Aïe ! Aïe ! À partir d'aujourd'hui, je me garderai d'en demander. »

PATAKRAK !

TIGRE LE JAGUAR ET TORTUE

Tigre tacheté le jaguar et Tortue prennent ensemble la vilaine décision d'aller manger un bœuf du Roi. Ils s'insèrent à l'intérieur de l'animal pour se régaler des bons morceaux : cœur, foie, poumons. Ils vont aussi pouvoir déguster beaucoup de graisse car la bête est d'une grosseur superbe.

Le boucher du Roi, depuis quelques jours, a remarqué que l'animal devient maigre. S'il dépérit à vue d'œil, il vaut mieux, sans attendre, l'abattre, pour en tirer la meilleure viande qui reste pour le Roi.

YA !

A BOU BOU

Compère Tortue, à l'intérieur du bœuf, s'est dissimulé dans le *sac kaka* (le derrière de la bête) et Tigre a préféré s'installer dans le *sac pissé* (la vessie) en prétextant que la vessie est bien plus propre que l'autre sac.

Le boucher dépèce la bête et s'en va jeter les tripes et les sacs près de la rivière. Il trouve ces restes un peu lourds et peine à les transporter. Pourtant la bête était maigre, pourquoi ces déchets semblent-ils aussi pesants ?

En jetant le *sac kaka* (le derrière), le boucher s'écrie : tiens ! il y a une tortue dans les excréments.

— Non ! rétorque du tac au tac Tortue, je n'étais pas du tout dans ces excréments. J'étais près de la rivière, c'est vous qui m'avez sali tout mon linge avec toutes ces déjections. Je vous trouve maladroit, vous auriez dû faire attention.

— Excuse-moi Tortue, cela ne se reproduira plus à l'avenir, je te le promets. Maintenant, ajoute le boucher, laissez-moi voir pourquoi cette vessie est aussi lourde et aussi pleine.

Il sort Tigre du *sac pissé* (la vessie) et lui dit :

— Toi, Tigre, je suis sûr que tu n'étais pas au bord de la rivière. Je sais où je t'ai trouvé. Je vais t'emmener au Roi qui, pour te punir, va te faire brûler le derrière.

C'est ainsi que Compère Tigre le jaguar fut le seul inquiété des deux coupables.

LAPIN ET PAPA BON DIEU

Alors, il arriva qu'un jour Lapin alla voir le Bon Dieu pour lui demander un peu d'esprit.

— Je croyais que tu avais déjà suffisamment d'esprit, lui rétorqua le Bon Dieu. Mais enfin, soit, je vais t'en donner encore, puisque tu n'es pas satisfait. Il faudra, pour ce faire, que tu m'apportes un petit bol renfermant un colibri et sa famille.

Lapin partit, muni d'un bol, pour la chasse aux colibris.

Arrivant près d'un nid, il se mit à crier fort :

— Je te dis que c'est impossible !

— Je te dis que c'est possible !

Papa Colibri, alerté par ce vacarme, sortit de son nid et s'enquit de savoir d'où venait cette discussion.

— Qu'est-ce que c'est, compère Lapin ?

— Figure-toi, compère Colibri, que je viens de rencontrer un homme qui me soutient mordicus que toi et les tiens vous ne pouvez pas entrer dans ce bol.

— C'est possible, précise Colibri, ce n'est pas compliqué.

— Merci, compère, répond Lapin, alors entre dans ce bol pour que je puisse lui prouver que j'ai raison.

Papa Colibri et toute sa nichée pénétrèrent volontiers et quand ils furent bien au fond, Lapin ferma le bol et alla le remettre au Bon Dieu.

— C'est bien ! Maintenant je vais te donner de l'esprit, dit le Bon Dieu, place-toi dans cette boîte.

Lapin se mit dans la boîte mais dès que le Bon Dieu eut le dos tourné, il sauta et alla se cacher plus loin.

Papa Bon Dieu envoya un coup de tonnerre sur la boîte qui fut déchiquetée.

Lapin se mit à rire et fit cette réflexion : « Si je n'avais pas déjà beaucoup d'esprit, certainement j'aurais été tué. »

Papa Bon Dieu l'entendit et, mécontent de cette répartie, le saisit par les oreilles et le voltigea très loin. Ses oreilles s'allongèrent, s'allongèrent.

C'est depuis ce jour que les oreilles de Lapin se sont tant allongées. Et maintenant, partout où il passe, il entend les moqueurs qui chantent :

« *Lapin in-in gran zoreil !*

Lapin in-in gran zoreil ! »

ROI, CHARPENTIER, COULEUVRE, MACAQUE, BŒUF, CHIEN, PERDRIX, LE FEU ET BICHE

Le Roi, désirant bâtir une maison pour sa fille qui va se marier, confie le travail à Charpentier.

Charpentier, armé de sa scie, entre dans la forêt et commence à scier un gros arbre qui vient de tomber. Lorsque les dents de la scie ont bien pénétré dans le bois, Charpentier et sa scie sont voltigés loin de là. Quant à l'arbre, il prend la fuite et va se jeter dans la crique.

C'était Couleuvre qui digérait un capiaïye qu'elle venait d'avalé. Charpentier a confondu Couleuvre avec un tronc d'arbre.

Macaque, placé sur un arbre, voyant Couleuvre détaïler à vive allure sous les morsures de dame scie, prend peur et se réfugie dans les feuillages en laissant tomber une branche qui va atterrir juste sur le bobo de Bœuf qui dormait.

Bœuf beugle de souffrance et détaïle. Devant ce tapage, les chiens se mettent à le poursuivre. Dans sa fuite, une de ses pattes écrase les œufs du nid de Perdrix.

Perdrix, furieuse, met le feu à la savane. Le feu brûle les pattes de Biche qui se reposait dans un fourré. En criant, Biche se précipite pour aller tremper ses pieds dans le puits du Roi.

Lorsque la servante du Roi vient puiser l'eau, elle la trouve turbide et aperçoit les traces des pieds de Biche. Le souverain, informé par sa domestique, entre en colère et décide de punir sans pitié l'impertinent qui a osé troubler son breuvage. Car c'est cette belle eau du puits que le monarque a coutume de boire.

Le Roi fait venir Biche.

— Biche, demande-t-il, pourquoi as-tu sali l'eau de mon puits ?

— Ce n'est pas ma faute, mon Roi, je souffrais de mes pieds brûlés, je les ai donc trempés pour avoir un soulagement car le feu de la savane me poursuivait.

— Allez me chercher compère Feu, dit le monarque.
— Compère Feu, pourquoi as-tu brûlé les pattes de Biche ?
— Ce n'est pas moi, Sire, c'est Perdrix qui m'a allumé.
— Amenez-moi Perdrix.
— Sire, dit Perdrix, ce n'est pas ma faute, j'étais fâchée car Bœuf a écrasé tous les œufs que je couvais.
— Convoquez Bœuf tout de suite.
— Pourquoi, Bœuf, t'es-tu permis d'écraser les œufs de Perdrix ?
— Cela m'est arrivé parce que Chien s'est mis à me poursuivre pour me mordre.
— Appelez-moi Chien.
— Mon Roi, Bœuf faisait tant de tapage que pour avoir la paix, j'ai dû le chasser des lieux.
— Pourquoi courais-tu comme un fou, Bœuf ?
— C'est que je souffrais atrocement, répond Bœuf, Macaque venait de jeter une branche sur ma blessure.
— Faites entrer Macaque, dit le Roi.
— Macaque, dit le souverain, pourquoi t'amuses-tu à lâcher des branches sur la plaie de Bœuf ?
— Sire, cela ne se serait pas produit si Couleuvre ne m'avait pas effrayé. Alors j'ai sauté d'un arbre à l'autre et c'est ce qui fait qu'une branche malencontreuse est tombée sur le bobo de Bœuf.
— Bon, bon, bon, dit le Roi, on va bien finir par trouver le coupable, je suis prêt à aller jusqu'au bout, appelez-moi Couleuvre.
— Couleuvre, qu'est-ce qui t'arrive maintenant ? Tu te permets de faire peur à Macaque ?

KRAK!!

— Non, mon Roi, je n'ai pas voulu faire peur à Macaque. Tous mes ennuis viennent de Charpentier qui a eu l'audace de me scier pour faire des planches. Il m'a prise pour un tronc d'arbre. Lorsque j'ai senti les dents affreuses de la scie me rentrer dans la chair, je me suis mise à déguerpir dans la crique.

— C'est donc cela ? demanda le Roi, hé bien on y arrivera. J'ai presque le coupable maintenant. Qu'on aille me chercher notre grand spécialiste de la scie Charpentier.

— Ainsi Charpentier, sermonna le Roi, tu as cherché à scier Couleuvre, vois les multiples dégâts que tu as causés à tout ce monde, à Macaque, à Bœuf, à Perdrix, à Biche, et à moi-même !

— Mais mon Roi, rétorqua Charpentier, tout cela provient de vous. C'est vous qui m'avez demandé de vous fournir des planches.

— Certes, reconnaît le Roi, des planches, mais pas des tronçons de couleuvre. C'est donc toi le coupable et tu vas payer bien cher tes erreurs. Quant à toi, Biche, ajoute le monarque, je te laisse aller, mais

gare à la prochaine fois !

Pendant que se déroulait ce tribunal, Tortue, cachée sous un tas de bois, déclara bien haut à qui voulait l'entendre :

— Mon grand oncle Elphège m'a toujours répété que le Ravet n'a jamais raison devant le poulailler.

C'est par un coup de pied qu'on m'a envoyé jusqu'ici vous raconter ce conte.

PATAKRAK !

LA PRINCESSE ET LA DEVINETTE



KRAK !

KRIK !

Man Nini avait trois enfants, Alphonse, Jacques et Petit-Jean.

Le Roi Angoulême fit savoir au son du tambour que celui qui poserait à sa fille un *massak* (une devinette) dont elle ne trouverait pas la solution, pourra l'épouser. Mais si elle répondait à la question posée, le Roi couperait la tête au poseur de devinettes.

Alphonse et Jacques allèrent tenter leur chance en posant des énigmes à la princesse. Les choses se passèrent mal, si mal que la princesse trouva les réponses et que les deux garçons furent guillotins sur-le-champ.

Petit-Jean, un jour, déclara à sa mère : « Mes deux frères sont partis, ils ne sont jamais retournés, nous sommes malheureux. Pour ma part, il faut que j'aie aussi poser une devinette à la fille du Roi. » Sa mère prit peur et se mit à sangloter.

— Non, mon fils, ne fais pas ça, tu es trop jeune pour poser des charades, le Roi te fera couper la tête.

Petit-Jean décida d'aller affronter le danger malgré les larmes de sa mère.

Le jour de son départ, sa mère lui fit un gâteau empoisonné. Il le mit dans son sac et partit avec son âne qu'on appelait Titi. Ils marchèrent,

ils marchèrent tant que Petit-Jean, fatigué, chercha un endroit pour se reposer.

À son réveil, il donna à manger le gâteau à son âne Titi qui en mourut. Neuf corbeaux (urubus) vinrent dévorer l'âne et moururent à leur tour.

Petit-Jean, affamé, voyant passer une biche, la tua et lorsqu'il ouvrit le ventre de la bête, il trouva un bébé biche (un faon).

Il retira de son sac deux journaux qu'il alluma pour rôti le bébé biche dont il se régala, puis le sommeil venant, il attacha son hamac sous un pont et se mit à ronfler.

Le lendemain matin, il poursuivit sa route et arriva chez la princesse.

— Je suis spécialement venu pour poser un *massak* (une devinette) à la princesse, dit-il au Roi.

Tout le monde éclata de rire devant lui vu qu'il était de petite taille et ne semblait pas avoir le physique de l'emploi. On le plaisanta tant, on le nargua tant qu'il finit par se mettre en colère.

Enfin, enfin, après mille railleries, on accepta sa proposition sans cesser de se payer sa tête.

Voici la devinette qu'il posa : *Massak ? Massak ? Kam ! Kini ? Kini ? Boi sèk !*

Je sors, lundi matin, de chez moi, avec Titi et, en route, mon pauvre Titi m'a laissé. Sa mort a causé la mort de neuf autres. J'ai mangé celui qui n'était pas encore né. J'en ai fait cuire la chair avec les paroles des hommes puis je me suis endormi entre deux vents.

La princesse chercha, chercha longtemps et, en final de compte, ne trouva pas la réponse.

KRAK !

KRIK !

Voici la réponse que donna Petit-Jean :

Lundi matin, je suis parti de chez moi, avec mon âne Titi. En route, mon âne m'a laissé, il est mort. La mort de Titi a entraîné le trépas de neuf urubus qui avaient dévoré le cadavre de mon âne.

J'ai mangé celui qui n'était pas encore né, c'est-à-dire le bébé d'une biche, je l'ai fait cuire en allumant du papier journal qui contient des reportages conçus par les hommes (les paroles des hommes). J'ai dormi entre deux vents parce que j'ai dormi sous un pont.

Petit-Jean gagna donc son pari et épousa la fille du Roi Angoulême. Je passais par là et j'ai félicité Petit-Jean.

Pour me remercier, il m'a administré un magistral coup de pied qui m'a fait faire un vol plané. Et c'est ce vol plané qui m'a amené

jusqu'ici pour vous raconter ce conte.

PATAKRAK !

LION, TIGRE, GRAGE ET TORTUE

Le Roi Okando se vantait de posséder la plus belle ferme du monde. Ce pincement d'orgueil était dû au fait qu'il avait quantité d'animaux, des bêtes de toutes les variétés et en excellente santé.

Cette prospérité continuait de mûrir lorsqu'il constata que des bêtes disparaissaient chaque jour comme par un coup de baguette magique.

Ayant doublé gardiens et surveillants, il n'obtint pas de résultats. Il se mit alors à poser force pièges dangereux. Aucune amélioration. Tous les matins, il lui manquait deux bœufs et quatre moutons.

Complètement désarmé devant ces vols, il se résigna à faire publier à son de caisse qu'il donnerait beaucoup d'or à celui qui mettrait fin à ce pillage mystérieux.

Le lendemain, dès l'aube, un petit monsieur, sur la pointe des pattes, et on ne peut plus discret, alla cogner tout doucement à la porte du souverain qui dormait encore.

C'était compère Tortue qui venait proposer ses bons et loyaux services.

— Bonjour, Sire, c'est à propos de la publication d'hier. Je vous promets, moi, Ignace Tortue, de vous débarrasser des scélérats qui dévastent votre propriété. Je vous demande un délai de deux jours.

— C'est entendu, répond le Roi Okando. Si, après deux jours, je ne perds aucune bête, tu auras ta récompense comme il se doit. Je te le promets.

Ignace Tortue, qui connaissait bien les deux coupables, ne perdit pas une minute. Il organisa un repas grandiose au cours duquel il reçut trois invités de marque, Lion le dévorant, Tigre tacheté le jaguar vorace et Grage le redoutable serpent trigonocéphale.

Rien ne manquait à cette fête. Et les amis appréciaient sans réserves ces plats qu'ils arrosaient des liqueurs les plus capiteuses.

Au milieu du festin, Ignace s'adressa à Lion.

— Compère Lion, quelle est sur la terre la chose qui t'énervé le plus ? demanda-t-il, comme pour s'amuser.

— Moi, répondit Lion en secouant sa crinière bien fournie, ce qui m'énervé le plus, c'est que l'on me regarde dans le blanc des yeux. Celui qui ose faire cela, je le tue sans pitié.

— Parfait, fit Tortue, et toi compère Tigre ?

— Ce que je déteste le plus, déclare Tigre, c'est d'entendre tomber quelque chose derrière moi. Je tue inexorablement celui qui jette un objet derrière moi.

— Excellent, fit Tortue, et toi Grage, qu'est-ce qui t'irrite le plus ?

— Moi, dit Grage, en levant la tête et en tirant sa fine langue, celui qui piétine ma queue peut se considérer comme mort. Ma queue est vitale, je ne pardonne jamais pour ma queue.

Ignace Tortue continua avec ses trois amis à vider les verres qui étaient remplis jusqu'au bord puis se frotta les pattes de plaisir.

— À votre bonne santé, mes amis, disait-il, buvez, buvez, faites comme chez vous.

Après avoir bien bu et bien mangé, Tortue s'excusa auprès d'eux sous prétexte d'aller rentrer sa volaille.

Tortue ramassa un gros caillou, passa derrière la fenêtre où était assis Tigre et laissa tomber la pierre : Bip ! Bip !

Tigre tressaillit et fixa Lion dans les deux yeux.

Comme la foudre, Lion se jeta sur Tigre et lui déchira la nuque de ses puissantes canines. Tigre rendit le dernier soupir.

Pendant qu'il tuait Tigre, Lion commit la maladresse de poser sa lourde patte sur la queue de Grage. Le Trigonocéphale se ramassa et bondit sur Lion. On entendit : Tak ! Lion riposta. Grage doubla : Tak ! Tak ! Lion se mit à trembler, puis à baver, fléchit sur ses pattes et tomba raide mort !

Tortue, après avoir dûment constaté le décès des deux invités, creusa un large trou dans son jardin et, sans cérémonie, se dépêcha d'enterrer tout ce beau monde.

— Tortue, dit Grage, tu es vraiment le neveu de Maître Elphège Tortue, le Notaire du Roi, car tu es d'une ruse très subtile. Veux-tu que nous soyons associés ?

— D'accord, répondit Ignace Tortue, qui ne craignait pas Grage, car compère Ignace détenait plus d'un tour dans son sac.

Quelques jours après, Ignace se rendit à la Cour.

— Bravo, Ignace, dit le monarque. On ne me vole plus mes bêtes depuis plusieurs nuits, je te donne en récompense un baril rempli d'or.

TIGRE LE PUMA ET LA DANSE DES BALAIS

Compère Lézard a invité compère Lapin à un bal travesti.

Ce jour-là, toutes les autres bêtes ont reçu leur invitation sauf Tigre rouge le puma que l'on juge trop gourmand et d'ailleurs aucun autre compère n'aurait accepté de s'asseoir à table avec lui.

Tigre est fâché avec tous sauf avec Lapin. Il va trouver Lapin pour lui demander d'intervenir auprès de l'organisateur pour qu'il obtienne son invitation lui aussi.

— Ma femme, dit Tigre, est malade, mes dix-neuf enfants pleurent parce que depuis plusieurs jours ils n'ont pas mangé. Donne-moi un conseil pour que mes enfants ne meurent pas de faim. Laisse-moi venir même un instant assister à ce bal, s'il le faut je me cacherais, et ils ne sauront pas que je suis là. Fais cela pour moi, compère, je t'en supplie.

Messieurs KRAK!!

— Mon cher compère, lui dit Lapin, je vois un seul conseil à te donner, c'est de me promettre de ne pas faire de bêtises.

— Je te jure sur la tête de ma mère et de mes dix-neuf enfants que je me conduirai bien, répond Tigre.

— Bon, ajoute Lapin, je veux bien te croire, mais ce n'est pas cela qui fera guérir ton épouse ou fera trouver à manger à ta famille.

Compère Lapin resta silencieux un moment puis se gratta la tête et la queue.

— Compère, dit Lapin, voici le conseil que je peux te donner : rends-toi au bal à une heure où personne n'est encore là, grimpe au-dessus du toit de la maison à un endroit où je creuserai un petit trou pour toi et, par ce trou, tu pourras suivre tout le déroulement du bal, et tiens-toi bien calme sans que l'on te remarque.

PATAKRAK !

— Entendu compère, entendu compère, répond Tigre rouge. L'idée est bonne. Je suivrai ta suggestion.

Le bal commence, les invités sont entrés. Lapin est en joli smoking, en ravissant faux col, en splendide nœud de cravate. On danse, on cause, on boit.

Compère Tigre, de sa cachette, au-dessus du toit, voit tout mais n'entend pas ce que disent les invités.

Dès son arrivée, Lapin a commencé à s'entretenir avec la plupart des danseurs.

— Compère, dit Lapin à chacun d'eux, la danse aura plus de charme si nous demandons aux cavalières de se ranger toutes ensemble. Et nous, les cavaliers, nous nous placerons en face d'elles et chacun de nous, avec un balai, entamera un *cassé-cô* (biguine rapide).

Chose dite, chose faite, chaque cavalier se met à danser avec son gros bâton de balai.

— Zim – zim – zoum, bom' bom' zazoum, bom' bom' zazoum, lance Compère Lézard.

— Zazoum bom' bom', zazoum bom' bom', répond l'ensemble des cavaliers.

— Quelle curieuse idée de préférer des balais à des cavalières, se dit Tigre le puma, je ne sais pas où ils ont été faire une telle trouvaille !

KRAK !

KRIK !

Le bal bat son plein. Le bal pète des flammes. Les clarinettes se surpassent. Compère Éléphant, le plus gros de l'assistance, joue de la trompette : « Troum tram troum, troum tram troum ! »

Compère Tigre, de plus en plus attentif, suit les faits et gestes de tout un chacun.

— Si je prends compère Macaque, se dit-il, il n'a pas assez de chair, il est un peu trop petit pour donner à manger à cette kyrielle d'enfants que je possède. Je préfère compère Éléphant car nous aurons à manger pour plusieurs jours.

Chose dite, chose faite. Tigre fixe bien Éléphant et, du trou de la toiture, d'un seul coup, fait un superbe saut et atterrit sur le dos d'Éléphant.

Toutes les cavalières, effrayées, se mettent à courir en criant au secours. Mais Lapin et les cavaliers, armés de leurs bâtons-balais, se jettent sur Tigre et lui administrent une magistrale volée de coups. Tigre, les reins cassés, la tête en sang, le nez fendu, détale en hurlant

et c'est devant la porte de sa femme que nous le retrouvons tirant une patte et vomissant du sang.

— Femme dit-il, aïe ! aïe ! va m'appeler le docteur, aïe ! aïe ! je viens de dégringoler d'un pied de fruits à pain et c'est pourquoi je suis dans cet état. J'avais grimpé à l'arbre pour cueillir des fruits à pain pour notre souper. J'ai glissé et j'ai fait cette chute.

Sa femme, qui avait tout compris, acquiesça.

— Oui, mon homme, on va s'occuper de toi, on va appeler le docteur, mais crois-moi, sur la terre, les conseillers ne sont jamais les payeurs.

— Oui, femme, les conseillers ne sont pas les payeurs, ils sont seulement les plus malins.

BON ENFANT ET MAUVAIS ENFANT

Messieurs KRAK !

Messieurs KRIK !

Il y avait une fois une mère qui avait deux garçons. Un qui était bon et l'autre mauvais. Le mauvais était l'aîné.

La mère, au moment de mourir, leur dit :

— Mes enfants, je vais mourir, le petit frère devra toujours bien écouter son grand frère puisque maintenant c'est lui qui me remplacera.

— Oui, maman, répondirent-ils.

Dès la mort de la mère, Mauvais Enfant dit : il faut qu'on vende tous les biens de maman.

— Mais non, lui fait remarquer Bon Enfant, maman vient de mourir, il faut attendre un peu, crois-moi.

— Ce n'est pas mon avis, répond Mauvais Enfant, souviens-toi que tu dois m'écouter car je suis le plus grand.

Ils vendirent donc tout ce qu'ils avaient et partirent.

Ils arrivèrent, après une longue marche, devant une grotte. Mauvais enfant ayant frappé, c'est Maman Ourse qui vient ouvrir. En ce temps-là, les animaux parlaient.

— Bonjour madame, dit Mauvais enfant, nous voudrions dormir, nous avons faim, notre mère est morte, nous sommes seuls.

— Entrez mes enfants, dit Maman Ourse, qui leur offrit ce qu'elle avait comme repas et leur trouva un endroit pour dormir.

Ils habitèrent plusieurs jours chez elle et comme elle avait cinq oursons, elle les laissait sous leur surveillance quand elle allait à l'abattis.

Un jour qu'elle partit faire ses courses, Mauvais enfant dit à son petit frère :

- Les oursons sont gras, nous allons en manger un.
- Mais tu deviens fou, lui répond Bon enfant, Maman Ourse nous fait beaucoup de bien et c'est ainsi que tu voudrais la remercier ?
- Avant la mort de maman, tu avais promis de m'obéir car je suis le plus âgé de nous deux. Tu dois m'écouter.
- Le grand frère mangea un ourson et lorsque Maman Ourse entra et voulut donner la tétée, ils lui apportèrent tour à tour les quatre qui restaient puis ils redonnèrent un des quatre à la place du cinquième. Ce dernier, ayant déjà tété, ne voulut rien boire, ce qui étonna la maman.
- Certainement, il avait le ventre trop plein lors de la précédente tétée, explique Bon enfant qui commençait à prendre peur.

PATAKRAK !

Chaque jour, le nombre d'oursons diminuait et c'est ainsi que Mauvais enfant mangea tous les petits de la mère Ourse.

Ils prirent la fuite. Lorsque la mère s'aperçut de la disparition de ses petits, elle coupa à travers champs pour rattraper les deux frères. Elle les poursuivit armée d'une pique pour les embrocher mais un corbeau qui passait les sauva en les prenant sur son dos.

— Regardez comment l'ourse poursuit ces jeunes, je suis content de pouvoir les aider, déclare compère Corbeau.

— Corbeau, tu les sauves, tu ne perds rien pour attendre, ils vont te régler ton compte, tu verras ! dit Maman Ourse.

Un peu plus loin, sur le dos de Corbeau, Mauvais enfant dit à son frère :

— Tu ne trouves pas que Corbeau sent mauvais, oh ! la, la, il sent trop ! Je lui coupe les ailes.

Et Corbeau, les ailes coupées, tombe bip ! avec les deux frères.

~~Monsieur~~ KRAK !

Docteur Tortue reçoit presque sur la carapace tout ce monde qui tombe du ciel. Les deux frères sont à demi morts.

— Regardez donc comment Corbeau s'y prend pour tuer ces deux malheureux ! dit-il. Je vais les soigner.

Il frotta le petit frère (Bon enfant) avec des herbes personnelles et celui-ci se réveilla et se mit à marcher.

— Je t'en supplie, Tortue, dit Bon enfant, ne réveille pas mon frère, fais-le mourir plutôt !

— Tais-toi, dit Tortue, vois comme tu es mauvais, tu es rétabli et tu ne veux pas que je rétablisse ton frère. Eh bien ! je vais le remettre d'aplomb !

Dès que Mauvais enfant se leva, il constata :

— Tiens, voici une tortue que je vais manger, dis, mon frère, allons chercher du bois sec pour la faire cuire.

— Tu n'y penses pas ! C'est Tortue qui vient de nous sauver !

— Souviens-toi de ce que maman a dit : c'est moi qu'il faut écouter, car je suis le plus grand.

— Soit, va chercher du bois, je garde Tortue et je l'empêche de s'en aller.

Messieurs KRAK !

Messieurs KRIK !

Quand le grand frère revient, il demande pour Tortue.

— Aïe ! grand frère, j'avais un besoin pressant, j'ai dû aller me soulager tout près, et lorsque je suis revenu, Tortue a fait marron.

Grand frère chercha partout et ne trouva pas trace de Tortue. Alors Bon enfant s'adressa à Mauvais enfant en ces termes : « Frère, je ne te suivrai plus, maintenant l'heure est venue pour nous de prendre des chemins différents. Adieu. »

C'est depuis ce jour-là qu'il y a sur la terre de bonnes et de mauvaises personnes.

GENS SOTS ET GENS D'ESPRIT

C'est une mère dont la maladie s'aggrave. Elle a deux garçons que l'on appelle Gens Sots et Gens d'Esprit. Gens d'Esprit dit à son frère :

« Nous ferons un bain pour maman dans lequel nous allons faire bouillir des herbes. Mettons l'eau et les herbes sur le feu et moi je vais tout de suite acheter un bock de tafia que nous ajouterons au bain. Nous allons pouvoir ainsi la guérir. »

Mes amis ! Gens d'Esprit marche longtemps avant de trouver un magasin de tafia. Pendant ce temps, le bain s'est mis à bouillir, à bouillir tant et si bien que l'eau commence à s'évaporer.

Gens sots, voyant que la quantité de bain diminue n'attend pas le retour de son frère. Il plonge sa pauvre mère dans le bain chaud.

Celle-ci fait la grimace sans mot dire et quand le frère arrive, il lui crie : « Tu vois ! tu vois ! tu as tué notre mère ! »

« Mais non, lui rétorque Gens Sots, tu ne vois pas qu'elle est en train de rire ? Elle est contente, elle n'est pas morte. Tiens, je vais lui chercher sa pipe, elle en sera encore plus contente. »

Ils fouillent un trou pour enterrer la morte. Après quoi, ils mangent et s'endorment dans le carbet. Quelques jours après, n'ayant plus rien à manger, ils voient passer une souris. Gens d'Esprit dit : « J'ai vu une souris, mettons le feu pour la tuer. »

Ils mettent le feu à la maison, chacun tenant un battant de la porte. Un incendie brûle tout et ils retrouvent commère souris bien rôtie qu'ils mangent sans attendre.

Ils s'en vont chacun avec un battant de porte sur l'épaule. Ils vont chercher du travail. Ils marchent, ils marchent jusqu'au coucher du soleil.

Ils arrivent près d'un fromager, arbre énorme. « C'est ici, dit Gens d'Esprit, que nous dormirons. »

Ils grimpent à l'arbre, placent bien chaque côté de porte sur les branches, puis s'endorment.

À minuit, ils entendent un drôle de vacarme. Gens d'Esprit réveillé,

s'asseyait pour écouter. Il aperçoit une bande de zombies, au pied du fromager, qui se mettent à chanter et à danser. Gens Sots se dresse sur sa cabane : « Il y a des diables. J'ai peur, j'ai mal au ventre, j'ai envie d'aller au W-C », dit Gens Sots.

« Non, surtout pas ça, lui répond son frère, si tu fais cela sur leur tête, ces diables nous tueront. »

Nécessité n'a point de loi. Gens Sots ne peut plus tenir. Il fait ses besoins sur la tête des zombies. Les diables tendent leurs assiettes et disent :

« Voilà de la bonne confiture que Dieu nous envoie, allons manger ! »

Gens d'Esprit, à son tour, fait pipi sur leur tête.

« C'est de la bière qui nous tombe du ciel, profitons-en ! » disent les zombies.

Gens Sots pense qu'il faut lâcher les battants de porte sur les zombies. Tout tremblants, ils les larguent. Les zombies prennent la fuite et disparaissent dans la brousse.

Les deux frères descendent de l'arbre et voient un tout petit zombi qui leur demande : « Que faites-vous ici ? »

« Je ne te comprends pas bien, lui explique Gens d'Esprit, approche pour montrer ta petite langue, sors-la de ta bouche pour que je la voie. »

Gens d'Esprit tire son canif et lorsque le petit diable lui montre la langue, il la coupe.

Les deux frères, tout peureux, sont partis avec le bout de la langue. Ils arrivent dans une veillée mortuaire. Une vieille dame veillait sur le mort.

— Bonsoir madame, dit Gens Sots, je vous donne ce petit bout de langue et vous me donnez le mort en échange.

— Je veux bien, répond-elle, car je suis fatiguée de veiller, je vais pouvoir aller me reposer.

Ils prennent le mort et le transbordent dans une autre chambre où étaient assises plusieurs personnes puis s'en vont dormir sur le pas de la porte.

Au petit jour, le ventre du cadavre éclate : pow ! et commence à sentir, ce qui met en fuite tout le monde.

Le soleil s'est levé et, Colibri qui passe par là, se désole au milieu de

toutes ces odeurs et les invite à partir avec lui. Il prend Gens Sots sous une aile et place Gens d'Esprit, plus petit que son frère, sous sa queue.

Après un vol à haute altitude, Colibri lâche un pet : proum !

Il pète encore : proum !

« Si tu recommences, lui dit Gens d'Esprit, je te coupe le derrière. »

Il pète une troisième fois et Gens d'Esprit tire son canif. Colibri lève haut la queue et les deux ailes et largue les deux frères.

Ils tombent à terre et, couverts de blessures, perdent connaissance. Une vieille marchande de pain dépose son panier et vient les secourir. Elle réveille Gens Sots qui lui dit : « Merci madame, il ne faut pas réveiller celui-là car c'est à cause de lui que tout ça est arrivé. »

— Non, répond la marchande, si je t'ai aidé, il faut aussi que je lui rende service.

Elle réveille Gens d'Esprit qui entre dans une violente colère et gesticule :

« Qui vous a permis de me réveiller en plein sommeil ? Je vous trouve bien hardie, allez-vous-en tout de suite et si vous me refaites cela, je vous tue la prochaine fois, espèce de vieille idiote ! »

Mes amis, je passais par là, j'ai demandé à Gens d'Esprit de se montrer plus poli et d'aller faire ses excuses à la bonne Dame.

« Cette dame n'est pas ta camarade », lui ai-je expliqué.

Mes amis, en m'entendant lui dire cela, Gens d'Esprit m'a flanqué un sacré coup de pied qui m'a envoyé jusque devant vous et pardonnez-moi d'avoir tourné pendant des heures autour de moi-même comme une toupie avant de vous raconter ce conte.

LE MARIAGE DE L'ARAIGNÉE

Conte galibi

KRAK !

KRIK !

Anansi l'Araignée doit se marier. Elle invite tous les animaux à la noce. Mais comment faire à l'égard de Tortue avec laquelle elle est en mauvaises relations ? Elle veut bien l'inviter pour la forme mais il faut à tout prix trouver une astuce pour l'empêcher de participer au festin.

Anansi, après mûre réflexion, décide de l'inviter. De cette façon on ne dira pas qu'elle a écarté son illustre ennemi.

Anansi reçoit ses invités : ils lui apportent des cadeaux et la couvrent de félicitations. Les convives sont au complet. Ils ont fini d'embrasser la mariée.

— Mes chers amis, dit Araignée, merci pour vos bons vœux, merci sincèrement. Avant de passer à table, je demande que chacun vérifie qu'il est bien propre. C'est pourquoi je prie tous mes invités de bien se laver les mains. D'ailleurs, je vais me faire un devoir de vérifier moi-même si le nécessaire a été fait.

Tous les invités se sont bien lavé les mains. Tortue, comme les autres, s'est consciencieusement soumise à la règle.

Mais, ne pouvant marcher que sur ses quatre pattes, elle les a encore salies, et, quand elle les montre, Araignée lui fait remarquer qu'il faut retourner les nettoyer.

Elle revient cette fois-ci pour les montrer à nouveau.

— Non, Tortue, tu es toujours sale, il faut retourner te laver les pattes.

La petite scène du renvoi de Tortue va se répéter sans interruption et, pendant ce temps-là, les invités mangeront tous les plats.

Et Tortue n'aura pas pu pénétrer dans la salle du banquet.

ZABETH ET IRÈNE

Zabeth et **Irène**. Deux amies inséparables. De l'eau ne passait pas entre elles. Mais leur bonbon s'est brûlé depuis qu'elles ont le même ami : **Thiédo**. **Thiédo**, pour sa part, ne fait que passer car il a d'autres *dials* (amies).

Les deux femmes habitent la cité Mirza. Elles sont voisines. Leurs terrains ne sont séparés que par un soupçon de barrière.

Voici **Zabeth** qui lave du linge et **Irène** qui arrose ses plantes. Je passais par là. Les oreilles n'ont pas de couverture. Je me suis mis à les écouter.

Elles se disent sur un ton « fort gentil » des paroles « fort méchantes ».

Appréciez vous-même la phraséologie saveur de piment qui franchit leurs lèvres.

Zabeth. Hé ! Hé ! La poussière fè passé sa, van charié li.
La poussière a fait plus que cela et cependant le vent l'a emportée.

Irène. *Yé gain rézon di di : rendé servis ka ba'y mal do.*
On a raison de dire que rendre service donne mal au dos.

Zabeth. *Mé palô ! Sa ki a kiô gnanm, a kouto ounso ki savé.*
Que d'histoires ! Seul le couteau peut savoir ce qu'il y a au cœur de l'igname.

Irène. *Ah ! Si van pa té vanté, ou pa té ké wè gogo poul.*
Ah ! Si le vent n'avait pas soufflé, on n'aurait pas vu le derrière de la poule.

Zabeth. *Oui, mé zanmi. Kanna gain di lo pou li lavé, poul pa gain pou li bwè.*

Oui, mes amis. Le canard a de l'eau pour se laver, la poule n'en a

pas pour boire.

Irène. *Gran moun toujou di : poul sassy pangnin, pangnin kouvri li.*

Les vieilles personnes ont toujours dit : la poule a tant tourné autour du panier que celui-ci a fini par la couvrir.

Zabeth. *Mo toujou tandé di : ravèt pa gain rézon divan la pot poulayé.*

J'ai toujours entendu dire que : le cafard n'a pas raison devant la porte du poulailler.

Irène. *A ki sa ou lé fè ? Sa tourt di laro bwa, a pa sa li di anba trap.*

Que voulez-vous qu'on fasse ? Ce que la tourte dit juchée dans l'arbre, ce n'est pas ce qu'elle dit au fond de la trappe.

LES RAILLERIES SE RENVOIENT COUP SUR COUP

Zabeth. *Manman pa té las répété nou : konté assou sodiè ou vwézin, ou ka dronmi san soupé.*

Maman ne se fatiguait pas de nous répéter : comptez sur la chaudière de votre voisin, vous dormez sans souper.

Irène. *Mo pa, mo savé ki passiens a riches pov moun.*

Pour ma part, je sais que la patience est la richesse des pauvres.

Zabeth. *Mo péyé pou konnèt : a pa minm jou féy tonbé a dilo li ka pouri.*

Je suis payée pour savoir que la feuille tombée dans l'eau ne pourrit pas le même jour.

Irène. *Mo pou ké jin blié : sa'w pa konnèt vié passé'w.*

Je n'oublierai jamais que ce que vous ignorez est plus vieux que vous.

Zabeth. *Kaouka tandé. Tout lagratich ka maché vant an ba, ou pa savé a ki lakèl ki gain mal vant.*

Taisez-vous plutôt. Tous les lézards rampent sur le ventre, on ne sait pas quels sont ceux qui souffrent du ventre.

Irène. *Sa ki di sa li pa mantô : tout manjé bon pou manjé, tout palô pa bon pou di.*

Celui qui a dit ceci n'a pas menti : toutes les nourritures sont bonnes à manger, toute parole n'est pas bonne à dire.

Zabeth. *Mo défin tant té ka répété nou : paké soti la tèt, li tonbé la zépôl.*

Ma tante défunte nous répétait : le paquet tombé de la tête est freiné par les épaules.

Irène. *Oroyo. A ban kout ki fê gogo kontré.*

Je ne sais. Le banc court oblige les fesses à se toucher.

Zabeth. *Kou di Nonk Lucien : valé kraché mignô passé gorj sèk.*

Comme dit Tonton Lucien : avaler sa salive vaut encore mieux que de garder la gorge sèche.

Irène. *Athanase té toujou ka di : chans krobo a pa chans maïpouri.*

Athanase disait toujours : la chance du corbeau n'est pas celle du maïpouri (tapir).

LA CASCADE DE MÉPRIS CONTINUE

Zabeth. *Mo fi ! A grémessi bèk jako si toti manjé grinn balata.*

Ma fille ! C'est grâce au bec du perroquet que la tortue mange des graines de balata.

Irène. *A pa mo fôt' si léza valé grinn monbin.*

Ce n'est pas par ma faute que le lézard a avalé des graines de monbin.

Zabeth. *Pou dronmi, loularou ka dronmi, li pa binzwin brassé so payas.*

Pour le peu de temps qu'il a dormi, le loup-garou n'a pas besoin de faire son lit au lever du jour.

Irène. *Woy ! mo gain mar : palô bokou, machouè gonflé.*

Ho la la ! J'en ai marre : si je parle beaucoup, ma mâchoire gonflera.

Zabeth. *A sa moun-yan ki ka fè kaka santi.*
Ce sont ces gens-là qui feront puer les excréments.

Irène. *Yé pou ké fè mo di : kiou kaka viré gadé pot chanm, li di li : foun ! to ka santi.*

On ne me fera pas dire : le derrière se tourne vers le vase de nuit qui l'a servi et lui dit : « Tu sens vraiment mauvais ! »

Zabeth. *Mo manman ! moun malprop. Si béf pa té savé so dèrè gran, li pou té ké valé grinn mang.*

Ho ! Ma mère ! Les gens sont malpropres. Si le bœuf ne savait pas que son derrière est grand, il n'aurait pas avalé de graine de mangue.

Irène. *Dipi mo piti, mo toujou tandé : tout jwé sa jwé, mé kassé bwa la kiou makak sa pa jwé.*

Depuis mon enfance, j'ai toujours su que toute plaisanterie est de mise mais que rompre du bois dans le derrière du singe n'en est pas une.

LES QUOLIBETS SE POURSUIVENT

Zabeth. *Sa ou lé fè ? Rat mouri a ta mi pou so lonô.*

Que voulez-vous ? Le rat a crevé sur le tas de maïs, pour sauver son honneur.

Irène. *Yé toujou di : lavé ti moun tou patou, mé léssé so gogo pou so manman.*

On a toujours dit : lavez toutes les parties du corps d'un enfant, mais laissez son derrière pour sa mère.

Zabeth. *Mo granmanman toujou di mo : pitit pa kouté manman mouri solé midi.*

Ma grand-mère m'a toujours dit : petit enfant qui n'écoute pas sa mère meurt au soleil de midi.

Irène. *A vrè minm sa parôl-a : sa wéy pa wè, kiô pa fè mal.*

C'est vrai lorsque l'on dit : ce que l'œil n'a pas vu ne fera pas mal au cœur.

Zabeth. *E sa la a têt : si ou gadé o fon pi ou pou ké bwè so dilo ?*
C'est vrai aussi lorsque l'on dit : si vous regardez au fond d'un puits, vous ne boirez pas son eau.

Irène. *Thiédo gain pou viré. Jansiv té la anvan dan.*
Thiédo retournera chez toi. Les gencives étaient là avant les dents.

Zabeth. *Dousman tandé. Guidiguidi pou ka maré pagra.*
N'allez pas si vite. L'empressement ne vous aide pas à amarrer le pagra.

Irène. *Makak savé ki bwa li ka monté.*
Le singe sait à quel arbre il grimpe.

QUI AURA LE DERNIER MOT ?

Zabeth. *Réfléchi anvan palé. Makak lakio long pou ka janbé difé.*
Réfléchissez avant de parler. Singe à longue queue n'enjambe pas le feu.

Irène. *Mé mo, mo savé dilo tonbé pou ka ranmassé.*
Mais moi, je sais que l'eau tombée ne se ramasse pas.

Zabeth. *Mo gain toujou bon espoir pas a ké passiens léfan déboché takoko.*

Je garde toujours bon espoir car c'est avec patience que l'éléphant est arrivé à débaucher la fourmi takoko.

Irène. *Mo toujou tandé : a pa tout danbwa ki rayi agouti.*
J'ai toujours entendu dire que toutes les forêts ne sont pas inhospitalières à l'agouti.

Zabeth. *Mo ka di kou kayakou : assou kouri, n'a wè.*
Je dis comme le chevreuil Kariacou : c'est sur notre façon de courir qu'on va nous départer.

Irène. *Léssé mo ari, mo sa lakio béf : tan alé, tan vini.*
Laissez-moi rire, je suis comme la queue du bœuf, je dis que le

temps s'en va, que le temps revient.

ADORABLE IRÈNE

Je prenais plaisir à écouter ces échanges de passes cliquetantes de *dolos*, mais le temps passait. J'ai crié un fort bonjour à Irène.

Irène. *Ah ! a to, Auxence.* A ki van ki minnin to issi-a ?

Ah ! c'est toi, Auxence, quel vent t'a amené ici ?

Auxence. *Oun bon van. Li gain lontan mo là. Koté zôt pran sa bel parôl-ya ?*

Un bon vent. Il y a longtemps que je suis là. Où avez-vous pris ces belles paroles ?

Irène. *A koumansé mo koumansé vidé mo kroukrou dolo. Sa ki dèhié pankò touché.*

Je ne fais que commencer à vider mon kroukrou de *dolos*. Ce qui reste est inépuisable.

Auxence. *Mé to ka roukonnèt ki li minm vayan ossi ?*

Mais tu reconnais qu'elle est vaillante aussi ?

Irène. *Li pa nègres Kayinn pou bon kiô, manman akaparèz-a. Si so lanmè bon, mo kannon bon. Thiédo, so alé a di li, so viré a di mo.*

Elle n'est pas négresse de Cayenne pour rien, la manman-accapareuse. Si sa mer est bonne, mon canot est bon. L'aller de Thiédo est à lui, son retour est à moi.

Auxence. *Léssé Thiédo bail Zabèth, roupran ké mo. To savé vié kannari ka fè bon lassoup.*

Laisse Thiédo à Zabèth et reprends les amours avec moi. Tu sais : les vieilles marmites font de la bonne soupe.

Irène. *Non, mo fi. Apré ou tan sa ou nôt. Sann a pa difé.*

Non, mon fi. Après un temps, c'en est un autre. La cendre n'est pas le feu.

TIGRE ET LAPIN

Rouveye l'kont

Réponse : Fo kôl !

Sa zandoli ka poté ?

Tig alé péché ké Lapin. Tig averti Lapin : « Si mo pa pran bokou posson, mo ké konplété mo pangnin posson ké roun lapin. Paski mo fanmi kontan manjé lapin bokou, bokou. »

Lapin vin' blinm, li savé Tig ké sassé tchouél'.

Yé koumansé péché. Lapin fouré so lanmin o fon n'trou dlo. Oun bèt kinbé so lanmin annan trou-a.

Lapin doumandé a ki moun ki kinbél' Bèt-a réponn : « A mo Fonga ki kinbé to, si to lé mo ladjé to, di mo : founghé mo. »

Lapin krié : « Founghé mo ! »

To tandé : Viou-ou ! Bim !

Lapin voltijé. Li tonbé loin. Lapin marké plas' li tonbé épi li alé mété piké jis annan plas'-a.

Madanm, KRAK !

Mouché, KRIK !

Lapin alé sassé Tig, montré li trou dlo-a.

Li di Tig : « Sa trou-a plin ké posson, atô mo lanmin tro kout', fouré to pa lanmin, konpè. »

Tig mété so lanmin, li rélé : « Konpè, oun bagaj kinbé mo lanmin, a ki sa ? »

Lapin réponn : « Doumandé li a ki moun, épi di li founghé to, konpè. »

— A ki moun ? di Tig.

— A mo Fonga, si to lé mo ladjé to, di mo founghé to.

— Founghé mo ! di Tig.

To tandé : Viou-ou ! Bim ! Tig voltijé alé anpalé so kôt annan piké-ya. Li mouri so dé wéy grand louveri.

Dolo : Bon Guié pini p'ka rété loin.

Traduction

Tig s'en va pêcher avec Lapin. Chemin faisant, Tig avertit Lapin : « Si je

ne prends pas assez de poissons, je compléteraï mon panier de pêche en y ajoutant un lapin parce que ma famille apprécie beaucoup la chair du lapin. »

Lapin devient blême sachant que Tig va chercher à le tuer. Ils commencent à pêcher.

Lapin fourre sa main au fond d'un trou plein d'eau. Quelque chose retient sa main dans le trou.

— Quel est celui qui m'a tenu ? demande-t-il.

Celui qui l'a tenu lui répond :

— C'est moi, Founga, qui retiens ta main, si tu veux que je te lâche, demande-moi de te foungher.

— Founga-moi, crie Lapin.

On entend alors : Viou-ou ! Bim ! Lapin est voltigé, décrit un grand demi-cercle et va tomber loin. Il marque soigneusement la place où il est tombé et s'empresse d'aller planter des pieux bien pointus à l'endroit exact où il a atterri.

Madame KRAK !

Monsiur KRIK !

Lapin va chercher Tig, lui montre le trou, lui explique que c'est un trou très poissonneux.

— Compère, dit Lapin, j'ai la main trop courte, fourre donc la tienne dans le trou.

Tig y plonge la main et gesticule :

— Compère, il y a quelque chose qui m'a tenu. Qu'est-ce que c'est ?

— Demande-lui qui il est, répond Lapin, puis demande-lui de te foungher, compère.

— Qui es-tu ?, dit Tig.

— Je suis Founga, si tu veux que je te lâche, tu n'as qu'à dire : founga-moi.

— Founga-moi, dit Tig.

On entendit : Viou-ou ! Bim ! Tig est voltigé et, dans un vol plané, va s'empaler dans les pieux. Il meurt les yeux grands ouverts.

Moralité : Le Bon Dieu qui punit n'habite pas loin.

LE SOLEIL ET LA LUNE

Madamm KRAK !

Mouché KRIK !

10 djonguèt'annan dé djonguèt' ?

Réponse : pié ké soulié.

Solé té lé manjé pitit la Lin'. Pitit la Lin', a bèl ti zétwèl. Solé gain wéssi bèl ti zétwel alantou dil'.

— Koumè, di Solé, mo las wè mo minm pitit alantou di mo. An nou chanjé pitit.

— Dakô, konpè, di la Lin'. Si to lé nou ké fè konran : tou lé jou, to ké voyé n'di to pitit ba mo. Mo minm, mo ké ba to n'di mo pa.

— Dakô, koumè, réponn Solé.

Madamm KRAK !

Mouché KRIK !

Landimin, Solé voyé roun di so zanfan. La Lin' abiyél' kou n'di so pa pitit, li rétourninl' bail Solé. Solé manjél'.

Sa zafè-a alé konran jouk ató n'jou Solé pa rété n'ti moun ankô.

A dipi sa jou-a, Solé ka lévé li ounso landan siel san zétwèl. La Lin', lôl' parèt, gain tout so pa pitit alantou dil'.

Dolo : Fô oupran divan anvan divan pran ou.

Traduction

Que sont 10 djonguettes dans 2 djonguettes ?

Réponse : les pieds et les souliers.

KRAK !

KRIK !

Compère Soleil voulait dévorer les enfants de la Lune. Les enfants de la Lune sont de belles petites étoiles. Le Soleil a aussi de belles petites étoiles autour de lui.

— Commère, dit Soleil, je suis fatigué de voir mes mêmes enfants autour de moi. Allons changer d'enfants.

— D'accord, mon compère, dit la Lune. Je te propose le système suivant : chaque jour, tu m'envoies un des tiens, et en échange, je t'envoie

un des miens.

— D'accord, ma commère, dit Soleil.

PATAKRAK !

Le lendemain, Soleil envoie un premier enfant. La Lune habille ce dernier comme si c'était l'un des siens et le retourne a son compère. Soleil mangea l'enfant. Soleil mangea ainsi tous ses enfants et la Lune conserva tous les siens.

C'est depuis ce jour que le Soleil se lève seul dans les cieux sans étoiles. La Lune, quand elle apparaît, est entourée de tous ses enfants.

Moralité : Il faut prendre les devants avant que les devants ne vous prennent par surprise.

TIGRE ET CABRI

Kabrit fini pronminnin ôbô lan mèn. Li di li ka rantré lo so kaz. Li ka maché assou la plaj. Li wè Manbialé Konpè Tig ka vin'. Kouman poul' fè pou Manbialé pa wèl' ? Si Tig wèl', li ké tienbél' poul' manjél'.

Kabrit trouvé oun riz. Li fai oun trou annan sab-a épi li rantré séré o fon trou-a. Li bouché trou-a plin ké sab pou konpè Manbialé pa wèl'.

KRAK !

KRIK !

Lô Tig maché assou trou-a, li pa roumaké angnin, mé so pié kongnin assou korn Kabrit. Li krè a oun chiko ki kongnin so pié. Ké kôlè li voltijé chiko-a loin. Viou ou ! Bim ! Kabrit tonbé loin ké so korn.

Kabrit té tourdi, li lévé, li mété pézé, li krié pou Tig : « Merci mè ! La pi bel an ba la bail ! »

Dolo : Lespri di pi piti, a kouyon pou pi gran.

Traduction

Cabri s'est bien promené au bord de la mer et va regagner son domicile. Il traverse une grande plage qui lui permettra d'arriver chez lui. Chemin faisant, il aperçoit Manbialé compère Tigre qui se dirige vers la plage. Comment faire pour ne pas être remarqué par Manbialé ? Si Tigre le tient, il le dévore sur-le-champ.

Cabri trouve une ruse. Il creuse un trou dans le sable et se cache au fond. Il rebouche bien le trou avec du sable et quand Tigre passe, il ne discerne rien d'anormal.

KRAK !

KRIK !

Mais Tigre se cogne le pied sur une corne de Cabri qui émerge de la cachette. Il croit que c'est un chicot qu'il a heurté, le saisit rageusement et le voltige en grondant. Viou ou ! Bim ! Cabri et sa corne font le vol plané et tombent loin de la plage.

Cabri, encore étourdi, se relève, prend la fuite et crie pour compère Tigre : « Merci maître ! Le plus beau est caché sous la baille. »

Moralité : Autant le faible est spirituel, autant le fort est imbécile.

DIBAKWÉ KE MANMAN DI LO

Dibakwé et Maman dilo

Dibakwé a té pitit oun gran chassô. So papa, Gnakou, té ka la chas ké sinp, i té ka détri tout viann di gran danbwa. Anvan so lanmô, li fè aplé so pitit Dibakwé.

— Mo garson, di so papa, mo santi mo ké mourir. Pran sa piti sak-a, maché ké li toujou a to kou. Lô to an danjé, lovril' prezanté sa ki andanl' pou to zinnmi.

— Oui, papa.

Gnakou mourir. A dé krié Dibakwé krié ! Mé passion la chas té pi fô ki so la pinn.

Oun bon mantin li pran so nark ké so fléch, li antré la danbwa. Li janbé n'krik. An mitan oun chan wa'y Dibakwé wè n'joli fimèl bich ki té ka maché kougnan kougnan divanl'.

Li bandé so nark, li largué so kout' fléch. A so gran léton'man fléch-a tonbé la so pié. San pédi tan, li tiré n'wôt fléch. Fléch-a routournin la so pié. So chivé dressé la so tèt.

Bèl bich-a, olié di pran kouri, vansé assoul'.

— A ki sa mo fè to Dibakwé ? A viann to lé manjé ? To pa trouvé to papa détri nou assé ? To lé fini kénou ras. Suiv mo !

Dibakwé pran tranblé. Li pa réponn.

Bich divan, Dibakwé ka maché dèhiè kou n'ti chien.

Yé rivé ôbô n'gran trou koté té plin ké rakaba, kat gro bwa té ka kontré. Bich ké so pat divan frapé trwa kou. Landan n'moman Dibakwé té entouré pa san piti bonônm, yé talon té ka gadé divan, yé dwèt pié té dèhiè.

— Maskilili, di Bich, koté zôt rwè ?

— Li ka fè la sièst, Manman di lo.

— Alé dil' mo binzwil' tout' swit.

— Oui, Manman di lo.

KRAK !

KRIK !

Alô Bich a té Manman di lo. Papa Dibakwé ki té sa n'joli wônm kan li té jinn, té touj ou roufizé marié ké Manman di lo. Manmzèl fâché té

jiré di vanjé so kô assou so pitit.

Rwè Maskilili parèt.

— Bonjou, Manman di lo, mo a to dispozission.

— Voyé sassé Mait Bwa, pou nou réglé kont sa ti insolan ki ka détri nou zannimo.

— Oui, Manman di lo !

Rwè Maskilili siflé so soda. Yé entourél'.

— Dispersé zôt pou trouvé Mait Bwa, di li Manman di lo ka antann li a mo palè pou non réglé oun zafè ki grav.

Zôt minm, Maskilili, bien sirvéyé chassô-a, si li roumin, pa jwé kél'.

— Oui, mo Rwè, réponn Maskilili-ya, armé ké yé nark ké yé flèch.

Lô Mait Bwa rivé, li jité n'kout wéy assou Dibakwé.

Mait Bwa a té n'gran wonm, kouvri ké long pwèl.

YA

A BOU BOU

Tribinal koumansé.

Chak moun ba'y so avi assou Dibakwé ki té ka kontinin ravaj di so papa Gnakou. Manman di lo doumandé lanmô di Dibakwé. Sé dé wôt jij-ya aksepté. Manman di lo di : « Fô fè li souffri anvan li mouri, mo ké tchwé li a piti fé, ban mo li pou mo fèl' souffri. »

Mait Bwa ké Rwè Maskilili té tro galan pou roufizé sa satisfaksion-a pou Manman di lo. Yé aksepté bali chassô-a.

Alô Bich pati ké so kondané a mor. Pôv Dibakwé té koumansé ka pédi so tèt, li té blijé obéi-yé, yé té pi fô. Yé rivé ôbô n'la riviè. Oun chinn rôch té an mitan. Dilo a té klè, ou té ka wè o fon.

Bich di : « Antann mo la, mo ka vin'. »

Li rantré annan dilo-a, li plonjé. Oun moman apré, a roun bèl manmzèl ki parèt assou pi joli roch-a. So kô té lan motié fanm, lan motié posson.

— Dibakwé, di Manman di lo, to la vi a mo lanmin, mé anvan di pédi li, mo ké pozé to n'kondission. To lanmô ké fè mo la pinn. Gadé kouman mo joli, mo gain pouvoir assou tout zannimo. Mo ka abité n'palè an ba sa la riviè-a.

Si to aksèpté sa mo épou, to ké sa mo rwè. Marié ké mo, pa fè kou to papa.

Méssié KRAK !

Méssié KRIK !

Dibakwé réfléchi, li gadé bèl sirèn-a, so chivé kouvri so do, so gorj san soutien, so kô bien bati, lan motié posson, lan motié fanm. So lidé alé a ti sak so papa té ba'y li pou sovél' di tout danjé.

À koi bon, di Dibakwé, lèssé passé n'si bèl lokazion. Li proche, yé dé lèw kontré.

Manman di lo glissé kichoz a so nin pou permèt li respiré o fon di

lo-a, yé tou lé dé disparèt annan n'krévas, a té la pôst di yé palè.

Landimin, andan tout péyi-a, bri lanmô Dibakwé kouri. Yé bat la danbwa, yé bat la riviè yé pa trouvè so kadav.

Oun mwa apré, tout moun té bliél'.

Pannan sa tan-a, i té ka filé le parfè tamour ké so Manman di lo.

À konhan, Manman di lo trayi konfians ki Mait Bwa ké Rwè Maskilili so dé zanmi.

Traduction

Dibakwé était le fils d'un grand chasseur. Son père, Gnakou, pratiquait la chasse avec des simples (feuilles médicinales de sorciers). Il détruisait toutes les viandes (gibiers) des grands bois. Au moment de rendre l'âme, il fait appeler son fils Dibakwé.

— *Mon garçon, dit-il, je sens venir la fin. Je te donne ce petit sac, garde-le toujours à ton cou. Lorsque tu seras en danger, ouvre-le et présente son contenu devant le visage de ton ennemi.*

— *Oui, papa.*

Gnakou mourut. Dibakwé, inconsolable, pleura toutes les larmes de son corps. Mais sa passion de la chasse était plus forte que son chagrin et prit le dessus.

PATAKRAK SAN ZO !

Un matin, il prit son arc et ses flèches et entra dans les bois. Il enjamba une crique. Au milieu d'un champ rempli de feuilles de ouaille, il vit une jolie biche qui marchait couci-couça devant lui. Il banda son arc et lâcha une flèche. À son grand étonnement la flèche vint tomber à ses pieds. Sans perdre de temps, il tira une autre flèche. Celle-ci retourna à ses pieds. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

La belle biche, au lieu de fuir, avança vers lui avec arrogance.

— *Qu'est-ce que je t'ai fait, Dibakwé ? C'est du gibier que tu veux manger ? Tu ne trouves pas que ton père nous a assez massacrés ? Tu veux donc en terminer avec notre race ? Suis-moi, je te l'ordonne.*

Dibakwé se mit à trembler et ne répondit pas. La biche traversa le champ et Dibakwé la suivit alors comme un toutou docile.

Messieurs, KRAK ! Messieurs, KRIK !

Ils arrivèrent près d'un grand trou rempli de rakabas (gros troncs d'arbres). Quatre bois énormes se rencontraient par leurs sommets et tenaient debout en formant un cône. Biche, de ses pattes de devant, frappa trois fois. En un moment, Dibakwé était cerné par cent petits bonshommes ayant les pieds retournés, talons par-devant, orteils par-derrrière.

— *Maskilili, dit Biche, où est votre Roi ?*

- Il fait la sieste, Maman di lo.
- Allez lui dire que j'ai besoin de lui tout de suite.
- Oui, Maman di lo.

KRAK !

KRIK !

Dibakwé comprit alors que Biche était Maman di lo.

Le père de Dibakwé qui était un joli mâle quand il était jeune avait toujours refusé les avances en mariage que lui faisait Maman di lo.

Celle-ci, se sentant humiliée, avait juré de se venger de cet affront sur son fils Dibakwé. Le Roi des Maskililis apparut.

— Bonjour, Maman di lo, je suis à ta disposition.

— Envoie chercher Maître-Bois pour que nous puissions régler le sort de ce petit insolent qui décime nos animaux.

— Oui, Maman di lo.

Le Roi des Maskililis siffla pour appeler ses soldats qui vinrent aussitôt autour de lui.

— Dispersez-vous pour aller me retrouver Maître-Bois, dites-lui que Maman di lo l'attend à mon palais pour que l'on règle une affaire très grave. Vous-mêmes, les Maskililis, surveillez bien ce chasseur ; s'il bouge, ne le méngez pas.

— Oui, mon Roi, répondirent les Maskililis armés de leurs arcs et de leurs flèches.

PATAKRAK !

Lorsque Maître-Bois arriva, il jeta un coup d'œil sur Dibakwé. Maître-Bois était un homme de haute taille couvert de longs poils. Le tribunal commença. Chacun donna son avis sur Dibakwé qui continuait à faire dans les bois le massacre des animaux comme son père Gnakou.

Maman di lo demanda la mort de Dibakwé. Les deux autres juges, le Roi des Maskililis et Maître-Bois, approuvèrent. Maman di lo précisa :

« Il faut le faire souffrir avant qu'il meure, je vais le faire périr à petit feu, donnez-le-moi pour que je le torture longuement. »

Maître-Bois et le Roi des Maskililis étaient trop galants pour refuser cela à Maman di lo. Ils acceptèrent de lui confier le chasseur.

KRAK !

KRIK !

Alors Biche s'en alla avec son condamné à mort. Le pauvre chasseur commençait à perdre la tête et était obligé d'obéir, n'étant pas le plus fort.

Ils arrivèrent près d'une rivière. Une chaîne de roches se trouvait au milieu de l'eau. La rivière était claire et bien transparente.

— Attends-moi ici, dit Biche, je reviens.

Elle plongea au fond de l'eau et un moment après, c'était une belle fille qui apparaissait sur la plus jolie des roches. Son corps était mi-femme, mi-poisson.

— Dibakwé, dit-elle, ta vie est entre mes mains, mais avant de te la supprimer, je vais te poser une condition. Ta mort me fera de la peine. Regarde comme je suis jolie, j'ai le pouvoir absolu sur tous les animaux. J'habite un palais au fond de la rivière.

Si tu acceptes d'être mon époux, tu seras mon roi. Marie-toi avec moi, ne fais pas comme ton père.

PATAKRAK !

Dibakwé réfléchit, il contempla cette ravissante sirène, ses cheveux qui lui couvraient les reins, sa gorge sans soutien, son corps bien bâti, la moitié en poisson, la moitié en femme.

Son idée se porta sur le sac que son père lui avait donné pour le garantir contre tout danger.

— À quoi bon, dit-il, laisser passer une si précieuse occasion !

Il s'approcha d'elle et leurs lèvres s'unirent en un long baiser.

L'ondine lui glissa dans le nez quelque chose qui lui permettra de respirer sous l'eau et tous les deux disparurent dans une crevasse qui était la porte d'entrée de leur palais.

Le lendemain, dans tout le pays, le bruit de la mort de notre chasseur se répandit. On fouilla dans les forêts, dans les abattis, dans les rivières, on fouilla toutes les entrailles de la terre, on ne retrouva pas son cadavre.

Un mois après, tout le monde l'avait oublié.

Pendant ce temps, il filait le parfait amour avec Maman di lo. C'est ainsi que Maman di lo trahit la confiance de ses partenaires Maître-Bois et le Roi des Maskililis.

PRINCESSE ANÉMONE

défie le roi

Roué voyé militèr pran poi ki landan oun térin di 50 ektar di Gangan Anémone. Yé antré landan tout' labati pou pran poi. Mé Anémone di yé : « Fô gangnin kondission pou mo bail sé poi-ya. »

Lo sé soda-ya rakonté Roué ki sa Anémone doumandé, Roué kôlè épi li di yé alé sassé vié fanm-an, potél' divanl'. Sé militèr-ya rétournin pou sézi Anémone. Lô ninnin-an wè yé, li mété so jip épi li ka chanté : « Odio, dodidio, kaïman lé gélido... » Sé poi-ya transformé an 50 000 soda ki paré pou briga pou défann Anémone. Anémone krié fô : « Alé di Roué si li pa kontan ki li vin' li minm. »

KRAK !

KRIK !

Mait Elfège Toti, notai di Roué, a roun wonm ki gain linflians. Li konséyé, Roué alé li minm wè Gangan Anémone. Roué rivé koté manmzèl, li dil' li pa voyé so soda ké ardiès. Gangan-a réponn-li : « Roué si to sa oun wonm, kassé oun poi. »

Anémone mété so jip li koumansé chanté : « Odio, dodido, Kaïman légélido... » Tout' poi-ya transformé en soda, yé entouré Roué, yé pissé assou Roué.

Toti vit' konséyé Roué kassé dé poi. Lô Roué kassé dé poi, li wè Anémone transformé an n'bèl prinsès'divan li. Pè pran li.

Prinsès'Anémone dikté so kondission, li di fô yé marié. Roué blijé aksepté.

Dolo : Prinsès'Anémone doumandé marié ké Roué. A pa pronmiè fwè fanm ka doumandé wonm.

Traduction

Le Roi envoie ses militaires occuper les 50 hectares de terrain couverts de pois qui appartiennent à la Vieille Anémone. Ils entrent dans l'abattis et s'emparent des pois.

Mais Anémone intervient en disant : « Il faut des conditions avant de

prendre ces pois ! »

Les militaires retournent chez le Roi et lui transmettent le message d'Anémone. Le Roi, en colère, ordonne à ses troupes d'aller sur-le-champ s'emparer de la Vieille.

Lorsque les militaires arrivent pour se saisir d'Anémone, celle-ci endosse sa jupe et se met à chanter : « Odio, dodido, kaïman lé gélido... »

Tous les pois se transforment en 50 000 soldats prêts à défendre Anémone.

Elle crie fort : « Allez dire à votre Roi qu'il n'a qu'à venir me voir lui-même, s'il n'est pas content. »

KRAK !

KRIK !

Maître Elfège la Tortue, notaire du Roi, est un homme plein d'influence. Il conseille au Roi d'aller en personne voir la Vieille. Le Roi arrive chez elle et l'assure qu'il n'a pas envoyé ses troupes avec hardiesse. La Vieille lui répond : « Mon Roi, si tu es un homme, casse un pois. » Anémone enfle sa jupe et chante : « Odio, dodido, kaïman lé gélido... » Tous les pois se transforment alors en soldats qui entourent le Roi et urinent sur ses habits.

Maître Elfège suggère au Roi de casser deux pois. Dès qu'il a cassé les deux pois, le Roi voit Anémone se transformer en une belle princesse. Il prend peur et princesse Anémone dicte ses conditions : il faut qu'elle épouse le Roi. Celui-ci n'a pas le choix. Il accepte.

Moralité : La princesse Anémone a demandé à se marier avec le Roi.

Ce n'est pas la première fois qu'une femme demande la main d'un homme.

CRAPAUD ET RAT

Yé invité krapo ké rat landan roun gran la fèt. Li gain bokou moun ka amizé. Krapo ké rat ka bien bwè, ka bien dansé, ka bien manjé.

Tout moun ka ari, ka soté, ka chanté. Rat proche ôbô krapo, li di li :
— Krapo, to ka soté, to ka dansé, mé mo pa ka wè to rin. Koté to rin fika ?

Krapo tandé, mé li pa réponn.

KRAK !

KRIK !

Yé kontinouin dansé ké chanté. Anwa, sa té pi fô ki rat.

Konpè rat rouvin' ôbô krapo, li dil' : « Mé krapo, di mo anfin, koté to rin, mo pa ka wè li. »

Jouk atô krapo réponn :

— Konpè rat, lèssé mo bat mo mizè, a vrè, mo pa gain rin, mé mo pa ka vòlô.

Tout moun pété ari, disparèt pran rat.

Moralité : Lô to gain ti kouri, to pa ka alé tchougounin nik mouch.

Traduction

Crapaud et rat sont invités à une grande fête pleine de gens qui s'amuse. Crapaud et rat se mettent à boire, à bien danser, à bien manger. Tout le monde rit, tout le monde saute et chante.

Compère rat s'approche de crapaud et lui dit :

— Crapaud, tu sautes, tu danses, mais je ne vois pas tes reins. Où sont tes reins ?

Crapaud a entendu mais il ne répond pas.

KRAK !

KRIK !

Ils continuent de danser et de chanter. Rien à faire ! C'était plus fort que compère rat qui revient auprès de crapaud et lui dit :

— Mais enfin, crapaud, dis-moi où sont tes reins, je ne les vois pas.

Tant et si bien que crapaud explose :

— Compère rat, laisse-moi traîner ma petite misère, c'est vrai, je n'ai pas de reins, mais je ne suis pas un voleur.

Toute l'assistance éclata de rire et compère rat s'enfuit de la fête.

Moralité : Lorsque tu ne sais pas courir vite, tu ne dois pas aller taquiner les nids de guêpes.

LE LÉZARD ET LA COULEUVRE

KRAK !

KRIK !

Didi Lagratich ké Koulèv Dèkounan a dé bon zanmi.

Mé Dèkounan palé Didi. Li dil' : « Didi, to sa mo zanmi, pa jin alé la danbwa. Pas, la danbwa, mo ka manjé tout' léza mo ka tchinbé, tandé, konpè ? Si mo joinn to, mo ka manjé to. »

— Oui, Dèkounan, réponn Didi, *mo pou ké alé la danbwa pou to pa vé kinbé mo.*

PATAKRAK SAN ZO !

Oun jou, Didi Lagratich alé pronmin-nin, li jwé, li jwé jouk atô li pa minm roumaké li antré la danbwa. Dèkounan kinbé', métél' la so bouch pou manjél'.

Didi ka krié : « Souplé, Dèkounan, pa manjé mo, souplé Dèkounan, léssé mopati, souplé. » Dèkounan ki gainl' a so bouch pa pouvé réponn li. Dèkounan soukouyé tèt pou di li pou ké léssél' pati.

Dèkounan bien kinbé' pou manjél'. Didi dil' : « Dèkounan, to di a to ki pi fô a danbwa. Fô to dil'ké to bouch. Di mo : A to ki pi fô a danbwa ? »

Dèkounan pa pouvé palé, pis Didi a so bouch.

« *Oui, Dèkounan, fô to di mo a to ki pi fô. Si to pa di an nyin, alô a pa to ki pi fô. Di mo, a to ou a pa to ki pi fô ?* »

Dèkounan, kolè, krié : « *Oui a mo ki pi fô, a bien mo ki pi fô la danbwa !* »

Lôl' di sa, li louvri so bouch, li laché Didi Lagratich.

Didi mété pézé, Dèkounan pran kouri poul' routrapél'. Li pa ouè van Didi.

Traduction

Didi l'Agratich et Dèkounan la Couleuvre sont deux bons amis. Mais Dèkounan prévient Didi : « Didi, tu es mon ami, écoute bien, ne traverse jamais la forêt. Parce que, dans les bois, je capture tous les lézards pour les manger. Tu m'as bien entendu, mon compère ? »

— Oui Décounan, répond Didi, je n'irai pas dans la forêt pour que tu ne me captures pas.

Un jour, Didi l'Agratichie va se promener. Il s'amuse tant et si bien qu'il ne remarque même pas qu'il est entré dans les bois. Décounan le surprend, le saisit, le tient dans sa bouche et s'apprête à le dévorer.

Didi crie : « De grâce, Décounan, ne me mange pas, pitié, Décounan, laisse-moi partir, je t'en supplie. »

Décounan, qui le tient entre ses dents, ne peut pas lui répondre, mais d'un signe négatif de tête, lui fait comprendre qu'il ne le laissera pas partir.

Décounan la Couleuvre le tient bien, prêt à le croquer. Didi lui dit : « Décounan tu dis que tu es le plus fort dans les bois. Si c'est vrai il faut le dire à haute voix. »

Décounan ne peut pas parler puisqu'il tient Didi entre ses mâchoires. Didi insiste : « Oui, Décounan, il faut dire que c'est bien toi le plus fort. Si tu ne dis rien, alors ce n'est pas toi. Dis-moi, c'est toi ou ce n'est pas toi le plus fort ? »

Décounan se fâche et lui dit : « Oui, c'est moi le plus fort, c'est bien moi le plus fort ! »

Quand il a ouvert la bouche pour dire ces mots, il a lâché Didi qui dévale comme l'éclair. Il fonce sur Didi pour le rattraper mais il n'atteint même pas sa fumée. Un vent a perdu haleine a emporté compère l'Agratichie. Un vent tout chaud, tout bouillant.

AGAMI ET PIAN

Rwè ka pédi so zwézo landan so poulayé. Li krè a Serpan Bouta-Bouta ki ka vòlò yé. Li krè wéssi Koulèv Dékounan konplis ké Bouta-Bouta.

Mait Elfèj Toti konséyé! wè Agami, manjô serpan. Lannwit, Agami ka véyé o fon poulayé. Li ka fè sanblan dronmi. Li wè Pian ki, pa n'trou, rantré pou vòlò poul.

Agami tonbé assoul' ké kout bèk, kout pat, kout zèl.

Pian, dimi-tourdi, fini pa trouvé trou li té rantré-a. Li soti, li rélé : mo ké vanjé mo kô. Mo ké détri fanmi Agami. Mo ké manjé zôt tout roun apré rôl.

Landimin, Agami préparé n'plan ké so fanmi pou défann yé kô. Yé ka dronmi lassou n'gran pié bwa plin ké branch.

Lannwit rivé. Pian ka monté pié bwa-a. Chak agami ka dronmi assou roun pat. Pian ka touché chakin.

Ein-ein, diti, a pa agami ki la. Agami gain dé pat. A divèt liann mo ka touché. Agami-ya alé séré yé kô ou nôt koté.

Lô li rivé ôbô dèrniè agami assou dèrniè branch-a, tout fanmi agami vin' pozé assou branch-a.

Branch-a kassé, Pian tonbé anba. Li rivé a tê dimi-inkonsian.

Tout agami kouri assoul'krévé so dé wéy.

Dipi sa tan-a, Pian pou ka wè klè la jou. Li ka soti lannwit.

Dolo : Bon Guié miza, mé li pa variché.

Dolo : Si léza savé so dèriè pa gran, li pou ka valé grinn mang !

Traduction

Le roi perd de plus en plus d'oiseaux dans sa basse-cour. Il soupçonne Serpent Grage dit Bouta-Bouta d'être l'auteur de ces disparitions. Il n'écarte pas la complicité de Dékounan la Couleuvre, bonne amie de Bouta-Bouta.

Maître Elphège la Tortue, grand conseiller du Roi, lui suggère de faire appel à Agami l'échassier, mangeur bien connu de serpents.

Le roi s'en remet alors à Agami du soin de châtier le voleur.

Le soir, Agami, posté dans la basse-cour, fait semblant de dormir. Il aperçoit Pian la Sarigue qui, par un trou, pénètre à pas feutrés dans le poulailler.

Au moment où le voleur va saisir une poule, il reçoit une rafale de coups de bec, de pattes, d'ailes. Pian perd le souffle, tombe par terre, n'arrive pas à se relever, se traîne à demi étourdi, arrive avec peine à retrouver le trou par lequel il est venu.

Pian s'en va en vociférant : Je me vengerai. Je détruirai la famille Agami. Je vous mangerai l'un après l'autre.

Le lendemain, Agami prépare un plan de défense avec sa famille. Leur dortoir est un grand arbre rempli de branches.

La nuit est venue. Pian, en silence, grimpe sur l'arbre. Il touche chaque Agami qui dort sur une seule patte.

Ce ne sont pas des agamis, pense-t-il, car les agamis ont deux pattes. Ce sont des lianes que je tâte. Où sont les agamis ? Ils sont partis se cacher ailleurs.

Il les prit tous pour des lianes. Arrivé au sommet de l'arbre, il tâte le dernier agami sur la dernière branche. Tous les agamis viennent se poser sur cette branche. Sous le poids, patatras ! la branche casse et Pian tombe au pied de l'arbre à demi-inconscient.

Toute la famille agami se rue sur lui et lui crève les deux yeux. Depuis, Pian ne voit pas clair le jour. Il ne circule que la nuit.

Dolo : Dieu tarde (à punir), mais quand il sévit, il n'est pas avare.

Dolo : Si le lézard sait que son derrière n'est pas grand, il ne doit pas avaler des graines de mangue.

MAKAK ET CHIEN

Chien pa té ka rété a kaz. Li té ka pronminnin tout tan. Makak vîn, fè la grimas divanl'.

Makak dil' : Kwé, kwé, kwé, sa ki bon ké sa ki mal, a ki lakel to mignô ?

Chien réponn li : to Makak, assé di bétiz, rété trankil, tandé ?

Makak rouvîn ankô anbété Chien. Li di Chien : fô to di mo, mo lé to réponn mo. A ki lakel to mignô, sa ki bon ké sa ki mal ?

PATAKRAK !

Chien biské, li réponn Makak : sa to ka sassé-a, to pou ké vé kinbé li. Disparèt divan mo.

Makak kontinwin anbété Chien, li voyé n'rôch assou Chien. Chien, so serpan graj monté la so têt, li pran kouri dèhiè Makak.

Makak kouri vit. Lô li wè Chien ké trapél', li soté assou n'piti pié bwa. Chien rété anba pié bwa-a antann Makak déssann.

Makak pa déssann. Makak swèf. Makak fin. Li manjé grin pié bwa-a. Atô, sé grinn-yan sa té piman. Li manjé piman.

Dolo : A mizè ki fè makak manjé piman.

Dolo : Makak ki wè chien ké sa ki pa wè chien, yé kouri diféran.

Dolo : Limin difé a pa angnin, a sipôrté chalô ki tout.

Dolo : Chien gain kat pat, li pa ka swiv dé chimin.

Dolo : Lô to gain dizé a to sak, to p'ka dansé.

Dolo : Tizon difé té lé boulé kaz, li boulé so kô.

Traduction

Chien n'aime pas rester à la maison et circule partout et tout le temps. Makak vient faire la grimace devant lui en lui disant : koué, koué, koué,

entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, qu'est-ce que tu préfères ?

Chien lui répond, agacé : « Toi, Makak, tu dis trop de bêtises, reste tranquille, tu as bien compris ? »

Makak revient à la charge et interpelle Chien : « Il faut que tu me répondes, je veux savoir, entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, qu'est-ce que tu choisis ? »

Chien vexé, avertit Makak : « Ce que tu cherches pour toi, lui dit-il, tu ne pourras le supporter. Alors disparaïs devant moi. »

Makak ne désarme pas et lance un caillou sur Chien. Chien réagit vivement, son serpent grage lui monte à la tête (une grande colère lui traverse le cerveau) et il se lance à la poursuite de Makak.

Makak court vite et lorsqu'il constate que son poursuivant va l'attraper, il grimpe sur un arbrisseau au pied duquel chien va maintenant monter la garde.

Makak ne veut pas descendre de l'arbre. Il a soif. Il a faim. Il mange les fruits de l'arbrisseau. Ce sont des piments qui lui brûlent la bouche. Il pleure. Il crie misère. Chien est toujours assis au pied de l'arbre.

Moralité : La misère a obligé le macaque à manger des piments.

Moralité : Le singe qui a vu un chien et celui qui n'a pas vu de chien ne courent pas de la même façon.

Moralité : Allumer le feu n'est rien, il faut pouvoir en supporter la chaleur.

Moralité : Le chien avec ses quatre pattes ne suit pas des deux chemins.

Moralité : Lorsque tu as un œuf dans ton sac, tu ne danses pas.

Moralité : Le tison voulait brûler la maison, c'est son propre corps qu'il brûla.

LOUP ET PRAPRA

MOUCHE KRAK !

Réponse : La glace !

MOUCHE KRIK !

Dilo ka floté ?

Lou alé ôbô dilo. Li wè pripri ka sèk. Li di prapra : kou to fika-a, koté to ké alé, pripri ka sek ?

Prapra réponn : pis pripri ka sèk, mo ké janbé alé la riviè.

Lou di : prapra, fê mo kado dé ti prapra pou mo manjé. Mo fin.

Mo pa pouvé bail to mo pitit, réponn prapra, mé gadé bien laro to têt, la lin' bèl landan siel.

Lou lévé so têt ka sassé koté la lin' fika, li ka sassé, li ka sassé... Jouk atô, lô Lou bésé so têt, li roumaké tout ti prapra té déjà janbé pripri pou alé a dilo.

Jako rété assou branch, li di : Lou, to wè, to pa malin, to léssé passé a dilo tout ti prapra ya, yé kouyannin to, atô a pa mo ki gain zèl to ké pouvé kinbé.

Dolo : Lespri di pi piti, a kouyon pou pi gran.

Traduction

Réponse : De la glace ! Quelle est l'eau qui flotte ?

Loup, au bord de l'eau, aperçoit prapra le poisson. Comme les mares seront bientôt à sec, il dit à prapra : Prapra, où iras-tu quand il n'y aura plus d'eau ?

Puisque les marais deviennent secs, je vais me rendre a la rivière, répond prapra.

Loup continue : Prapra, j'ai faim, fais-moi cadeau de quelques-uns de tes petits pour que je puisse manger un peu.

Je ne puis te donner mes enfants, rétorque prapra, mais regarde bien au-

dessus de ta tête, la lune est vraiment belle dans le ciel.

KRAK !

KRIK !

Loup lève la tête, cherche la lune dans le ciel, cherche encore, cherche toujours...

Lorsque Loup baisse la tête, il constate que toute la famille prapra est déjà partie et a même gagné la rivière.

Compère perroquet, perché sur un arbre, ironise alors : compère Loup, dit-il, vois-tu, tu n'es pas bien rusé, tu as laissé partir tous les petits prapras. Tu t'es fait avoir. En tout cas, moi qui ai des ailes, ne compte pas pouvoir me tenir.

Moralité : Autant le faible et rusé, autant le fort est sot.

CRAPAUD PART EN GUERRE

Krapo lé alé bat laguiè. Li alé wè so gangan pou dil' li lé pati pou larmé.

I doumandé so gangan bali dé bèl kilôt pou l' paradé kou n'bel wonm.

Li doumandé aussi oun joli pèr di bôt' pou l' bien monté à chouval ké n'pèr di soulié pou l' maché.

So gangan pran pléré di wè so piti zanfani divini mové. Li kouri kouri vit alé wè kaptin-n Apan, gran dôkô tout krapo ka viv landan gnanman.

Gangan di kaptin-n Apan : « Souplé, kaptin-n, souplé, mo piti zanfani di mo lé briga, li lé alé laguiè pou l' bat ké zinnmi. Sa fè mo gro lapin-n, anpéché li pati. »

Kaptin-n kôlè, li voyé sassé krapo ôbô dilo. Li dil' : « Mo ka ba'y to n'saj konsè'y : rété la to touf zèrb. Dérô, to ké trouvé rink malô. Paski to konnèt sa dolo-a : krapo pa jin poté lakio. Mo pitit, rété la to trou épi fini ké sa. »

Traduction

Crapaud, jeune ambitieux, envahi par une belle envie agressive, déclare à sa grand-mère qu'il veut tout de suite partir pour l'armée car il brûle de faire la guerre.

Pour cela, il lui réclame un équipement correct : il veut deux splendides culottes pour plastronner comme un bel homme. Il demande aussi une magnifique paire de bottes pour monter à cheval sans compter une paire de

souliers pour la marche.

La bonne vieille, prise de panique, fond en larmes devant l'ardeur belliqueuse de son petit-fils. Elle décide d'aller d'urgence voir Apan le grand sage qui a une grande autorité morale sur tous les batraciens et qui vit dans les bois. Elle le supplie de retirer ce projet irréfléchi de l'esprit du jeune insensé : « Je t'en prie, capitaine, empêche-le d'aller faire la guerre. Il veut à tout prix aller se battre avec l'ennemi, cela me cause un immense chagrin. »

Capitaine Apan, le chef des crapauds, entre en colère et envoie chercher dare-dare Crapaud le guerrier que l'on retrouve au bord de l'eau et lui dit : « Je te donne un sage conseil, reste dans tes touffes d'herbes. Hors de chez toi, tu ne trouveras que des malheurs. Parce que tu connais ce proverbe :

On n'a jamais vu un crapaud porter une queue. Par conséquent, fils, reste dans ton trou et laisse tomber toutes ces chimères. »

L'ÉCUREUIL ET L'ÉLÉPHANT

KRAK !

KRIK !

Léfan té jénéral di larmé. Guélingué, nou piti lékirè'y té ka passé ké so fanm. Léfan trouvé fanm Guélingué tro joli poul'.

Léfan dessidé anlvé fanm Guélingué.

Général voyé bokou soda pou pran fanm-an.

Guélingué, nou piti lékirè'y vin' divan Léfan trété li di lach. Léfan di so soda serné Guélingué pou kinbél'.

Lô Guélingué wè yé sernél', li volé assou n'piramid.

Lô Léfan lévé tèt', Guélingué soté assou so nin, li rédi so nin, li rédi, li rédi, jouk atô nin Léfan lonjé bokou.

A sa ki fè Léfan gain n'tronp ki long.

Dolo : (pou kouraj nou piti Lékirè'y) : si léza pa té savé so dèriè gran, li pou té ké valé grin-n monbin.

Dolo : (pou dézagréman Léfan trapé) : zaran piti, mé so zo salé.

Traduction

Éléphant, grand général des armées, voit passer Guélingué, notre petit écureuil accompagné de son épouse. Il trouve cette femme trop belle pour notre petit écureuil, et décide de l'enlever. Éléphant envoie beaucoup de soldats pour s'emparer de la femme.

Guélingué, indigné, s'élance au-devant de notre grand général et le traite de lâche. Notre grand général, insulté par notre petit écureuil, donne immédiatement l'ordre de le cerner pour le capturer.

Se voyant cerné, Guélingué grimpe à toute vitesse au sommet d'une pyramide. Éléphant lève la tête pour le repérer. C'est alors que Guélingué fait un bond sur le nez de notre grand général et se met à tirer ce nez, à tirer, à tirer tant et si bien qu'il l'allonge démesurément. Et c'est depuis ce jour que compère Éléphant a hérité d'une trompe vraiment longue.

Moralité (pour les malheurs de notre grand général Éléphant) : *Le*

hareng est petit, mais ses os sont salés.

Moralité (pour notre courageux petit écureuil) : *Si le lézard ne savait pas que son derrière est grand, il n'aurait pas avalé de grain de monbin.*

Contes Poèmes tan lontan

Mouché Marathon
Alé a Chaton,
Li monté assou roun pié koton,
Li wè roun han' ton,
Li bali roun kout baton,
Li tonbé assou so manton,
Li krié : Aïe ! tonton !

Mouché Cyprien
Soti pronminnin.
Li monté larogringnin
Ké so pangnin.
Li wè roun aringnin,
Li bali roun kout pangnin,
Li tonbé assou so lanmin
Li krié : aringnin lanmin rongnin !

Manzé Artémise
Louvri so valiz
Poul'pran so chimiz

Poul'alé légliz.
Mo manman sourpriz :
Gnanpoin chimiz landan valiz !
Li vini rouj kou oun siriz,

Li krié : mo ka pété roun kriz !

*Arrive à Chaton,
Il grimpe sur un cotonnier,
Il voit un hanneton,
Il lui flanque un coup de bâton
Tombe sur son menton,
Et crie : Aïe ! tonton !*

*Monsieur Cyprien
Revient de promenade.
Il monte au grenier
Avec son panier.
Il voit une araignée,
Lui assène un coup de panier,
Tombe sur son poignet
Et crie : Araignée à main rognée !*

*Mamzelle Artémise
Ouvre sa valise
Pour en retirer sa chemise
Car elle va se vêtir
Pour se rendre à l'église.
Ô ma mère ! belle surprise :
Point de chemise dans la valise !
Elle devient rouge comme une cerise,*

Et crie : Je vais piquer une crise !